LA

# BELLE DRAPIÈRE

PAR

ÉLIE BERTHET.



Bruxelles et Leipzig.

MELINE, CANS ET COMPAGNIE.

LIBRAIRIE, IMPRIMERIE ET FONDERIE.

—

1843

# I

Rien ne ressemblait moins à nos fashionables *magasins* modernes que les *boutiques* sombres et humides où les Parisiens allaient acheter, il y a deux cents ans, les objets de luxe ou de nécessité. A cette époque primitive où l'industrie parisienne n'avait pas pris son essor, si toutefois elle était née, c'est-à-dire pendant la minorité de Louis XIII, il y avait dans la vieille rue de la Tixeranderie, non loin de l'hôtel de ville, une boutique fréquentée dont la descrip-

tion succincte pourra donner une idée assez exacte de ce qu'était alors la demeure d'un marchand en renom.

La rue de la Tixeranderie, même de nos jours, n'est ni large, ni propre, ni bien aérée; qu'on juge donc ce qu'elle devait être dans un siècle où la propreté et la salubrité de la ville étaient à peu près laissées à l'arbitraire de chaque habitant. Mal pavée, fangeuse, elle formait en toutes saisons un de ces affreux cloaques dont les exhalaisons malsaines rendaient alors si dangereux le séjour de Paris.

La maison dont nous nous occupons était située vers le centre de la rue, à peu près à la hauteur de celle du Coq, entre deux autres bâtiments dont l'un avançait d'un pied au moins sur la voie publique, tandis que l'autre rentrait d'autant. Du reste, cette maison, ainsi que ses voisines, avait cette forme particulière qui distinguait les habitations bourgeoises du moyen âge; le pignon en était tourné du côté de la rue, le premier étage surplombait, et la façade laissait voir les poutres croisées qui formaient la charpente : le toit était couronné par des gargouilles et des chimères de plomb qui, en temps de pluie, versaient avec libéralité sur les passants de véritables torrents.

Pour se garantir eux et leurs marchandises

de ces inondations fréquentes, les marchands étaient alors en usage de munir le devant de leurs boutiques de vastes auvents en bois qui, eu égard à l'état de vétusté dans lequel on les laissait, n'offraient guère d'autre avantage que de priver les rez-de-chaussée du peu d'air et de lumière qui leur restait dans ces rues étroites et sombres. C'était du moins le seul résultat qu'avait l'énorme auvent de bois, chef-d'œuvre du genre, qui couronnait la boutique en question, car les ais sculptés de cette pesante machine étaient pourris, disjoints, et menaçaient d'une chute prochaine les chalands qui entraient et sortaient à chaque instant. Ce gigantesque abat-jour soutenait à une hauteur convenable une plaque de tôle sur laquelle était représenté un chevalier armé de toutes pièces partageant son manteau avec un mendiant demi-nu ; autour de ce magnifique morceau de peinture était écrit en gros caractères : AU GRAND SAINT MARTIN, *Nicolas Poliveau, vend du drap et du velours*. C'était l'enseigne dans toute son antique naïveté.

Aucun vitrage ne s'opposait à la libre introduction de l'air dans la boutique ; deux épais battants en chêne se repliaient sur les murailles et formaient une large ouverture béante. De chaque côté étaient disposées de petites tables

de forme antique chargées d'une pyramide de pièces de drap ou de velours pour servir de montre, et un apprenti veillait sans cesse sur ces marchandises ainsi étalées qui pouvaient tenter la cupidité des filous et des mendiants. A travers cet échafaudage mobile, le regard pénétrait dans les profondeurs du magasin, dont les parois étaient couvertes du haut en bas de rayons chargés de pièces d'étoffe.

Au fond s'élevait un vieil escalier à vis, lourd, criard, qui conduisait aux étages supérieurs et servait, ainsi que la boutique, de passage banal aux personnes de la maison. Sous la cage de cet escalier s'enfonçait une sorte de niche vitrée qui était le cabinet et la caisse du maître de l'établissement et d'où il pouvait surveiller ses commis ou ses *apprentis*, comme on disait alors. Une longue table, dont les pieds s'enfonçaient dans le plancher, régnait d'un bout à l'autre du magasin ; c'était là qu'on étalait les marchandises aux yeux des chalands. Mais le jour était si sombre que ce comptoir n'avait pas une grande utilité, car, avant de faire aucune acquisition, les défiantes pratiques transportaient ou faisaient transporter par le vendeur sur le seuil de la porte la pièce qu'elles avaient choisie, afin de s'assurer de la couleur ou de la qualité réelle de l'étoffe, en sorte que presque

tous les marchés se concluaient dans la rue, sous l'auvent protecteur.

Tout misérable que puisse paraître aujourd'hui à un de nos élégants négociants du boulevard cet antique magasin, toujours est-il que, vers l'année 1612, il jouissait, comme nous l'avons dit, d'une vogue merveilleuse. Nicolas Poliveau, son propriétaire, était un marchand de la vieille roche, honnête, loyal, incapable de tromper ses pratiques sur la qualité d'une étoffe ou de *surfaire* le prix. D'ailleurs personnellement l'estimable drapier du Grand-Saint-Martin appartenait à l'aristocratie de la bourgeoisie, si l'on peut s'exprimer ainsi. Il avait été maître de la confrérie des drapiers, et en cette qualité il avait porté le dais à l'entrée de Marie de Médicis dans Paris; il avait même exercé pendant plusieurs années la charge d'échevin au bureau de la ville, ce qui, aux termes de l'ordonnance de Henri III, lui avait conféré la noblesse, dont le bonhomme n'était pas peu fier, quoiqu'il ne voulût pas en convenir. Par suite de cette illustration municipale, sa boutique était le rendez-vous des plus riches seigneurs et des plus nobles dames. Souvent la rue était encombrée par les carrosses armoriés des duchesses, les mulets de prélat et les genets de gentilshommes; une légion de pages

et de laquais barbotait dans la boue fétide qui environnait la maison, et les voisins, qui voyaient tous ces trains somptueux s'arrêter à la porte de l'honnête drapier, en crevaient de jalousie.

Nous devons dire que cette faveur n'était pas due entièrement à la bonne réputation dont jouissait l'ancien échevin et à la qualité supérieure de ses étoffes de soie ou de laine ; il est juste de faire la part qui revenait dans cette affluence à une jeune et jolie personne, mademoiselle Rosette Poliveau, sa fille unique, qui trônait d'ordinaire comme une reine derrière le comptoir paternel. Rosette était une petite brune, à la figure espiègle et mutine, et qui était pourvue de ces grâces engageantes particulières aux marchandes parisiennes. Elle avait tout juste cette coquetterie qui irrite et qui décide, sans compromettre celle qui en fait usage. Elle était irrésistible, surtout pour les hommes, quand elle vantait le reflet ou la finesse d'un drap ou d'un velours, et les jeunes seigneurs venaient de l'autre bout de Paris pour acheter l'étoffe d'un pourpoint choisie par *la petite Rosette, la fille à Poliveau*, ou *la belle drapière*, car on donnait ces divers noms à la jeune marchande. Il était de bon ton au Louvre d'avoir fait ses acquisitions chez elle, et la ré-

ponse ordinaire d'un petit-maître, si l'on critiquait la nuance de son manteau, était qu'il n'avait trouvé rien de plus galant chez la fille à Poliveau.

On sent que la petite bourgeoise devait être bien glorieuse de la vogue étourdissante dont elle jouissait, et que la pensée avait dû lui venir plus d'une fois d'échanger son chaperon de drap contre un chaperon de velours, comme on disait alors, c'est-à-dire d'épouser un de ces beaux jeunes seigneurs qui venaient coqueter autour d'elle, et dont plusieurs l'aimaient éperdument ; mais, quoiqu'elle fût légère, inconsidérée et peut-être un peu vaine, Rosette était sage au fond, et d'ailleurs elle avait la plus tendre affection pour son vieux père, qui l'adorait. Aussi, la calomnie n'avait-elle jamais trouvé à mordre sur elle, et il n'était bruit dans toute la rue de la Tixeranderie que de sa sagesse.

Il est bien vrai que certains galants avaient cru voir quelques encouragements personnels dans les sourires gracieux, les cajoleries, le gentil babil que Rosette prodiguait à ceux qui fréquentaient le magasin ; mais ils s'étaient aperçus bientôt qu'ils avaient confondu la jeune fille avec la marchande, et que l'on ne leur avait accordé rien de plus, rien de moins qu'aux au-

tres pratiques. Plusieurs qui avaient osé se montrer entreprenants et se permettre avec elle de ces licences pour lesquelles les marchandes du temps ne se montraient pas très-sévères, avaient été sur le point de s'en repentir. L'un d'eux, qui, profitant de l'absence de maître Poliveau, avait osé dérober un baiser à Rosette, avait vu tout à coup les deux apprentis de la boutique fondre sur lui, l'un armé des longs ciseaux du métier, l'autre brandissant un énorme bâton qui était toujours à sa portée, et force avait été à l'insolent de s'enfuir au plus vite, tout gentilhomme qu'il était, car les courtauds de boutique l'eussent infailliblement assommé.

Tels étaient donc les éléments de succès de l'établissement que nous venons de décrire; ajoutez à cela que, depuis deux siècles, les Poliveau étaient drapiers de père en fils, que la boutique avait été toujours au même lieu, avec les mêmes dispositions intérieures et extérieures, que l'enseigne du Grand-Saint-Martin se balançait à l'auvent vénérable depuis le règne de Charles VII; ajoutez encore que maître Nicolas, en sortant de charge, avait libéralement abandonné à son quartier *la ligne d'eau* à laquelle avaient droit les échevins, d'où l'on avait construit à l'angle de la rue du Mouton une jolie fontaine qui portait son nom, et vous compren-

drez de quelle popularité devait jouir le bonhomme dans tout le voisinage.

Malheureusement toute médaille a un revers, et après avoir raconté les causes de l'accroissement et de la grandeur de la maison Poliveau, il faut bien que nous parlions des sinistres rumeurs qui se répandaient sur sa prochaine décadence, à peu près à l'époque où commence cette histoire. On disait donc tout bas que l'ambition de Poliveau pourrait bien causer sa chute. Tant qu'il avait fait les affaires de la municipalité à l'hôtel de ville, l'échevin avait négligé les siennes dans sa boutique, et les beaux yeux et le gracieux babillage de Rosette n'avaient pas empêché le cours des soies et des laines de varier d'une manière désastreuse pour le marchand. D'ailleurs les grandes dames et les gentilshommes qui fréquentaient la maison du drapier n'étaient pas exacts à payer leurs mémoires, et on prétendait que Poliveau avait reçu plus d'une bourrade pour s'être montré trop pressant chez telle ou telle de ses nobles pratiques. On prenait déjà avec lui des airs piteux, des mines hypocrites, et on allait jusqu'à avancer en petit comité que le pauvre échevin pourrait bien se trouver dans la nécessité de faire banqueroute, qu'on le verrait peut-être un jour obligé de porter le

bonnet vert, ce qui serait bien triste pour la corporation des drapiers et pour ses amis, etc., etc. Nous ne répéterons pas tout ce que disaient ses charitables confrères, mais nous saurons bientôt jusqu'à quel point ces bruits fâcheux étaient fondés.

Un matin, avant l'heure où les opulentes pratiques avaient coutume d'arriver, Rosette était déjà à son poste dans la boutique paternelle. Le maître était absent, et sa fille, assistée des deux apprentis, qui allaient et venaient autour d'elle d'un air affairé, se préparait à le remplacer de son mieux. Mademoiselle Poliveau était vêtue comme une simple bourgeoise, obéissant en cela aux règles de la modestie et aux lois somptuaires encore en vigueur; mais ses ajustements, quoique exclusivement faits d'étoffes de laine, avaient un air de propreté et d'élégance qu'eût envié une grande dame. Son casaquin brun, fort juste et soigneusement fermé autour du cou, à la mode de Flandre, faisait admirablement ressortir les contours de sa taille de guêpe. Sa tunique très-ample et à grands plis était assez courte pour laisser voir deux petits pieds chaussés d'escarpins noirs. Une fraise tuyautée couvrait, sans les cacher, ses épaules finement cambrées. Du reste, elle n'avait ni mouches, ni roses de rubans alors ap-

pelées *assassines*, *mignons*, *galants*, etc., et comme si cette toilette tant soit peu puritaine eût encore paru trop mondaine à la jolie bourgeoise, elle portait un tablier de serge fort simple, alors appelé *devantier*, et elle était coiffée de ce chaperon de drap qui était le signe caractéristique de sa condition.

Malgré le désavantage de ce costume, Rosette était charmante, et les bourgeois qui traversaient la rue de la Tixeranderie à cette heure matinale ne manquaient pas de jeter sur elle un regard d'admiration. La jeune boutiquière était assise à sa place ordinaire, derrière une des montres qui obstruaient la large entrée du magasin. De là, elle bravait la curiosité trop vive des promeneurs, tout en se ménageant à elle-même les moyens de satisfaire la sienne, car à travers les paquets de marchandises qui formaient l'étalage, la petite sournoise pouvait examiner à loisir tout ce qui se passait dans la rue et même chez ses voisins. Cependant il ne faut pas croire que ce fût là une occupation suffisante pour Rosette Poliveau; à cette époque, une jeune fille de son état se fût crue déshonorée de se montrer oisive chez elle; aussi pendant que ses yeux vifs et malins épiaient furtivement ce qui se passait dans la rue, ses jolis doigts tricotaient avec dextérité un gros

bas de laine destiné à être offert à maître Poliveau le jour de la Saint-Nicolas.

Bien qu'en tout temps Rosette eût une bonne dose de cette curiosité féminine qui fait que l'isolement et le silence sont le plus grand supplice de la femme, il semblait que ce jour-là particulièrement elle eût des motifs secrets d'observer les passants avec attention. Son regard plongeait jusqu'à l'une des extrémités de la rue, et on eût dit qu'elle éprouvait un désappointement secret de ne pas voir paraître une personne attendue. A mesure que la matinée s'avançait, sa figure vive et gaie prenait une expression d'impatience et de mécontentement. Plusieurs fois elle s'interrompit dans son travail et se pencha en avant pour observer quelque cavalier se glissant le long des maisons, enveloppé dans son manteau, mais aussitôt elle remettait en mouvement ses doigts agiles et dévidait en soupirant son peloton de laine.

La préoccupation extraordinaire de leur jeune patronne n'échappa pas aux deux apprentis qui rangeaient les meubles et les paquets au fond de la boutique, mais sans doute ils en connaissaient la cause, car ils échangeaient de temps en temps des signes d'intelligence en la regardant. Ces apprentis étaient des jeunes gens qui,

avec des qualités opposées, rendaient égalcment service à leur maître. Celui qui semblait le plus âgé était un grand jeune homme de vingt-cinq ans dont le pourpoint et le haut-de-chausse, quoique en simple drap brun, étaient toujours de la coupe la plus récente, et dont la perruque était frisée avec un soin particulier. Il était actif, intelligent, et il avait des manières insinuantes qui plaisaient fort aux pratiques; c'était lui qui déployait les pièces de drap ou de velours sur un signe de Rosette, et il ne manquait jamais de placer un mot convenable pour aider à l'éloquence de sa jeune maîtresse. Du reste, on disait que Giles Poinselot, ainsi s'appelait l'apprenti, était un garçon orgueilleux et qui avait *des idées au-dessus de son état*, ce qui lui avait attiré force sermons de la part de maître Poliveau. Il y avait des gens qui assuraient que le dimanche, lorsque la boutique de son patron était fermée, Giles s'habillait en cavalier, mettait une épée à son côté, prenait un chapeau à plumes et allait faire le gentilhomme au Cours-la-Reine ou dans le voisinage du Louvre; plusieurs voisins juraient qu'ils l'avaient reconnu; mais comme le cas avait paru au bourgeois de la plus haute gravité, il n'avait pas voulu le croire sans preuves positives, et la chose n'avait pu encore être éclaircie.

L'autre apprenti, par contraste, était petit, trapu, lourd et silencieux. C'était la bête de somme de la maison; c'était lui qui transportait d'un bout à l'autre de la boutique les lourdes pièces d'étoffe et qui les remettait en place après que le chaland était parti. Il était aussi insouciant pour sa mise que son confrère était scrupuleux ; la plupart des nombreuses aiguillettes qui, suivant la mode du temps, joignaient le haut-de-chausse au pourpoint, n'étaient pas attachées ou l'étaient de travers ; sa perruque était toujours mal peignée, par l'habitude qu'il avait de porter des fardeaux sur sa tête, ce qui l'avait fait surnommer dans le voisinage *l'Ébouriffé*. Nous nous empressons d'ajouter qu'il n'était pas prudent de donner ce nom au grossier apprenti et de l'appeler différemment que Guillaume Leroux, son véritable nom. L'Ébouriffé ne parlait que rarement et toujours avec un laconisme extrême ; mais il était homme d'action, et à la première provocation il tombait sur son adversaire avec des poings énormes qui eussent assommé un bœuf.

Tels qu'ils étaient, ces deux jeunes gens s'entendaient admirablement sur tous les points ; il y avait entre eux une sorte d'association où l'un mettait pour apport son intelligence, et l'autre sa force musculaire. D'ailleurs tous les deux

avaient été réunis par un instinct et par un sentiment commun. Ils aimaient chacun à part soi et à sa manière leur jeune maîtresse, et ce sentiment, qui eût dû les désunir, n'avait fait que les rapprocher l'un de l'autre. Voyant Rosette sans cesse entourée de jeunes et galants seigneurs qui croyaient avoir le droit de lui dire en riant et avec légèreté ce que tous les deux n'osaient lui dire, et convaincus que la belle drapière, enorgueillie par ces brillants hommages, ne laisserait jamais tomber un regard sur ses deux pauvres et obscurs soupirants, ils avaient ressenti une haine commune pour la noblesse. Tous les petits-maîtres qui fréquentaient la boutique de Poliveau devenaient des ennemis pour les deux apprentis; quand l'un d'eux parlait familièrement à Rosette, on eût vu Giles rougir et pâlir, tandis que Guillaume grinçait des dents dans son coin. Mais si le galant poussait la familiarité jusqu'à l'insolence avec la belle marchande, Giles s'écriait tout à coup : « Sus, sus, Guillaume! » et alors chacun empoignait, qui sa demi-aune, qui ses ciseaux énormes, et force était à l'insolent de détaler au plus vite.

Dans la matinée dont nous parlons, les apprentis semblaient partager jusqu'à un certain point le malaise évident de leur jeune maîtresse;

tous les deux avaient l'air triste et consterné, et on eût dit qu'un malheur menaçait la maison de Poliveau. A cette époque déjà si loin de nous, les commis et les domestiques ne se regardaient pas comme des étrangers dans la famille où l'on avait accepté leurs services; ils s'attachaient à leurs maîtres et ils prenaient part à la bonne comme à la mauvaise fortune; enfin ils se considéraient comme membres de cette famille au sein de laquelle ils vivaient. Aussi l'émotion sympathique des deux jeunes gens s'expliquait-elle naturellement par l'intérêt que leur inspirait tout ce qui se rattachait à Poliveau et à la belle drapière.

La patience de Rosette fut à bout au moment où le carillon d'une église voisine sonna midi; la belle drapière laissa tomber son peloton à terre et elle murmura avec dépit, peut-être sans s'en apercevoir :

— Mon Dieu ! il ne viendra pas !

Cette exclamation parut décider Giles Poinselot, qui rôdait depuis quelques instants autour de la jeune fille, à s'approcher. Il s'élança pour ramasser le peloton qui avait roulé à quelque distance et il le lui présenta en disant d'un ton d'intérêt :

— Bon courage, demoiselle; corbleu ! faut-il s'effrayer ainsi? Le bourgeois ne peut pas tarder

à rentrer, et il faut espérer qu'il aura complété les dix mille écus qu'il doit payer demain à pareille heure à cet insigne usurier de Jacomeny.

Rosette le regarda fixement comme si elle n'eût pas compris le sens de ses paroles ; puis elle se remit à son ouvrage en disant avec légèreté :

— Oui, oui, maître Giles, je ne suis pas inquiète... Tout cela s'arrangera facilement, j'en suis sûre.

L'indifférence apparente de la jeune boutiquière pour l'importante affaire dont Poliveau était occupé, sembla affecter désagréablement l'apprenti.

— Quoi ! demoiselle, demanda-t-il plus bas, ignorez-vous donc que si cette somme n'était pas payée demain avant midi à Jacomeny, il faudrait... En vérité, je n'ose pas dire ce qu'il arriverait de nous tous.

Rosette fit une petite moue impertinente.

— Allez à votre ouvrage, maître Giles, dit-elle avec humeur ; vous êtes triste comme le clocheteur des trépassés. L'on croirait, à vous entendre, que l'on va fermer demain la boutique du Grand-Saint-Martin et que mon père a déjà tous les sergents et les huissiers du Châtelet à ses trousses... Allez à votre ouvrage, vous

dis-je ; voici l'heure de la vente, et les pratiques ne vont pas tarder à paraître.

L'apprenti ne bougea pas et baissa la tête d'un air confus.

— Je ne voulais pas vous offenser, demoiselle, reprit-il avec déférence ; et puisque ce n'est pas le retard du bourgeois qui cause vos inquiétudes...

— Et pourquoi voulez-vous que l'absence de mon père m'inquiète aujourd'hui plus que les autres jours ? dit Rosette de son ton léger et impatient à la fois ; il est allé demander de l'argent à quelques-uns de nos riches débiteurs, et il n'y a pas de doute qu'il n'en rapporte tout à l'heure plus qu'il n'en a besoin. M. le maréchal doit seul, tant pour lui que pour sa maison, plus de trois mille écus, et la duchesse de Liche...

— Ce n'est pas sur ces grands seigneurs et ces nobles dames que le bourgeois a dû compter pour rembourser Jacomeny, s'écria l'apprenti avec amertume ; non, non, ne le croyez pas, demoiselle ; car si votre père n'avait d'autre assistance que celle qu'il attendrait d'eux, c'est pour le coup que tout serait perdu ! Heureusement je sais qu'il doit passer aussi chez son compère Gaudillot, le gros drapier de la rue Guernetat, et c'est ce qui me rassure... Guil-

laume et moi, ajouta-t-il en jetant un regard de côté sur l'autre apprenti, qui écoutait la conversation d'un air hébété, nous savons comment ces riches gentilshommes traitent ceux qui viennent leur demander de l'argent.

Guillaume manifesta son assentiment par un juron qui retentit sourdement dans les cavités de sa large poitrine.

— Vous oubliez, dit la jeune fille avec hauteur, la différence que les gens de qualité mettent entre mon père et ses apprentis, et ils y regarderaient à deux fois avant de traiter cavalièrement un homme qui a été échevin de la ville et qui a été sur le point d'être prévòt... Car, afin que vous le sachiez, maître Giles, nous touchons de très-près à la noblesse ; il n'a tenu qu'à mon père de faire enregistrer ses lettres patentes au parlement, et il compte bien le faire plus tard, dès que ses affaires seront débrouillées... Cela ne coûtera, dit-on, que mille livres... Vous voyez donc bien qu'on ne se hasarderait pas à faire quelque avanie à un homme comme mon père... Mais vous avez toujours eu une sotte haine pour la noblesse, Giles, vous et ce pauvre niais de Guillaume ; et prenez-y garde l'un et l'autre, car cela vous empêchera de faire votre chemin.

Poinselot soupira et alla reprendre sa beso-

gne en silence au fond du magasin. Quant à Rosette, elle sembla oublier aussitôt cette conversation, qui sans doute n'avait pu la distraire complétement de sa pensée dominante, et elle continua à jeter des regards furtifs sur les passants, tout en maniant ses aiguilles avec dextérité.

Quelques moments s'écoulèrent encore. Tout à coup la jeune fille tressaillit et se pencha vers la porte comme pour voir une personne qui s'avançait, et elle murmura d'une voix inintelligible :

— Le voici enfin !

Mais presque aussitôt elle reprit tout haut d'un ton d'impatience :

— Non, c'est le comte de Manle, ce seigneur qui est toujours suivi d'un régiment de pages et de laquais. Allons, messieurs, préparez-vous à le recevoir... un siége pour M. le comte.

Les jeunes gens s'empressèrent d'aller chercher dans un coin de la boutique un vieux fauteuil rembourré destiné aux pratiques d'importance.

— Il vient peut-être apporter les cent trente livres de la pièce de velours qu'il a prise il y a six mois, dit l'incorrigible Giles en regardant sa jeune maîtresse.

— Paix ! reprit-elle avec autorité; n'allez pas

lui parler le premier de cette bagatelle, d'autant plus que monseigneur paraît bien triste et bien abattu aujourd'hui.

Au moment où elle achevait ces paroles, le comte entrait dans la boutique soutenu par deux de ses gens, et Rosette se leva précipitamment pour le recevoir.

Ce personnage était un homme de quarante à quarante-cinq ans, bien fait quoiqu'un peu obèse, d'un teint encore frais et dont la moustache bien cirée n'avait aucune teinte grisonnante. Il était vêtu avec toute la recherche d'un courtisan accompli. Sa fraise à *confusion* était garnie des plus riches dentelles, son pourpoint était d'un magnifique taffetas orné de roses en rubans de la plus grande fraîcheur. Son haut-de-chausse écarlate, ouvert à la ceinture, avait une ampleur démesurée. Ses aiguillettes étaient d'or ; ses ladrines ou larges bottes, découpées sur le cou-de-pied, laissaient voir un bas de soie incarnadin, suivant la mode récemment inventée par Pompignan. Par-dessus sa grande perruque blonde était posé coquettement un chapeau rond, ombragé d'un fier panache. Il portait au côté une grande épée de duel de l'espèce appelée à coquille, et de longs éperons d'or résonnaient à ses talons, quoiqu'il fût venu à pied.

Le comte de Manle, puisque tels étaient le nom et le titre que l'on donnait à ce cavalier, était sombre et abattu, comme l'avait remarqué Rosette, et telle était sa préoccupation qu'il ne parut même pas voir la jeune bourgeoise lorsqu'il entra dans la boutique. Il s'appuyait d'un côté sur un homme à petit collet, entièrement vêtu de noir, qu'on pouvait prendre pour son secrétaire ; de l'autre sur un laquais en riche livrée, qui était son valet de chambre. Tous les deux montraient les attentions les plus respectueuses pour leur maître et semblaient diriger sa marche avec précaution, comme si, dans l'état de prostration morale où il se trouvait, il eût été incapable de se conduire lui-même. Sous l'auvent de la boutique se tenaient deux autres laquais d'assez méchante mine, et qui ressemblaient plus à des coupe-jarrets qu'à des valets de bonne maison. Tous ces gens, à l'exemple de leur maître, affectaient une contenance triste et consternée.

Cependant Rosette s'avança pour recevoir l'étranger et lui fit sa plus gracieuse révérence. Mais le distrait seigneur ne porta pas la main à son chapeau et ne parut pas même s'apercevoir de sa présence.

— Votre servante, M. le comte, répéta Rosette en s'inclinant plus bas et en prenant une

voix caressante ; que désire aujourd'hui Votre Excellence ?

Mais Son Excellence ne répondit pas et s'avança machinalement vers le siége que les apprentis avaient préparé.

— Monseigneur, puis-je savoir...

— Chut ! fit le secrétaire d'un air mystérieux en appuyant un doigt sur sa bouche.

— Chut ! répéta le valet de chambre avec une sorte d'effroi.

Rosette et les apprentis se regardèrent tout ébahis, ne sachant à quoi attribuer cette étrange visite. Les deux domestiques établirent leur maître en silence dans un fauteuil, au milieu du magasin. Lorsqu'il fut assis, il resta morne et immobile dans la position où on l'avait mis, les bras pendants, l'œil fixe et terne, comme un cataleptique.

Alors le secrétaire et le valet de chambre se retirèrent à quelques pas derrière lui, en donnant tous les signes d'une profonde tristesse. Rosette se glissa vers eux et murmura à l'oreille de l'homme vêtu de noir :

— Sainte mère de Dieu ! M. le secrétaire, qu'est-il donc arrivé à votre maître ? lui qui est toujours si galant, si empressé, si prévenant...

— Monseigneur a reçu hier une fâcheuse nouvelle de ses terres, répondit le secrétaire

d'une voix sépulcrale, et depuis ce moment il est dans l'état où vous le voyez.

— Depuis vingt-quatre heures il n'a pris ni repos ni nourriture, ajouta le valet de chambre d'un ton dolent en portant la main à ses yeux comme pour essuyer une larme qui ne venait pas; nous allons perdre là un bien bon maître!

Rosette jeta un regard sur le visage frais et vermeil du comte, et elle ne put s'empêcher de penser que le noble seigneur n'avait pas aussi mauvaise mine que devait le faire supposer un jeûne si long. Cependant elle reprit d'un ton de vif intérêt :

— La nouvelle que monseigneur a reçue est donc bien terrible?

— Oh! oui, bien terrible! répondit le secrétaire en détournant la tête, pendant que le valet de chambre poussait un gros soupir.

— Excusez ma curiosité, messieurs, reprit la jeune fille timidement, mais enfin qu'est-il donc arrivé à M. le comte? A-t-il appris la nouvelle de la mort de quelqu'un de ses parents?

Le secrétaire secoua la tête.

— Son château est-il brûlé? A-t-il perdu sa fortune?

Cette dernière question parut vivement émouvoir les deux domestiques; l'un prit un air de pitié dédaigneuse et l'autre d'indignation.

— Son château, mademoiselle! vous voulez dire ses châteaux, car il en a huit dont le moindre est aussi beau que le Louvre. Pour qui prenez-vous notre maître et nous qui le servons?

— Sa fortune! répéta l'autre, les bourgeoises ont de singulières manières de parler! La fortune de monseigneur? Mais sa fortune se compose du magnifique comté de Manle, qui contient trois villes, cent cinquante villages dont cent vingt à clochers, des forêts, des lacs, des rivières, et je ne crois pas que tout cela puisse se perdre comme la bourse d'un vieux ladre de marchand qui revient de la foire de Saint-Germain.

Cette aigreur fit monter le feu au visage de la jeune fille; cependant la curiosité l'emporta sur son ressentiment.

— Mais alors, messieurs, expliquez-moi vous-mêmes...

— Ce qui est arrivé coûtera la vie à bien du monde, dit le secrétaire avec distraction, comme s'il ne pouvait retenir ses réflexions; monseigneur a juré de faire pendre tous les coupables, et il le peut, car sur ses terres il a droit de haute et basse justice; il ne pardonnera à personne!

— Le croyez-vous, monsieur? demanda le

valet d'une voix triste : mon maître n'est cependant pas cruel.

— Il est vrai, mais dans cette famille la moindre affliction leur fait perdre la tête. J'ai lu dans un manuscrit qui est encore dans la bibliothèque de Manle que le comte Adhémar IV, le bisaïeul de monseigneur, fit écarteler quinze croquants parce qu'ils avaient oublié de fermer un connivert, où il pensa se noyer.

— Espérons que notre excellent seigneur n'en viendra pas là, dit le valet de chambre en gémissant.

Ce dialogue avait lieu à demi-voix, en présence de Rosette et des deux apprentis, qui s'étaient rapprochés pour écouter. La jeune fille, voyant que ses instances ne pouvaient arracher aux domestiques le secret de la douleur du comte et le motif de sa venue, allait regagner sa place avec dépit, lorsque le secrétaire reprit avec plus de courtoisie qu'auparavant :

— Gardez-vous, mademoiselle, de montrer un air gai et content à monseigneur, s'il vient à vous adresser la parole; il ne vous pardonnerait pas d'être joyeuse lorsqu'il a l'esprit affligé, et votre père pourrait payer cher cette légèreté inopportune. Il perdrait infailliblement sa pratique, je vous en avertis.

— Oui, elle est belle, la pratique, grommela Giles.

— Je ferai de mon mieux, monsieur, répondit la jeune fille; mais, pour me rendre triste tout à fait, il eût mieux valu me mettre dans la confidence du chagrin de monseigneur.

Le secrétaire jeta un regard interrogateur à son compagnon comme pour lui demander son avis; le valet de chambre fit un signe d'assentiment.

— Eh bien donc, reprit l'homme de confiance en baissant la voix et en regardant autour de lui d'un air inquiet, vous saurez que par la faute de M. de Nangis, majordome du château de Manle...

— Eh bien?

— La biche privée que monseigneur aimait tant, et qui allait et venait dans les appartements du château, est morte il y a trois jours; un courrier en a apporté la nouvelle hier matin.

Cette révélation fut faite d'un ton solennel, et celui qui parlait semblait encore frappé d'effroi et de douleur. La maligne Rosette eut peine à retenir un violent éclat de rire. Mais la mine discrète et morne des deux suivants, la présence du comte, et plus que tout cela l'habitude de supporter patiemment les ridicules de ceux qui fréquentaient la boutique,

la retinrent à temps. Elle reprit en détournant la tète :

— C'est en effet un grand malheur ! M. le comte aimait donc bien cette biche privée, pour que sa mort l'affecte si profondément ?

— S'il l'aimait ? dit le secrétaire en levant les yeux au ciel ; une si belle et si noble bête ! Oh ! oui, il l'aimait, et nous l'aimions tous comme lui.

— Oh ! oui, tous, répéta le valet de chambre.

— Mais enfin, messieurs, demanda Rosette ennuyée peut-être de ces lamentations, puisque monseigneur ne parle pas, nous direz-vous au moins pour quel motif il est venu dans notre boutique et ce qu'il désire ?

Le valet de chambre se retourna vers le secrétaire.

— Savez-vous, monsieur, ce que demande cette jeune fille ? Notre maître ne m'a rien dit de son projet.

— Je crois, reprit l'homme noir d'un air indifférent, qu'il est venu chez Poliveau acheter du drap pour habiller de deuil tous ses écuyers et tous ses pages, en mémoire de sa biche bien-aimée.

— Et sans doute il veut ses draps à crédit, comme la pièce de velours ? dit Giles Poinselot avec une colère concentrée, sans s'inquiéter

d'être entendu par le comte et par ses gens.

Le secrétaire et le valet de chambre jetèrent des regards furibonds sur l'insolent apprenti, et il fut heureux pour lui qu'en ce moment le silencieux seigneur parût sortir enfin de son abattement et attirât exclusivement l'attention. Le comte releva lentement la tête et la tourna à droite et à gauche, comme pour reconnaître où il était, puis tout à coup il s'écria avec cet accent italien qu'affectaient alors, pour flatter la reine et le maréchal d'Ancre, tous ceux qui fréquentaient la cour ou qui se vantaient de la fréquenter :

— Eh mais, sour ma parole, ze souis cez mon ami de Poliveau, le roi des marçands drapiers, et ze veux que le diavolo m'emporte si ze sais comment ze souis venou ici !

Puis, apercevant enfin Rosette qui lui faisait une nouvelle révérence, il se leva courtoisement, ôta son chapeau et reprit avec la galanterie exagérée et presque puérile du temps :

— Ventrebleu ! mademoiselle, ze comprends maintenant ce qui m'attire dans cette boutique ; ce sont vos beaux yeux qui brillent comme des escarboucles et qui sont comme un fanal pour les pauvres voyazeurs.

Ce compliment ampoulé était trop dans les habitudes du temps et Rosette était trop habi-

tuée à en entendre du même genre pour qu'elle dût y faire grande attention. Cependant elle rougit de plaisir et répondit modestement qu'elle n'osait croire que Son Excellence se fût dérangée pour si peu.

— Si veramente ! s'écria le comte, qui pour le moment semblait avoir oublié tout à fait la biche privée, vous ne savez pas, mademoiselle, combien il est question de vous dans la bonne compagnie, et ze vous dirai en confidence qu'il y a trois zours on a parlé de vous dans le cabinet de la reine.

— On a parlé de moi chez la reine ! s'écria la jeune coquette, dont les yeux brillèrent d'un feu extraordinaire.

— C'est comme z'ai l'honneur de vous le dire et z'ai même entendu M. le maréchal... mais qu'est-ce-ci ? continua le comte en jetant un regard sur sa personne ; qui m'a accommodé de cette façon ? Dieu me damne, me voilà galamment attifé pour paraître devant une zolie demoiselle comme la fille de mon cer ami de Poliveau, dans le logis d'un échevin de Paris.

Rosette regarda ce qui dans la toilette du comte pouvait ainsi exciter sa colère ; pas un de ses rubans n'était dérangé. Cependant il appelait ses gens à grands cris pour le mettre, disait-il, dans un état plus digne de se montrer

aux beaux yeux de la belle drapière. Les laquais qui étaient à la porte de la boutique accoururent pour aider le valet de chambre à réparer le désordre imaginaire du costume de leur maître.

— Holà ! coquins, pendards, je vous çasserai tous, disait-il avec une colère peut-être feinte pendant que ses gens s'empressaient autour de lui ; on n'a pas mis de parfum à ma perruque et on a posé de travers mon *assassin!* Mais ventrebleu ! ce n'est rien encore, continua-t-il en allongeant une main blanche et potelée à demi cachée par de larges manchettes de dentelle, on ne m'a pas mis de bagues, je crois ! Où est mon valet de bagues ?

— Je suis ici, monseigneur, dit un des laquais d'un ton respectueux.

— Sers donc ton maître, maraud, reprit le comte en lui tendant les doigts. Ze t'écorcerai vif si tu ne fais pas mieux ta besogne.

Le laquais tira gravement de sa poche un écrin, qui contenait trois superbes bagues d'une grande valeur, du moins en apparence, et les passa au doigt de monseigneur, qui enfin se radoucit un peu.

— Allons, c'est bien, reprit-il en faisant un geste insouciant, laissez-moi maintenant avec ma çarmante et bonne amie, mademoiselle Rosette, que z'aime horriblement.

Les domestiques s'éloignèrent de quelques pas. Le comte croisa les jambes et se renversa dans le fauteuil, comme pour se mettre à l'aise ; cependant il garda le silence, et la jeune fille, embarrassée, reprit sa place près du comptoir.

— Je vois avec plaisir, monseigneur, dit-elle enfin, que vous supportez le chagrin avec plus de courage que tout à l'heure, et que cette biche privée...

Le gentilhomme fit un soubresaut et sa physionomie changea tout à coup.

— Que dites-vous? reprit-il avec un accent de désespoir; c'est donc bien vrai qu'elle est morte, cette pauvre Diane, cette pauvre bice de mon âme? Ze l'avais oubliée ; sur ma parole votre zentil minois m'avait fait oublier que z'avais perdou cette cère bête, quand ze donnerais oun million d'or pour la faire ressousciter! Oh! mon Diou! que ze souis malheureux!

En même temps, il se cacha le visage dans ses mains et parut sangloter.

— Qu'avez-vous fait, mademoiselle! dit le secrétaire d'un ton de colère; votre cœur est donc aussi dur qu'un rocher? Voyez dans quel état vous avez mis mon pauvre seigneur!

Bien que Rosette sympathisât peu avec la douleur ridicule de sa pratique, elle ne put

s'empêcher d'exprimer le regret d'avoir réveillé par une parole imprudente ce violent désespoir.

— Ne parlons plus de ce triste sujet, reprit bientôt de Manle en poussant un gros soupir et en frottant ses yeux rouges avec un mouchoir de dentelle ; cruelle et barbare demoiselle! votre présence avait versé sur mes blessures oun baume dont vos paroles ont détruit tout l'effet!

— Comme c'est galant et bien tourné ! dit le secrétaire à demi-voix, et que nous avons là un excellent maître !

— Mais que venais-ze faire cez mon ami de Poliveau ? reprit le comte en portant la main à son front, comme pour aider sa mémoire ; veramente ! ze crois que z'avais oune raison... mais ze souis si bouleversé... Ah ! z'y souis, continua-t-il d'un ton mélancolique, ze voulais çoisir une centaine d'aunes de drap noir pour habiller mes zens ; ze ne veux pas que ma bice cérie soit mise en terre sans que personne porte son deuil ! ze veux du drap de premier çoix, tout ce qu'il y a de plus beau et de plus cer!... Mais il n'y est donc pas le bonhomme ? Faudra-t-il donc que ze revienne ?

— Il n'est pas nécessaire que mon père soit ici pour terminer cette affaire, dit Rosette en

se levant, et si monseigneur veut prendre la peine de choisir lui-même les étoffes, on enverra tout ce dont il a besoin à l'hôtel qu'il désignera.

— Ze m'en rapporte à vous, ma belle enfant, dit le comte avec indifférence ; çoisissez ce qu'il faut ; souvenez-vous seulement que ze veux tout ce qu'il y a de plus beau et de plus cer...

— J'espère que Votre Excellence sera contente, reprit Rosette en faisant signe aux apprentis de chercher les marchandises demandées.

Mais ni l'un ni l'autre ne bougea et ils se remirent à chuchoter à voix basse, en regardant le muguet qui s'allongeait et se donnait des grâces au milieu du magasin.

— Mais z'y pense, reprit-il tranquillement, vos courtauds de boutique (c'étaient les apprentis qu'il désignait ainsi) vous sont sans doute nécessaires, et ils ne pourraient porter un si lourd fardeau. Ze veux pourtant avoir ce drap auzourd'hui même, z'enverrai mes zens le cercer dans deux heures...

— Eh bien, M. le comte...

Au moment où la jeune marchande allait accepter cette proposition, Giles Poinselot s'élança vers elle et lui dit avec une vivacité singulière :

— Prenez garde, Rosette, à ce que vous allez promettre.

— Que voulez-vous dire, maître Giles ?

— J'ai la certitude que ce seigneur est un...

— Que veut le courtaud ? demanda le comte insolemment sans tourner la tête vers le jeune apprenti, et pourquoi se mêle-t-il à notre entretien ?

— Je dis, reprit le jeune homme, pâlissant de colère, qu'une personne sage devrait hésiter à faire crédit de cent aunes de drap à un habitué du brelan de *la Pomme d'or*, surtout lorsqu'on l'a vu jouer avec des dés pipés.

Un éclair d'indignation et de surprise parut sur le visage du comte de Manle ; ses gens avaient tous l'œil sur lui pour deviner sa pensée et obéir au moindre signe. De son côté Giles avait appelé du geste son ami l'Ébouriffé, qui s'était rangé près de lui avec ses formidables ciseaux ; mais le comte, après avoir jeté un regard perçant et inquisiteur sur l'apprenti, partit d'un bruyant éclat de rire qui fit retentir toute la boutique.

— Tête-Dieu ! s'écria-t-il en se retournant dans son fauteuil, voici oun plaisant coquin ! Ze zourerais que le manant s'habille quelquefois en zentilhomme et qu'il va risquer sa pistole à *la Pomme d'or* comme un homme de qualité.

Mais oui ! ze me souviens maintenant, continua-t-il en examinant l'apprenti avec un redoublement de rires et de moqueries, celoui-là est le beau cavalier que z'ai ploumé dimance dernier. Quoiqu'il fît le bon compagnon, ze m'étais douté que ce n'était pas un vrai zentilhomme, rien qu'à voir comment son épée s'engazait dans ses zambes et comment il attaçait sa fraise! Pardiou ! ze vais bien divertir quelques bons compagnons en leur racontant l'aventoure !

En même temps le comte se livrait à une bruyante hilarité que ses gens partageaient autant que le permettait le respect. Rosette elle-même ne put s'empêcher de sourire, mais elle reprit aussitôt d'un ton sérieux, en s'adressant à Giles, qui baissait la tête d'un air morne et embarrassé :

— Cela est-il vrai, maître Giles ? avez-vous réellement osé vous glisser parmi les gentilshommes et...

— Eh bien, oui, demoiselle, répliqua l'apprenti avec un effort de courage en se redressant ; je l'avoue, une sotte curiosité, le désir de prendre le ton et les manières de ces gens de qualité qui vous plaisent tant, m'ont poussé deux ou trois fois dans un tripot fréquenté par les jeunes seigneurs. Vous le direz au bourgeois, il me chassera honteusement de la boutique,

je le vois bien ; mais j'aime mieux être traité comme je le mérite, que de souffrir que le bon maître dont j'ai mangé le pain pendant cinq ans soit la dupe d'un fripon. Je déclare donc que ce gentilhomme, malgré ses grands airs, est renommé à la *Pomme d'or* comme un aigrefin qui sait jouer la carte pliée, la longue, la cirée, et qu'il est expert dans toutes les filouteries, si bien qu'en deux tours de main il m'a gagné mon argent ; j'ai appris ces détails d'un pauvre diable qui avait été témoin de ma mésaventure, et qui avait été autrefois victime de l'adresse de ce galant. Il me dit aussi que, quoi qu'il fréquentât des gens d'une véritable distinction, le comte de Manle était soupçonné de vivre de ses profits au jeu, qu'on ne lui connaissait ni terres, ni revenus, et que la plupart du temps on ne savait où il demeurait. Il me dit aussi que ses prétendus valets... mais je me tais. Vous en savez assez pour regarder à deux fois avant d'accorder à un intrigant un crédit aussi considérable que celui de cent aunes de drap ; une pareille perte serait fatale en ce moment à notre excellent bourgeois.

Il avait fallu sans doute un vif attachement à ses maîtres et un grand fonds de probité au jeune apprenti pour le décider à faire ce pénible aveu. Tandis qu'il parlait, son front ruisse-

lait de sueur et tout son corps était agité par un tremblement convulsif. Les domestiques du comte en entendant traiter leur maître de filou et d'aigrefin exprimaient par leurs gestes une grande indignation.

— Monseigneur, demanda le valet de chambre, le respect seul nous empêche d'échiner cet insolent en votre présence. Mais si vous voulez le permettre...

— Non, non, dit le comte d'un ton langoureux en riant toujours, ze trouve que le faquin est très-amousant. Ze m'amouse beaucoup, mais beaucoup !... Et cela est une distraction au çagrin que me cause cette pauvre Diane bien-aimée ! Est-ce que l'on fait attention à ce que disent les marauds de cette espèce ? D'ailleurs, il a tout perdou avec moi, et il faut bien lui pardonner d'être un peu mauvais zoueur, puisqu'il n'est pas de la noblesse !

Pendant cette scène, on comprend que Rosette était fort inquiète et fort embarrassée. Il y avait dans l'accusation portée par l'apprenti repentant un air d'honnêteté et de bonne foi qui était bien capable d'éveiller ses scrupules au sujet du crédit énorme demandé tacitement par le comte de Manle ; d'un autre côté, les vices des grands seigneurs étaient si effrénés à cette époque et il était si ordinaire de voir des gen-

tilshommes tricher au jeu ou faire pis, que la jeune fille ne savait pas s'il y avait dans cette circonstance un motif suffisant de se brouiller avec celui-ci. Enfin, elle l'avait vu dans la compagnie de personnes fort honorables et qui le traitaient sur le pied d'une parfaite égalité. Dans cette perplexité, elle tournait fréquemment les yeux vers la rue, comme si elle se fût attendue à voir paraître son père, qui pouvait seul lever toute difficulté.

En ce moment, un nouveau personnage se montra sur le seuil de la porte, et Rosette se leva brusquement en poussant un petit cri de surprise et de joie. Ses yeux brillèrent d'un éclat inaccoutumé, et cependant ce n'était pas son père qui lui causait une si vive impression.

Le nouveau venu était un jeune cavalier de 17 à 18 ans au plus, dont la lèvre supérieure était ombragée à peine par une moustache naissante et dont l'œil bleu avait une douceur charmante. Il était mis aussi richement que le comte de Manle, mais avec plus de goût, et ce qui dans la mode du temps sentait l'affectation ridicule avait été surtout banni de sa toilette. Ainsi il ne portait pas de perruque, et ses beaux cheveux blonds tombaient en longues boucles sur ses épaules. Du reste son pourpoint de satin et son haut-de-chausse étaient du meilleur

goût, et le manteau de velours brodé d'or qui flottait sur son épaule gauche, lui donnait un air leste et pimpant. Malgré son extrême jeunesse et sa timidité, il affectait un petit air d'impertinence aristocratique qui lui allait à ravir, et il se fit faire place par les laquais du comte qui étaient restés à la porte, avec le geste fier et digne d'un homme habitué à commander.

Son regard s'était d'abord porté sur Rosette qui rougit et baissa les yeux. L'élégant jeune homme ôta son chapeau à plumes, s'inclina gracieusement devant elle et, sans même s'apercevoir qu'il y avait là d'autres personnes, il allait lui faire son compliment, lorsque tout à coup le comte de Manle se leva de son siége et accourut vers lui les bras ouverts :

— Eh ! c'est, ma foi, ce cer petit marquis de Villenègre ! s'écria-t-il avec une joie exagérée. Sur ma vie, il faut que ze t'embrasse.

Le marquis de Villenègre ne parut pas extrêmement satisfait de la rencontre, dès qu'il reconnut à qui il avait affaire. Cependant il fit bonne contenance, et jetant un regard de regret à Rosette, il se prêta aux politesses importunes du comte de Manle.

— Eh ! que deviens-tu donc? continuait celui-ci en retenant par la main le jeune gentil-

homme fort embarrassé de sa contenance ; et ce cer duc de Villenègre, ton père, et cette bonne ducesse, ta mère, comment se portent-ils ? Ne vont-ils pas bientôt mourir et te laisser ce zoli ducé de Villenègre où l'on dit qu'il y a de si belles çasses ? On ne te voit plus dans le cabinet du roi, ni au Cours-la-Reine, ni aux églises, et c'est dommaze, car beau et fier comme tu es tu feras ton cemin auprès des dames, c'est moi qui te le dis.

Ce ton de familiarité et d'égalité entre les deux gentilshommes pourrait faire croire qu'ils étaient liés ou du moins qu'ils se connaissaient depuis longtemps ; cependant il n'en était rien. A cette époque il suffisait que deux hommes de qualité, ou prétendus tels, se fussent vus deux ou trois fois dans un jeu de paume ou dans un cabaret pour autoriser ces ridicules démonstrations d'amitié, et c'était précisément le cas où se trouvaient le comte de Manle et le marquis de Villenègre.

— Mon cher de Manle, dit le jeune homme impatienté en cherchant à dégager son bras et à couper court à ces longs compliments, tu m'excuseras si...

— Tou ne m'éçapperas pas comme ça, frère, reprit l'autre en riant ; ze ne t'ai pas vou depuis le zour où ze te gagnai quelques centaines

d'écus sur parole. Ne porte pas la main à ta bourse, tou me rendras ça oune autre fois ; ze suis en fonds pour le moment. Ze sais que M. le duc ton père ne te donne pas plus de pistoles qu'il ne faudrait... Mais veux-tu que ze te dise pourquoi tu te caces comme ça ? c'est que tu es amoureux, marquis. Ze gaze cent pistoles que tu es amoureux !

Le marquis rougit et baissa la tête, pendant que cette rougeur se reflétait sur le visage de Rosette. Le comte de Manle n'était pas homme à laisser cette circonstance inaperçue. Il se tut tout à coup et regarda fixement les deux jeunes gens, dont cet examen augmenta l'embarras. Le bourreau n'en tint compte et parut prendre plaisir à prolonger leur malaise en ajoutant d'un ton railleur :

— Z'ai rêvé une çoze, marquis, c'est que tu n'es pas amoureux d'une grande dame, mais de quelque petite bourzeoise fraîce et zoliette à croquer. C'est touzours ainsi qu'on commence ; on n'ose pas d'abord s'adresser aux ducesses, qui sont pourtant de bonnes et humaines créatures ; et voici, continua le comte en frisant sa moustache, un compagnon qui peut t'en dire des nouvelles.

— Tu te vantes, frère, tu te vantes, dit le petit marquis, saisissant avec empressement

l'occasion de détourner la conversation, et si j'osais devant mademoiselle répéter certains mauvais bruits qui courent sur toi...

Mais le comte était trop matois pour prendre ainsi le change.

— Laissons ces mauvais bruits, interrompit-il précipitamment, et causons de toi. Tou avoues donc que tou es amoureux d'un *chaperon de drap*, de la fille d'un bourzeois, veux-je dire?

— Je n'ai rien avoué, s'écria Villenègre avec vivacité.

— Ah! tou veux faire le discret; c'est bien, tou as raison, mon zeune ami, c'est de cette façon que ze souis moi-même. Mais, dis-moi, la belle partaze sans doute ta flamme?

— En vérité, s'écria le jeune Villenègre, oubliant peut-être à qui il parlait et jetant un regard à la dérobée sur Rosette, depuis deux mois, je n'ai pas même pu obtenir d'elle la faveur de lui parler sans témoins!

Le comte partit de nouveau d'un grand éclat de rire, si bien que le marquis ne savait s'il devait partager cette hilarité ou s'en fâcher tout de bon.

— Oh! le fameux chevalier du temps du roi Arthur! s'écriait de Manle; comme je reconnais bien là mes commencements! Mais, entre nous, frère, ze vois bien que, pour être si peu avancé

dans tes amours après deux mois de soins, tu ne t'es pas adressé à oune ducesse.

Le marquis cherchait toutes les occasions de faire naître une querelle, afin de se débarrasser des obsessions de ce fâcheux.

— Comte, reprit-il d'un ton sec, vous en voulez bien aux duchesses ; vous oubliez que madame ma mère...

— Eh ! qui te parle de ta respectable mère que z'aime et que z'honore de toute mon âme ? Ce n'est pas des ducesses de cinquante ans comme elle qu'il s'azit, et tou le sais bien. Mais tou as beau faire ; ze souis connu en bon lieu, ze souis oun raffiné d'honneur et z'ai quelque peu de couraze ; aussi tou ne me décideras pas à t'appeler sour le pré, parce que ze te tiens pour un galant homme et moi aussi.

— Cependant, comte, vos quolibets sur les duchesses...

— Tou veux que nous ne parlions plus des ducesses ? eh bien ! parlons des bourzeoises. Tu dis donc que la cruelle décire ton pauvre cœur ? Elle s'amendera, l'inhumaine ! Car enfin, z'en prends à témoin cette très-agréable et très-honorable mademoiselle Rosette de Poliveau (et en parlant ainsi le comte avait pris le jeune marquis par la main et l'avait placé en face de la jeune fille, dont cette action hardie augmen-

tait l'embarras), regardez ce beau visaze, continua-t-il en désignant le front noble et pur du marquis; voyez ces yeux qui brillent comme des diamants, ce teint de lis et de roses, cette moustace bien troussée, et dites-moi, ze vous prie, si vous avez vu un plus çarmant cavalier!

Cette interpellation bouffonne acheva de faire perdre tout à fait contenance aux jeunes gens.

— Monseigneur, bégaya enfin Rosette en tortillant un coin de son tablier, sans vouloir nier les mérites de M. le marquis, vous comprenez qu'il n'appartient pas à une jeune fille telle que moi...

— Mais ce n'est rien encore! reprit l'imperturbable panégyriste, mon très-cer ami Villenègre a de l'esprit, de la naissance, et on dit que le ducé qu'il doit avoir oun zour vaut cent mille écus. Avec ça il est brave, beau zoueur, et toutes les dames de la cour raffoleraient de lui s'il voulait seulement zeter sur elles oun pauvre petit regard de compassion. Eh bien! dites-moi, la méçante qui fait son tourment ne devrait-elle pas plutôt être fière d'avoir un galant si acccompli?

Rosette, à qui s'adressait cette question, ne répondit rien, et Villenègre qui, malgré le ridicule de sa position, suivait avec anxiété chaque mouvement de la jeune fille, interrompit

son singulier ami avec une sorte de dépit :

— Grâce ! mon cher de Manle, dit-il en regardant Rosette, ne vois-tu pas que tu mets mademoiselle à la torture en voulant lui donner pour ma personne une estime qu'elle n'a pas?

— M. le marquis ne peut croire...

— Ze parie du moins, reprit le comte avec son sang-froid imperturbable, que mademoiselle Rosette, toute sévère et farouce qu'elle est, ne pourra s'empècer d'approuver ce qu'a fait mon zeune ami que voici. Il y a quelques zours, Polastron avait dit à table d'hôte que le marquis était amoureux d'une bourzeoise et qu'elle l'avait accepté pour galant ; cette bourzeoise était une zeune fille saze et honnête que ze ne vous nommerai pas...

— Comte, interrompit brusquement Villenègre, comment as-tu pu savoir...

— Ne crains rien, ze ne dirai que ce qu'il faut. Voici donc ce qui est arrivé ; le marquis va trouver Polastron en bonne compagnie et lui dit : « Cavalier, vous avez dit que z'étais le favori d'une demoiselle vertueuse ; vous vous êtes trompé ; il faut vous rétracter. » Polastron repart qu'il n'en fera rien. On est allé sur le terrain, et Polastron a reçu oun fourieux coup d'épée dans l'épaule, dont il est encore au lit ; et ainsi l'honneur de la demoiselle est sauvé.

Pendant ce récit, Rosette avait éprouvé une vive émotion ; il ne lui était pas difficile de deviner quelle était la jeune bourgeoise pour qui le marquis s'était battu, et fixant sur lui un œil humide de larmes :

— Vous avez fait cela, M. de Villenègre? dit-elle avec entraînement ; vous avez défendu l'honneur d'une femme obscure, d'un rang inférieur au vôtre, vous vous êtes battu pour elle? Oh ! cela est bien, et je vous remercie... pour celle que vous avez fait respecter.

En parlant ainsi, elle tendit la main à Villenègre, qui la porta à ses lèvres et y glissa un petit billet. Dans tout autre moment Rosette eût refusé peut-être de recevoir une pareille missive, mais son imagination était encore vivement frappée par le récit du comte, et le papier passa rapidement de la main de la jeune fille à la pochette de son tablier. Une seule personne s'aperçut de ce mouvement, c'était Giles Poinselot.

A partir de cet instant, Villenègre parut supporter beaucoup plus patiemment qu'auparavant les compliments sans fin et les importunités du comte. La conversation devint plus suivie entre les deux gentilshommes ; on parla de la cour, des nouvelles du jour, et, à chaque allusion que l'on faisait à certaines aventures amou-

reuses, Villenègre jetait un regard vers Rosette, qui gardait le silence et baissait les yeux.

Pendant ce temps, le secrétaire et le valet de chambre du comte étaient allés joindre les laquais qui attendaient dans la rue, et tous ensemble ricanaient effrontément au nez des passants. Quant aux apprentis, ils s'étaient retirés vers le fond de la boutique, et de là ils examinaient avec attention les deux gentilshommes qui papillonnaient autour de la jeune bourgeoise. Guillaume, appuyé contre une pile de drap, la main sur les énormes ciseaux qui étaient son arme ordinaire, restait dans une immobilité complète; Giles, au contraire, donnait des signes fréquents de colère impuissante et silencieuse; il serrait les poings convulsivement et sa poitrine était oppressée.

Le comte, avec force soupirs et regards tournés vers le ciel, racontait au jeune marquis les qualités, les vertus et les charmes de la défunte biche, lorsque la vue d'un nouveau personnage qui tourna l'angle de la rue voisine et qui s'avança rapidement vers le magasin, vint faire diversion à cet entretien. Les apprentis laissèrent échapper un geste de satisfaction et Rosette se leva vivement. Au même instant, maître Poliveau entra dans la boutique, précédé par deux robustes garçons portant sur leurs

épaules des sacoches de cuir qui semblaient pleines d'argent.

Poliveau était un petit homme gros, court, dont la figure honnête et rubiconde ne présentait encore que peu de rides, quoiqu'il eût soixante ans. Une grosse houppelande de tiretaine brune, des bas de laine noirs, un chapeau large de bords et haut de forme, lui faisaient un costume de la plus grande simplicité et passablement suranné, d'autant plus que l'étoffe en paraissait mûre en plus d'un endroit. Au lieu de fraise il avait un collet rabattu, comme au temps du feu roi Charles IX, et, malgré la mode, il n'avait jamais pu se décider à couvrir d'une ample perruque ses cheveux grisonnants. Tout enfin dans l'extérieur de l'ancien échevin rappelait ces honnêtes marchands qui tenaient plus à faire honneur à leurs engagements commerciaux qu'à éblouir les yeux de leurs pratiques par une mise élégante.

En apercevant les gentilshommes qui s'étaient installés dans sa boutique, une légère expression de mécontentement se montra sur son visage. Cependant il se remit aussitôt et salua poliment, quoique avec froideur, les deux étrangers, qui s'étaient levés pour le recevoir. De leur côté le comte et le marquis avaient trop de raisons de ménager le vieux marchand pour ne

pas lui faire un accueil plus empressé que l'étiquette du rang ne l'exigeait rigoureusement; l'un lui tendit la main, l'autre s'inclina fort bas.

— Eh ! bonzour, monsieur mon ami Poliveau ! dit le comte avec sa politesse exagérée; veramente, ze souis ravi du fond de l'âme de vous voir si frais et si vermeil !

— Je vous salue, sire [1] Poliveau, dit le marquis d'un air mignard.

— Bonjour, messieurs, bonjour, répondit le marchand d'un ton bourru, je suis votre serviteur ; mais, permettez-moi, avant de répondre à vos compliments, de renvoyer ces braves garçons que voici. Venez là, mes amis, reprit-il en s'adressant aux deux hommes qui l'avaient accompagné; déposez cet argent sur le comptoir. Et vous, fainéants, paresseux, continua-t-il en s'adressant aux apprentis qui restaient immobiles, remuez-vous donc et transportez ceci dans mon coffre-fort, là dans l'arrière-boutique.

Les portefaix déposèrent leur lourde charge sur la table de chêne et se retirèrent, tandis que les apprentis se mettaient en devoir d'obéir à l'ordre de leur patron. Le comte de Manle regardait avec étonnement les sacs énormes étalés

[1] On donnait encore à cette époque le titre de *sire* aux marchands de Paris.

sur le comptoir, et il semblait calculer la somme qu'ils pouvaient contenir.

— Vrai Dieu ! dit-il enfin, ces messieurs les bourzeois ont autant d'arzent que nous autres zentilshommes ! Voilà, sour ma parole, autant d'écus qu'en produit ma comté de Manle en trois mois !

— Oui, monsieur, répliqua le marchand avec humeur en s'asseyant sur un tabouret de bois à côté de sa fille et en essuyant son front couvert de sueur ; mais votre argent à vous autres grands personnages, est destiné à être dépensé en folies, en parties de jeu et de bagues, en beaux équipages ; le nôtre, à nous autres, est destiné à payer nos dettes.

— En effet, dit le comte avec indifférence, on m'a dit que les marchands se faisaient entre eux des cédules et des reconnaissances, et que, le jour venu, il fallait les payer. C'est fort merveilleux !

— Et quand les gentilshommes qui prennent nos marchandises à crédit refusent de s'acquitter, continua Poliveau du ton d'une rancune récente, nous devons nous trouver fort embarrassés.

Cette observation était sans doute un sarcasme à l'adresse des deux auditeurs, car tous les deux devaient de l'argent à l'ancien échevin.

Mais ni l'un ni l'autre ne parut s'en formaliser, et Rosette, qui voulait détourner la conversation, demanda à son père avec intérêt :

— Vous paraissez bien fatigué, mon père ; avez-vous donc été forcé d'importuner vos nobles pratiques pour compléter la somme dont vous avez besoin ?

Cette question eut un effet entièrement opposé à celui qu'en attendait Rosette.

— Au diable les nobles pratiques ! dit Poliveau brusquement.

Mais se reprenant tout à coup :

— Ce n'est pas pour vous que je parle, messieurs ; mais en vérité j'aimerais mieux que mon compère Gandillot me dût mille écus que certains grands seigneurs cent mille ; je serais sûr au moins que je serais payé par lui jusqu'au dernier liard ; au lieu que les nobles, qui sont si affables dans ma boutique, ne me répondent que par des avanies et des mauvais traitements dans leurs hôtels.

— Mon père, dit la jeune fille en tressaillant, serait-il possible que ce matin...

— Ce matin j'ai maudit plus d'une fois ma sotte manie d'accorder crédit à la noblesse de préférence à la roture, dit le bonhomme en baissant la tête, et si Gandillot ne fût venu à mon secours, demain ma ruine était complète.

— Comment, mon père, vous n'avez pas reçu cette somme du duc de Bellegarde ou de madame la maréchale ?

— Je n'ai pas reçu un écu, pas un sou, pas un denier de ceux dont tu parles, Rosette, mais de belles paroles et plus souvent des injures et des menaces ; j'ai été forcé d'emprunter à mon compère une somme qui m'est due sept fois par des grands seigneurs.

Rosette observa à la dérobée les deux étrangers. Le comte de Manle semblait fort occupé à regarder les deux apprentis transporter l'argent dans l'arrière-boutique, et le tintement des écus dans le cabinet voisin l'empêchait sans doute d'être attentif à la conversation. Villenègre seul risqua quelques mots en faveur des personnes de sa caste, mais avec timidité, de peur d'augmenter le mécontentement du père de Rosette.

— Vous êtes bien sévère pour les gens de qualité, maître Poliveau, et vous oubliez que vous-même vous n'appartenez déjà plus à la roture. Cependant, croyez-moi, il est dans la noblesse des hommes pleins d'honneur et qui ne se feront pas faute de vous payer capital et intérêts.

— Je n'en doute pas, M. le marquis, dit le bonhomme d'un ton légèrement ironique et en

s'inclinant, mais il faut pour cela qu'ils aient la libre disposition de leurs biens, et leurs père et mère peuvent les faire attendre longtemps encore.

Le marquis sentit le coup et se mordit les lèvres. En ce moment le comte de Manle, qui avait été distrait par les allées et venues des apprentis, se décida de nouveau à prendre part à la conversation :

— Ne nous brouillons pas, maître Poliveau, dit-il en caressant sa moustache, vous paraissez ce matin avoir de l'humeur, et ce n'est pas bien de la faire retomber sour le marquis et sour moi. Si ze répétais vos propos en bonne compagnie il pourrait vous en arriver malheur. Quant à moi ze veux que vous me disiez francement si vous me tenez pour un galant homme ?

— Mais... cela peut être, dit le bourgeois intimidé, je vous connais à peine.

— C'est fort bien, mais vous avez aussi offensé M. de Villenègre, mon ami, et il faut que vous déclariez aussi qu'il est homme d'honneur.

— J'y consens volontiers, car je le connais beaucoup mieux.

— Eh bien ! en ce cas nous sommes appointés et il n'y a plus d'offense, dit le comte en se levant et en attachant le ceinturon de sa grande

épée de duel ; il me suffit que vous ayez déclaré tout haut que vous nous tenez pour zens d'honneur.

— L'un veut lui voler son drap et l'autre lui voler sa fille, murmura Gilles Poinselot en s'adressant à son compagnon l'Ébouriffé.

Poliveau se leva.

— A propos, messieurs, reprit-il, j'ai oublié de vous demander ce qui me procure le précieux avantage de votre visite. Vous, M. le marquis, puis-je savoir...?

— Mais, dit Villenègre embarrassé, je passais par ici et je n'ai pu résister au désir de m'informer de votre santé et de celle de votre aimable fille.

— Mille remercîments pour moi, dit brusquement le bonhomme ; quant à ma fille, permettez-moi de vous dire que vous prenez trop de soin. J'ai remarqué vos assiduités à ma boutique, M. de Villenègre, et quoique je sois un vieil oison, je sais bien qu'un riche seigneur comme vous n'y vient pas pour mes beaux yeux ; comme il serait malséant que ce fût pour ceux de ma fille, je vous serai très-obligé de nous priver, elle et moi, de votre honorable présence, parce que l'on commence à jaser de vous dans mon quartier, et que je tiens à l'estime de mes voisins.

Le jeune homme prit une contenance pleine d'orgueil et de colère. Il allait éclater lorsque Rosette passa près de lui pour se retirer dans l'intérieur de la maison et lui fit un signe suppliant.

Villenègre se calma comme par enchantement et la salua avec grâce pendant qu'elle s'éloignait ; mais ne voulant pas paraître céder aux injonctions du marchand en se retirant aussitôt, il se posa fièrement près de la porte comme s'il eût attendu le comte de Manle pour sortir avec lui.

Pendant ce temps Poliveau s'était tourné vers le fanfaron d'honneur et lui avait fait à peu près la même question qu'au marquis.

— Quant à moi, mon cer ami de Poliveau, dit le comte avec un très-grand sang-froid, ze venais vous aceter cent aunes de drap, mais z'ai sanzé d'avis depuis que ze vous ai vu si mal en point pour la noblesse.

— Cependant, monsieur...

— Non, non ; vous n'êtes pas zentil auzourd'hui, reprit de Manle en se levant ; dans quelques zours ze reviendrai avec oun laquais qui portera oun sac de mille pistoles et nous verrons bien alors si vous serez aussi maussade.

Il espérait peut-être que le marchand, alléché par cette annonce, allait l'engager à faire

prendre sur-le-champ la marchandise ; mais Poliveau avait été trop exaspéré de l'inutilité de ses démarches dans la matinée, pour donner si facilement dans le piége.

— Quand il vous plaira, monsieur, dit-il en s'inclinant plus profondément qu'il n'avait fait jusque-là, je suis disposé à vous servir éternellement.

De Manle fit une grimace de désappointement.

— Viens-tu, comte? demanda Villenègre, je te propose de dîner ensemble à *la Pomme d'or*.

— De tout mon cœur, marquis ; mais tou ne sais pas oune plaisante idée qui me vient?

— Quoi donc ?

— Ce serait de faire bâtonner par mes zens M. notre ami Poliveau que voici.

Et le comte partit d'un grand éclat de rire comme s'il eût dit une chose fort spirituelle. Poliveau, dont la qualité principale n'était pas le courage et qui croyait de Manle très-capable de faire suivre sa menace d'une exécution immédiate, recula de quelques pas en pâlissant.

— Messieurs, s'écria-t-il, pas de violences ! Je ne crois pas avoir rien dit qui doive vous offenser à ce point.

Le jeune marquis fit un geste plein de dignité.

— Ne craignez rien, sire Poliveau, dit-il froidement, je n'ai pas eu un seul instant la pensée de châtier votre impolitesse ; vous êtes sous la protection d'une jeune demoiselle que je respecte et que j'honore, et je ne souffrirai pas qu'il vous soit fait aucun mal.

— Et il ne serait pas prudent d'essayer le contraire ! dit Giles Poinselot en se montrant tout à coup derrière son patron, armé d'une grosse demi-aune et assisté de Guillaume qui brandissait ses ciseaux.

Le marquis ne répondit à cette bravade que par un regard de mépris, le comte par un violent éclat de rire, et les deux gentilshommes sortirent de la boutique en se donnant le bras, avant que le marchand fût revenu de l'effroi où l'avait jeté cette scène inattendue.

A peine eurent-ils fait vingt pas que de Manle, cessant de rire tout à coup, dit au jeune marquis, encore tout ému de ce qui venait d'arriver :

— Ah çà ! Villenègre, z'ai deviné la vérité : tou aimes la petite et la petite t'aime. Tou es un enfant et tou ne sais pas comment on mène ces sortes d'aventures ; ze veux t'aider pour que nous nous venzions tous les deux de ce vieux

butor de marçand; ce soir, la petite sera en ton pouvoir.

— Ce soir! répéta le marquis, tout étourdi en ouvrant de grands yeux.

— Ce soir. Mais attends-moi un instant, il faut que je renvoie toute cette canaille, qui nous gênerait jusqu'au moment où nous aurons besoin d'elle.

En même temps il revint sur ses pas et dit quelques mots à ses domestiques, qui se dispersèrent aussitôt. Puis il rejoignit le jeune homme, qui l'attendait avec anxiété.

— Le brelan et les dés t'ont-ils laissé quelques pistoles? demanda-t-il.

— J'ai encore quelques écus dans ma bourse.

— Tou me les prêteras; ze te les rendrai demain, car ze toucherai oune forte somme... dix mille écus.

— Volontiers; mais pourrais-tu me dire...

— Rien. Allons à *à la Pomme d'or,* et pourvou que tu me laisses azir à ma guise, ze te promets que la nuit proçaine nous aurons raison de toute cette bourzeoisie.

## II

A l'époque où se passaient les événements de cette histoire, Paris, le soir, n'était pas inondé de lumière comme au temps où nous vivons. Aussi, à la chute du jour, le bruit et le mouvement cessaient tout à coup; les églises et les théâtres se fermaient; les bourgeois se retiraient dans leurs maisons; la circulation était interrompue partout, excepté dans un ou deux quartiers privilégiés. Dès que la nuit était close, la ville devenait la proie des filous, des voleurs et des assassins qui l'infestaient, et si un paisible marchand se hasardait alors de sortir,

ce n'était que pour affaire indispensable, après s'être muni d'une arme pour se défendre et d'une lanterne pour s'éclairer.

A l'heure précise où la grosse cloche de Saint-Merry avait sonné l'*Angelus*, la boutique de Poliveau avait été fermée à grand bruit par les garçons, et le bonhomme, après s'être assuré par lui-même que tout était en ordre, monta au premier étage, dans une vaste pièce où sa fille et ses apprentis devaient l'attendre pour le repas du soir en commun.

Cette pièce, qui servait à la fois de cuisine et de salle à manger, était grande, irrégulière, et ses murailles nues ne présentaient ni tentures ni lambris. Les meubles étaient grossiers, antiques et noircis par la fumée aussi bien que par le temps. Dans un angle, un immense vaisselier ou buffet étalait aux yeux une grande quantité d'assiettes et de plats d'étain brillants comme de l'argent. Au centre on avait disposé une table de forme longue ornée pour le souper d'une grosse nappe de toile rousse et de quatre couverts. La place du maître était marquée par un immense fauteuil en tapisserie et par un gobelet d'argent d'assez modeste apparence. Quant à Rosette, rien ne distinguait la place qu'elle devait occuper; elle ne semblait pas habituée à plus de luxe que les autres convives, car le bon-

homme, d'après les traditions des marchands d'autrefois, se serait fait un cas de conscience de traiter ses apprentis autrement que sa propre fille. Autour de la table allait et venait une vieille servante hargneuse qui préparait le souper de la famille. Sous l'immense cheminée de pierre qui occupait le fond de la salle, un petit chien, assis au coin du feu, faisait gravement tourner une broche appuyée sur deux chenets de fer hauts de trois pieds, et semblait aspirer sournoisement le fumet du rôti doré dont il était le gardien. Un jour terne qui traversait les vitraux jaunâtres de la fenêtre éclairait cet intérieur fumeux et patriarcal.

En entrant, le bonhomme jeta un regard rapide autour de lui pour voir si tout le monde était à son poste et si chacun avait fait son devoir. Rosette était assise toute rêveuse près de la fenêtre; Guillaume achevait de disposer les siéges autour de la table, car malgré la manière toute paternelle dont les traitaient leurs maîtres, les apprentis d'alors remplissaient certaines fonctions qui tenaient à la domesticité. Quant à la servante, au moment précis où Poliveau mettait le pied sur le seuil de la porte, elle s'avança pour débarrasser le chien tournebroche de sa besogne et dresser sur un plat le pompeux rôti qui composait tout le souper.

Mais le bourgeois n'en fronça pas moins le sourcil en remarquant que Giles Poinselot, le premier garçon, n'était pas encore arrivé.

— Qu'est-ce-ci? s'écria-t-il d'un ton d'humeur; faudra-t-il encore que j'attende, pour me mettre à table, le bon plaisir de mes apprentis? Me croit-on déjà ruiné et incapable de faire valoir mes droits de maîtrise dans ma maison? Où donc est cet insolent muguet de Giles Poinselot?

La voix tonnante du bonhomme tira Rosette de ses méditations; elle se leva avec vivacité.

— Ne vous fâchez pas, mon père; Giles m'a chargé de l'excuser auprès de vous s'il ne paraît pas au souper; il est monté à sa chambre pour s'habiller, et...

— Et où peut donc aller ce beau cadet à pareille heure? reprit le marchand avec aigreur; prend-il ma maison pour une auberge dont la porte reste ouverte toute la nuit? Mais après tout, continua-t-il d'un air sombre, qu'il fasse ce qu'il voudra. Bientôt peut-être je n'aurai plus d'ordre à donner à personne, et, un peu plus tôt, un peu plus tard, qu'importe? Mettons-nous à table.

En même temps il fit signe à sa fille et à Guillaume de prendre leur place. Puis, ôtant son chapeau, il prononça dévotement le bénédicité, et le souper commença.

Les premiers moments du repas furent silencieux ; Poliveau avait conservé l'humeur sombre et impatiente qu'il avait le matin, et Rosette ne manquait pas de sujets de réflexion. Quant à Guillaume, il ne parlait que fort rarement et jamais devant son maître, à moins que celui-ci ne l'interrogeât. On comprend que la conversation ne devait pas être très-active entre ces trois personnes ; cependant, lorsque Poliveau eut bu deux ou trois gobelets d'un vin généreux dont un broc était placé devant lui pour qu'il en fît une distribution raisonnable aux convives, il parut se dérider un peu et remarquer enfin que Rosette n'était ni aussi éveillée ni aussi rieuse qu'à l'ordinaire.

— Qu'as-tu donc, mon enfant? lui demanda-t-il d'un ton de bonté ; est-ce que je t'ai effrayée par ma brusquerie ou par mes tristes prévisions? Que veux-tu, j'ai fait ce matin des démarches qui m'ont inspiré des réflexions fâcheuses. Mais il ne faut pas t'inquiéter pour cela ; je ne veux pas que ma jolie Rosette pâlisse et perde sa gaieté parce que son père n'est pas aussi bien dans ses affaires qu'il le faudrait.

— Il est vrai, mon père, ces cruelles inquiétudes m'ont bouleversée, répondit la belle drapière avec effort.

— Allons, allons, courage, ma fille, reprit

le bonhomme en cherchant à se rassurer lui-même ; le danger n'est pas passé sans doute, mais il vient de s'éloigner de nous. Cependant je tremble encore, je l'avoue, lorsque je songe que si Gandillot n'avait pas pu me prêter aujourd'hui les sept mille écus qui me manquaient pour compléter la somme que je dois à Jacomeny, moi, Nicolas Poliveau, maître de la confrérie des drapiers, moi ancien échevin de la ville, moi que l'on a comblé de tant d'honneurs et qui passe pour le plus honnête marchand du quartier, j'aurais été forcé de faire banqueroute comme un faussaire et un fripon !

En même temps il avala un nouveau gobelet de vin pour noyer son chagrin et peut-être pour cacher une grosse larme ; mais la jeune fille ne remarqua pas son attendrissement et elle demanda d'un ton distrait :

— En vérité, mon père, je ne puis comprendre comment aucun de ces seigneurs qui vous doivent de grosses sommes n'a voulu venir à votre secours.

— Aucun, ma fille, aucun ! dit Poliveau en frappant de sa fourchette avec colère sur son assiette d'étain, au souvenir des humiliations qu'il avait eu à supporter. L'un dormait encore et n'a pu me recevoir parce qu'il avait passé la nuit à faire la débauche ; l'autre était au jeu de

paume ; l'autre au lever du roi. Ceux que j'ai trouvés chez eux m'ont répondu par des railleries ou des menaces. Celui-ci, qui a cent mille écus de rente, voulait m'emprunter vingt pistoles pour jouer, car, disait-il, il avait perdu la veille jusqu'à son dernier sou. Celui-là a été plus loin : il a osé lever la main sur moi... Oui, ma fille, il m'a fait chasser insolemment par ses laquais parce que je réclamais ce qui m'est dû. Je suis sorti furieux, exaspéré de ces hôtels et de ces palais, et tu as pu voir comment j'étais disposé pour la noblesse lorsque je suis rentré à la boutique. Le comte de Manle et le petit marquis de Villenègre étaient là ; ma foi, ils ont payé pour tous les autres !

Ce nom de Villenègre parut rendre à l'esprit de Rosette sa vivacité.

— En effet, mon père, il me semble que vous êtes allé trop loin, car enfin ce sont deux hommes de qualité, et...

— Oh ! pour ce qui est du comte de Manle, je ne me repens pas de ce que j'ai fait : il y a longtemps que je soupçonne que, malgré ses grands titres et son étalage, il n'est autre chose qu'un chevalier de fortune.

— Comment, mon père, un homme qui va à la cour ?

— Enfant ! dit le vieux marchand avec indul-

gence, ignores-tu donc que, pourvu qu'on porte un manteau brodé et une épée, pourvu qu'on ait le ton haut, l'air fier et insolent et qu'on s'appelle d'un nom sonore, vrai ou faux, on peut entrer au Louvre et pénétrer jusqu'au cabinet du roi ? C'est un singulier temps que celui où nous vivons, ma fille, et rien ne ressemble tant à un noble et fier gentilhomme qu'un fieffé fripon et un fanfaron de noblesse, car les uns et les autres fréquentent les mêmes lieux et ont presque les mêmes mœurs. Quant à ce comte de Manle, il passe parmi les gens comme il faut pour un habile homme, et parmi nous autres bourgeois pour un grand coquin ; aussi je ne l'ai pas ménagé.

Rosette ne jugea pas à propos de raconter à son père l'histoire de la biche privée et des autres jongleries du personnage en question. Il eût fallu pour cela parler des révélations du pauvre Giles, qui, pour le moment, ne semblait pas en bonne position auprès de l'irascible vieillard. Elle reprit timidement et en baissant les yeux :

— Et l'autre... mon père ; ce jeune gentilhomme qui accompagnait le comte ? Celui-là est pourtant d'une famille grande et illustre.

— Oh! pour celui-là, répondit Poliveau il n'est encore que dupe en attendant qu'il de-

vienne fripon. Ce n'est pas, comme tu le disais tout à l'heure, qu'il ne soit d'une bonne maison. Le duc et la duchesse de Villenègre, ses père et mère, sont des gens riches et considérés qui avaient grand crédit à la cour du temps du feu roi ; mais ils sont devenus avares, et le jeune homme, qui aime le luxe et les plaisirs, est obligé de contracter des dettes pour soutenir son rang. D'un autre côté il est en rapport, sans s'en douter, avec des escrocs et des aigrefins de qualité tels que ce comte de Manle, peut-être, qui ne peuvent manquer de le mener loin. Je ne le crois pas encore dépravé, mais avec les amis qu'il s'est choisis, ses instincts honnêtes, s'il en a, ne peuvent résister longtemps, et il finira par se souiller de toutes sortes de bassesses, d'infamies et de crimes, comme tant d'autres débauchés dont Paris est rempli.

— Ne le croyez pas, mon père! s'écria Rosette avec chaleur ; le marquis de Villenègre repoussera les mauvais conseils ; il est noble, loyal et généreux, et il ne commettra jamais ni les bassesses ni les crimes que vous reprochez aux autres.

Le bonhomme fronça le sourcil. Rosette, s'apercevant que l'impétuosité avec laquelle elle avait défendu le jeune gentilhomme éveillait les

soupçons de son père, se troubla et balbutia en se penchant sur son assiette :

— Du reste, je connais fort peu M. le marquis et je ne sais... j'ignore...

— Vous le connaissez fort peu, Rosette? reprit le marchand d'un ton sévère et menaçant; je crois, au contraire, que vous le connaissez mieux qu'il ne conviendrait à une fille modeste et raisonnable, qui sait quelle distance la sépare d'un homme tel que ce M. de Villenègre. Maintenant, je ne me repens plus de l'avoir prié de cesser désormais ses visites. C'est ma faute, peut-être, continua-t-il avec plus de douceur, en poussant un profond soupir, à moi qui laisse ma fille seule et exposée aux impertinences de cette noblesse corrompue, pendant que je suis absent pour relever mes affaires chancelantes! Oui, peut-être ne faut-il accuser que moi!

Il prononça ces dernières paroles d'une voix abattue, et une larme se montra encore dans ses yeux. Cette fois, Rosette s'en aperçut, elle se leva de table, et, courant à lui les bras ouverts, elle s'écria en sanglotant :

— De grâce, mon excellent père, ne vous reprochez pas ma légèreté; je ne suis pas coupable.

— Coupable! s'écria le vieux marchand, à qui ce mot parut rendre toute sa colère. Et qui oserait dire que la fille de Nicolas Poliveau est

coupable, même d'un signe, d'un mot, d'une pensée blâmable? Par saint Martin! si cela était, je l'étoufferais, et quant à celui qui m'aurait enlevé son affection, je le tuerais; oui, je jure Dieu que je le tuerais, quand je devrais plus tard expier cette vengeance par le supplice des criminels.

La voix formidable de Poliveau avait glacé de terreur les assistants. Guillaume, qui était en face de lui, était resté le bras en l'air sans songer à porter à sa bouche le morceau qu'il tenait à la main. La servante, qui allait et venait autour de la table et qui d'ordinaire ne se gênait pas pour se mêler à la conversation de ses maîtres, laissa tomber à terre l'assiette d'étain qu'elle allait présenter au chef de la famille. Quant à Rosette, elle recula d'un pas en arrière et elle refoula dans son cœur un aveu qui peut-être était déjà sur ses lèvres.

Mais le bonhomme était aussi prompt à se calmer qu'à se mettre en colère. En voyant l'effet qu'il avait produit sur ceux qui l'entouraient, il sourit et reprit, comme honteux de son emportement :

— En vérité, je suis fou de m'exalter pour des craintes imaginaires et de vous mettre tous en émoi au sujet des torts que ni moi ni personne ne songe à reprocher à ma fille. Viens

m'embrasser, Rosette, et ne parlons plus de cela; seulement, continua-t-il d'un ton bref et péremptoire, après avoir déposé un baiser sur le front de la belle drapière, souviens-toi que je te défends de parler à ce marquis de Villenègre; si, malgré mes ordres, il ose se présenter à la boutique en mon absence, les apprentis le recevront convenablement; quant à toi, monte à ta chambre sans lui adresser un mot dès que tu le verras paraître. Tu sais que je veux être obéi.

La jeune fille ne répondit rien et regagna sa place. Poliveau n'avait pas l'habitude de prendre avec elle cet air d'autorité qu'il réservait pour ses apprentis ou ses inférieurs; mais depuis peu le dérangement des affaires de l'ancien échevin avait apporté dans son humeur une irritabilité extraordinaire, et la journée qui venait de s'écouler n'avait fait qu'augmenter cette fâcheuse disposition.

Cependant le repas tirait à sa fin, lorsque la porte s'ouvrit, et à la lueur d'une lampe que la servante venait de poser sur la table, car la nuit tombait rapidement, on vit entrer Giles Poinselot dans la salle à manger. Une transformation complète avait eu lieu dans sa personne, et celui qui l'eût vu quelques heures auparavant aunant du drap dans la boutique du patron

n'eût pu le reconnaître en ce moment, tant sa perruque et son habit de cavalier l'avaient changé. Il avait un chapeau à plume, un pourpoint et un haut-de-chausse vert foncé, avec des aiguillettes de satin bleu, des bottes à éperons dorés ; un large baudrier noir soutenait sa rapière, et un manteau de même couleur que le pourpoint était jeté sur une de ses épaules. Sous ce costume et avec cet équipage, on pouvait le prendre pour un jeune gentilhomme se disposant à courir les rues incognito et à se donner un *plaisir de prince.*

Giles s'avança avec irrésolution vers son maître, comme s'il eût eu quelque appréhension de se montrer ainsi à l'inexorable Poliveau. Il tenait son chapeau à la main et il allait parler, lorsque l'orage éclata :

— Qu'est ceci ? s'écria le marchand en reculant sa chaise comme s'il se fût trouvé en présence de quelque animal malfaisant ; d'où diable nous vient cette mascarade ? Nous ne sommes pourtant pas en carnaval pour que les apprentis des marchands drapiers se déguisent ainsi en seigneurs de la cour !

Giles s'attendait sans doute à cette bourrasque et il la supporta avec une grande patience.

— Bourgeois, excusez-moi, dit-il en baissant les yeux ; mais ce costume m'est nécessaire pour

une excursion que je compte faire cette nuit même...

— Cette nuit, répéta Poliveau d'un ton railleur, et comment monsieur le cavalier peut-il me supposer assez fou pour le laisser passer toute la nuit hors de chez moi ?

— Comment, s'écria le jeune homme avec joie, est-ce que vous ne me chassez pas de votre maison, parce que...

Il s'arrêta et regarda Rosette et Guillaume avec reconnaissance.

— Te chasser, toi ? s'écria Poliveau surpris; mais tu rêves ! toi, un apprenti sage, rangé, honnête, qui n'a d'autre travers que de ne pas savoir se contenter de son état ! Non, non, Dieu me garde de me priver de ton appui, malgré tes sottes idées d'orgueil.

Cette bonté parut toucher profondément Gilles Poinselot.

— Bourgeois, reprit-il avec émotion, je vois qu'on ne vous a rien dit de mes fautes, et j'en remercie mademoiselle Rosette et ce pauvre Guillaume. Mais, je ne veux pas vous tromper, et j'attends que vous jugiez si je suis encore digne de votre confiance. Cet habit que je porte aujourd'hui, je l'ai déjà porté plusieurs fois à votre insu ; j'ai voulu trancher du gentilhomme, j'ai hanté les brelans, j'ai joué... Je sais com-

bien vous êtes sévère sur ce sujet, et depuis longtemps ma conscience m'ordonnait de vous faire ce pénible aveu.

Le marchand réfléchit quelques secondes.

— Ce sont là assurément des fautes graves, dit-il d'un ton austère, et si tu n'étais orphelin, si tu avais d'autres parents que mon ancien correspondant de Sedan, cet oncle avare qui t'a envoyé de la province à Paris en te donnant quelques écus et une recommandation pour moi, j'aurais porté mes plaintes à ta famille ; mais puisque tu es seul au monde, puisque tu n'as que moi pour ami, pour protecteur, tu en seras quitte pour une semonce que je me propose de te faire en temps et lieu. Ainsi donc, ces escapades ne te feront pas sortir de chez moi, pourvu que tu me promettes de déchirer ce harnois et de te contenter désormais du costume qui convient à ta condition.

— Serait-il possible! s'écria Giles en saisissant la main de son patron, qu'il baisa avec reconnaissance; mon bon, mon excellent maître, vous me pardonnez ma faute! Oh! je vous le promets, je renonce à tout jamais à ces folles pensées! Je vois bien maintenant que je dois désespérer de plaire par ce moyen à une personne... Mais, s'interrompit-il avec fermeté, votre bonté même m'excite à accomplir le projet que j'ai conçu. Permettez-moi de sortir cette

nuit, et demain je vous obéirai en tout ce que vous commanderez : je vous le jure.

— Et où veux-tu donc aller à cette heure de nuit?

— De grâce, ne m'interrogez pas. Peut-être cette nuit même aurai-je occasion de vous prouver toute ma gratitude pour vos bienfaits passés et pour votre indulgence présente.

— Voilà une plaisante aventure! dit le marchand en frappant du pied avec impatience; mon apprenti est vêtu en gentilhomme, et il parle en sorcier!

Il s'arrêta encore pour réfléchir. Giles, debout devant lui, attendait sa décision avec anxiété. Rosette et Guillaume osaient à peine respirer.

— Non, dit enfin Poliveau d'une voix ferme; je ne dois pas permettre que les anciennes règles de ma maison soient violées ; c'est un mauvais signe quand les vieux usages sont mis en oubli et quand le maître souffre lui-même que la discipline de son foyer se relâche. Giles Poinselot, ou bien tu ne sortiras pas ce soir, ou bien lorsque tu reviendras, si tu reviens, tu ne seras plus mon commensal et mon ami.

— Puisqu'il le faut, dit le jeune homme d'un air sombre, je supporterai cette terrible conséquence de mon opiniâtreté.

— Giles, mon cher Giles! lui dit Rosette avec un ton d'intérêt, nous quitterez-vous donc ainsi pour un motif frivole peut-être?

— Compagnon, murmura le gros Guillaume en saisissant la main de Poinselot, est-ce bien vrai ce que tu dis là, que tu veux t'en aller? Je ne veux pas, moi; tu sais que je suis le plus fort... oui, je te rosserai si tu t'en vas!

Le pauvre Giles, sans répondre, porta la main à ses yeux pour cacher ses larmes.

— Laissez-le aller, dit le maître avec un accent d'amertume; c'est un ingrat qui cherche un prétexte pour m'abandonner, maintenant que la ruine me menace. Il sait l'état de marchand, il gagnera sa vie partout, il n'a plus besoin de moi. Qu'il parte! On dit que les rats fuient ainsi une maison lorsqu'elle est sur le point de crouler. Ne le retenez pas, vous dis-je; il lui tarde de nous quitter, car il craint sans doute que le malheur ne soit contagieux.

— Ne m'accusez pas d'une pareille pensée, mon cher maître, s'écria le jeune homme avec véhémence; mon bonheur serait de vivre toujours auprès de vous et de partager vos joies et vos peines comme par le passé; mais pourquoi mettre à mon obéissance une condition que ma conscience me défend d'accepter? Écoutez, je vous l'avouerai, c'est pour vous, c'est pour

vous servir que je veux sortir à cette heure. Ne me demandez pas quel est mon projet, je l'ignore moi-même, mais j'ai la certitude que quelque grand malheur vous menace, et je veux l'empêcher à tout prix.

— Un malheur nous menace? s'écria Rosette avec effroi.

Giles ne répondit pas, et il y eut encore un intervalle de silence.

On attendait avec anxiété la décision du chef de famille, qui semblait lui-même en proie à une grande incertitude.

— Eh bien! reprit-il en s'adressant à l'apprenti, donne-moi seulement un prétexte plausible pour excuser ta sortie; donne-moi d'autres garanties que des insinuations vagues sur les malheurs dont tu parles, sur la nature des services que tu veux nous rendre, et je te laisserai aller. Je soupçonne que tu dois avoir quelque motif bien puissant de réclamer cette permission avec tant d'insistance; mais j'ai le droit de te demander compte de ce motif, puisque je suis pour toi comme un père.

Poinselot hésita un moment.

— Non, bourgeois, dit-il enfin avec embarras, les raisons que j'ai de sortir vous paraîtraient peut-être frivoles, et d'ailleurs je ne pourrais vous dire tout... Ayez confiance en moi, et

croyez qu'en sollicitant cette faveur je n'ai aucun but coupable.

— Allons, n'en parlons plus, interrompit sèchement Poliveau en se levant ; Giles Poinselot, je vais vous conduire moi-même jusqu'à la porte de la rue, et je prierai Dieu et les saints de veiller sur vous.

Puis, comme si ces dernières paroles eussent éveillé en lui les sentiments religieux dont les marchands de Paris étaient alors profondément imbus, il reprit avec une espèce de solennité :

— Cependant, Giles, comme vous êtes encore mon apprenti, mon commensal. et comme je puis exercer sur vous les droits d'un chef de famille, jusqu'à ce que vous ayez dépassé le seuil de ce logis, je ne veux pas que vous le quittiez sans avoir accompli vos devoirs de chrétien ; voici l'heure où d'ordinaire nous faisons la prière, avant d'aller nous livrer au repos ; joignez-vous à nous pour la dernière fois, et puisse cet acte de dévotion vous porter bonheur !... Allons, continua-t-il en s'adressant aux autres personnes et en ôtant son chapeau, tout le monde à genoux, et vous, Rosette, dites la prière.

C'était l'usage de chaque soir chez le drapier de prier en commun à l'issue du souper ; cependant les idées de Rosette et des jeunes gens

étaient si loin en ce moment de cette pratique journalière que le bonhomme eut besoin de répéter son ordre, et alors seulement on se pressa d'obéir. Il s'était déjà mis à genoux sur le carreau, le visage tourné vers un vieux christ de bois qui décorait le manteau de la cheminée. Rosette, les apprentis, la servante elle-même s'agenouillèrent auprès de lui.

La nuit était close et la salle était faiblement éclairée par le reflet vacillant d'une lampe et par la lueur mobile d'une flamme qui tremblait autour des tisons du foyer. Rosette récitait l'office du soir, mais il était évident pour ceux qui l'écoutaient qu'elle ne se livrait pas à ce pieux exercice avec sa tranquillité d'esprit et sa ferveur accoutumées. Parfois la mémoire lui manquait tout à coup, et souvent les paroles consacrées n'arrivaient à ses lèvres qu'indistinctes et inachevées. Les assistants faisaient la réponse aux passages ordinaires, et alors, à l'organe clair et musical de la jeune fille succédait un murmure sourd où la voix grave du marchand, la voix chevrotante de la vieille servante se confondaient avec les voix sonores et bien timbrées des deux apprentis. Il y avait dans cette scène religieuse, qui aujourd'hui appellerait le sourire sur les lèvres des sceptiques du dix-neuvième siècle, une poésie simple et pa-

triarcale qui empruntait encore du charme à la pénombre qui régnait dans la salle, au calme de l'extérieur et au recueillement de la famille.

La prière s'acheva et on se leva en silence. Chacun se regarda comme si l'accomplissement de ce devoir eût dû apporter quelque changement dans les dispositions des divers personnages. Poliveau se tourna vers Giles Poinselot, qui restait morne et immobile à quelques pas de lui.

— Eh bien, Giles? demanda-t-il avec douceur.

Le jeune homme attacha son manteau sur ses épaules.

— Je vous suis, murmura-t-il d'une voix étouffée.

— Partons donc, dit Poliveau en soupirant.

Il saisit la lampe qui était sur la table. Rosette, voyant que décidément le jeune apprenti allait partir, crut devoir faire encore quelque tentative pour le retenir. Elle avait pour lui l'estime et l'affection que méritaient de bonnes qualités, et, quoiqu'il ne lui eût jamais dit un mot d'amour, elle savait tout le pouvoir qu'elle exerçait sur lui. Quelle femme, si naïve et si modeste qu'elle soit, peut se tromper sur les sentiments qu'elle inspire?

— Giles, dit-elle les larmes aux yeux, au nom de la sainte Vierge, réfléchissez à ce que

vous allez faire ! Vous n'avez ni famille, ni appui dans Paris, et vous vous exposez par votre propre faute à tous les dangers et à tous les hasards d'une vie indépendante; je vous en prie, renoncez à votre folle résolution. Si ce n'est pour vous, que ce soit pour mon père, qui a tant besoin de vos services, pour moi... qui vous aime comme un frère.

— Demoiselle, dit Giles Poinselot en sanglotant, ne parlez pas ainsi, car je resterais et peut-être il en résulterait des maux incalculables. J'ai déjà trop attendu, et pendant que j'hésite, on complote sans doute contre votre sûreté.

— Laisse-le donc ! reprit Poliveau avec impatience, ne vois-tu pas que c'est un ingrat ?

Pendant ce temps, l'Ébouriffé, à qui la pensée de cette séparation n'était jamais venue auparavant, se livrait à une douleur qui tenait du désespoir :

— C'est donc bien vrai que tu veux partir ? s'écria-t-il avec colère. Bourgeois, ne le laissez pas aller : qui tiendra la boutique quand Giles ne sera plus là ? Je ne pourrai plus rien faire sans lui, moi. Tenez, bourgeois, voulez-vous que je le prenne et que je le monte dans la chambre ? ce sera fait en deux tours de main. Je ne veux pas qu'il parte !

Et malgré ces menaces, la voix du pauvre

apprenti s'éteignit dans les sanglots. Tous les spectateurs partageaient cette émotion ; Rosette se cachait le visage dans son tablier, et la servante elle-même poussait des gémissements étouffés. Giles se hâta de mettre fin à cette scène qui affaiblissait son courage.

— Je ne serai pas longtemps absent, reprit-il avec effort, si mes prévisions se trouvent fondées. Mais le temps presse. Adieu, demoiselle, peut-être plus tard me saurez-vous gré vous-même du sacrifice que je fais aujourd'hui. Adieu, mon pauvre ami Guillaume, nous nous reverrons bientôt. Adieu aussi, ma bonne vieille Geneviève. J'étais l'enfant de cette maison, et tous ceux qui l'habitent m'étaient chers comme des parents et des amis. Et vous, mon excellent maître, mon bienfaiteur, ne vous hâtez pas de m'accuser ; bientôt, dans quelques heures peut-être, vous saurez combien vous vous trompez à mon égard.

— J'en attendrai la preuve, dit le bourgeois avec fermeté en s'avançant vers la porte sa lampe à la main.

Giles fit un dernier geste d'adieu, et suivit Poliveau sur l'escalier criard qui conduisait à la boutique. Ceux qui étaient restés dans la salle écoutèrent en retenant leur souffle le bruit des pas qui s'éloignaient ; peut-être espéraient-ils

que l'apprenti changerait de résolution. Mais bientôt on entendit le grincement des clefs dans les serrures ; puis une porte se referma bruyamment; il était parti.

Quelques minutes après, Poliveau reparut dans la salle ; il était fort pâle et son visage portait les traces de la violence qu'il avait dû se faire pour cacher son chagrin. Il posa sa lampe sur la table, et voyant les femmes tout en pleurs et Guillaume le front appuyé sur sa main dans l'attitude du désespoir, il dit d'une voix brève :

— Allons ! qu'on soit calme et qu'on ne parle plus de tout ceci. Ce coureur de nuit ne mérite pas les regrets qu'il vous cause ; c'était un fat et un vaniteux qui tôt ou tard eût tourné à mal !

Mais en dépit de ces injures inspirées par la colère, une légère contraction qui se montra sur les traits du marchand prouva qu'il était moins insensible qu'il ne voulait le paraître. Il resta pensif pendant quelques minutes.

— Vous voilà tout bouleversés, reprit-il avec une indifférence affectée ; pour moi je ne pense déjà plus à cet enfant prodigue... Il est tard, et parce qu'un faquin d'apprenti nous a quittés ce soir, ce n'est pas une raison pour oublier que l'heure est venue d'aller dormir. Il faut qu'on se lève demain matin de bonne heure. Maintenant que nous sommes privés des services de ce va-

gabond, nous ne manquerons pas de besogne. Geneviève, donnez-nous des lumières. Embrasse-moi, Rosette, et que Dieu t'accorde une bonne nuit.

En même temps il déposa un baiser sur le front de sa fille; chacun prit sa lampe, et on se sépara quoique l'heure fût encore peu avancée.

## III

La chambre de Rosette était au premier étage, à côté de la salle commune, et son unique fenêtre, décorée d'un modeste balcon de bois, s'ouvrait sur la rue un peu au-dessus du vieil auvent qui ornait le devant de la boutique. Cette chambre était triste et sévère, avec ses grandes et lourdes tapisseries, son lit à ciel garni de rideaux de serge verte, ses armoires de chêne, sa madone de cire posée sur la cheminée et son imperceptible miroir. On n'y voyait aucune de ces petites choses qui, de nos jours, décéleraient la présence d'une jeune fille riche; tout y était grave, et il était facile de voir que

celle qui l'occupait ne s'y arrêtait que le temps rigoureux de prendre du repos.

Dès qu'elle fut entrée, Rosette s'empressa de congédier la vieille Geneviève sans lui permettre de lui rendre les services accoutumés; puis, quand la servante eut prononcé son dernier *bonsoir* et quand le bruit de sa marche se fut éteint dans le silence de la maison, la jeune fille courut fermer la porte à clef, et, se jetant dans un grand fauteuil qui était près de son lit, elle respira bruyamment.

Sans doute les fatigues, les émotions, les angoisses de la journée lui rendaient bien précieux ce moment de repos. Cependant, après quelques minutes d'abattement, elle se redressa par un mouvement fébrile, et elle tira de sa poche le billet que lui avait remis furtivement le marquis de Villenègre. Il était ouvert, ce qui faisait supposer que déjà pendant le jour Rosette avait trouvé un moment pour y jeter un coup d'œil; cependant elle le tournait et le retournait entre ses doigts d'un air d'incertitude. Elle finit par s'approcher de la lampe et par le lire avec une attention qui prouvait tout l'intérêt qu'elle y prenait.

Cette lettre, écrite dans le style ampoulé du temps, était néanmoins tendre et respectueuse. Le marquis ne sollicitait qu'un mot de réponse,

et il annonçait qu'il serait au comble de ses vœux si l'adorable Rosette laissait tomber un regard de pitié sur son pauvre esclave. Ce langage, qui faisait contraste avec le ton audacieux et tranchant des galants ordinaires, était précisément celui qui pouvait faire le plus d'impression sur une jeune fille sage, mais un peu vaine. Aussi la belle drapière parcourait-elle avec un charme infini ces lignes où elle croyait voir se peindre une âme candide et pure comme la sienne. Elle pesait chaque expression en souriant et en mesurait la portée ; en ce moment tous les événements de la journée s'effaçaient de sa mémoire ; elle ne songeait plus à la ruine qui menaçait la maison de son père, au départ mystérieux de Giles, à la défense qui lui avait été faite de revoir jamais le marquis ; elle était absorbée tout entière par cette première lettre d'amour qu'elle relisait avec bonheur.

Cependant la réflexion sembla bientôt changer en amertume le charme de cette occupation ; la tête de Rosette se pencha sur sa poitrine ; la lettre lui échappa des mains sans qu'elle songeât à la ramasser, et deux larmes silencieuses coulèrent le long de ses joues.

— Oh ! oui, murmura-t-elle enfin d'une voix entrecoupée en s'appuyant le front contre son lit, mon père a raison. C'est une folie à une pau-

vre fille comme moi de porter ses vues si haut. Que suis-je auprès de lui ? Notre noblesse récente et douteuse n'a encore été qu'un objet de moquerie pour nos voisins ! Il est jeune, beau, riche, aimable ; il sera duc un jour ; il aura des carrosses, des châteaux, des hôtels, et moi... oh ! mon Dieu ! mon Dieu !

Elle vint se prosterner devant la madone de cire toute couverte d'oripeaux et de clinquant qui ornait la cheminée, et elle lui adressa une courte prière. Puis elle s'avança pour fermer la fenêtre qui avait été laissée ouverte derrière le rideau, à cause de la chaleur de la saison.

Il était en ce moment onze heures du soir environ, et le plus profond silence régnait dans le quartier. Toutes les lumières s'étaient éteintes depuis longtemps, et la rue étroite de la Tixeranderie était plongée dans une obscurité complète. Cependant, au moment où la belle drapière allait fermer sa fenêtre, il lui sembla entendre un léger bruit à l'extérieur au-dessous du balcon. Elle s'arrêta effrayée et prêta l'oreille; mais le bruit était si faible qu'elle crut s'être trompée.

Tout à fait rassurée, elle levait déjà la main pour ramener devant la fenêtre l'épais rideau de serge, lorsque les deux battants vitrés s'ouvrirent doucement, et un homme enveloppé

d'un manteau se montra debout sur le balcon.

Rosette recula pâle, muette, terrifiée comme en présence d'un spectre ; cette apparition était si étrange, si inattendue, que tout le sang de la jeune fille se glaça dans ses veines. Cependant, la présence d'esprit lui revint aussitôt, et persuadée que ce ne pouvait être qu'un voleur qui s'introduisait ainsi dans sa maison, elle allait appeler du secours, lorsque l'inconnu s'élança lestement dans la chambre et rejeta son manteau en murmurant d'une voix étouffée :

— Grâce, grâce, mademoiselle ! mais je n'avais pas d'autre moyen d'arriver jusqu'à vous !

C'était le jeune marquis de Villenègre.

Rosette en le reconnaissant ne parut ni moins surprise ni moins effrayée qu'auparavant, et l'affection qu'elle avait pour lui en secret ne parut diminuer en rien la colère que lui inspirait l'effronterie de cette démarche. Elle recula d'un pas léger à l'autre extrémité de la chambre et elle lui dit avec autorité :

— N'avancez pas, monsieur, ne faites pas un mouvement pour approcher de moi, ou j'appelle mon père qui est dans la chambre voisine. Votre conduite est infâme et indigne d'un gentilhomme !

Il faut avouer cependant que la contenance du jeune Villenègre n'était pas de nature à jus-

tifier entièrement cette terreur. Il restait immobile, les yeux baissés, tremblant. On eût dit d'un écolier surpris en flagrant délit d'escapade par un maître sévère, tant il était gauche et embarrassé.

— Mademoiselle, balbutia-t-il, je n'ai d'excuse, je l'avoue, que dans le violent amour que vous m'avez inspiré.

— Partez, monsieur, partez tout de suite! reprit Rosette avec agitation ; ne voyez-vous pas que votre présence dans ma chambre, à cette heure de nuit, peut me déshonorer, me perdre? Partez à l'instant, et je pourrai peut-être croire encore, pour votre propre honneur, que vous n'avez écouté, en venant ici, que de méchants conseils.

— Oh! cela est vrai, s'écria le jeune homme avec véhémence. C'est seulement en ce moment que je comprends tout ce qu'il y a de cruel dans ma démarche. On m'avait trompé, on m'avait fasciné. Je vais partir, je pars... Mais de grâce, mademoiselle, laissez-moi espérer que vous ne me mépriserez pas pour avoir voulu m'introduire ici!

Cette soumission, ce repentir étaient bien de nature à désarmer la colère de Rosette; aussi dit-elle avec moins de sévérité :

— Je ne veux, je ne dois rien promettre.

Dans l'aveu que vous venez de faire, je reconnais la justesse des craintes que j'ai entendu exprimer sur vous. Défiez-vous du comte de Manle, c'est un misérable qui vous perdra si vous suivez ses conseils. Mais on peut nous surprendre. Au nom de Dieu, hâtez-vous de partir, et peut-être encore pourrai-je conserver quelque estime pour vous.

Villenègre jeta un regard en arrière; mais, soit qu'il craignît les railleries de ceux qui l'avaient poussé à cette téméraire escalade, soit qu'il ne voulût pas s'éloigner sans avoir obtenu de la belle drapière un mot favorable dont il pourrait se faire honneur vis-à-vis de lui-même, il n'avança ni ne recula.

— Mademoiselle, dit-il avec un peu plus d'assurance, ne vous effrayez pas ainsi : une échelle est appliquée à la muraille, et le pauvre comte dont vous avez si mauvaise opinion veille dans la rue avec quelques domestiques fidèles; en un instant je puis les rejoindre sans danger ni pour vous ni pour moi. Laissez-moi donc vous dire enfin...

— Rien, rien, dit la jeune fille sévèrement, je ne dois pas vous entendre. Mon Dieu! était-ce là ce que je devais attendre après votre lettre si timide et si respectueuse! Je vous croyais bon, loyal, généreux...

— Eh bien ! Rosette, interrompit le marquis, dites-moi seulement que vous ne me haïssez pas, et je pars à l'instant.

— Pourquoi me mettre ainsi peut-être dans l'obligation de mentir? Partez sans conditions.

— Je reste donc, dit le marquis avec résolution en s'asseyant dans un fauteuil.

Sans doute, d'après l'hésitation qu'il avait montrée d'abord, Rosette n'avait pas compté sur une détermination si hardie.

— Que faire? que faire, mon Dieu? murmura-t-elle, il est sans pitié. Eh bien ! je vais appeler au secours et éveiller les gens de la maison.

— Qu'importe? dit Henri.

— Mon père va venir ; il est violent, il vous tuera.

— Ou il me forcera à vous épouser, c'est tout ce que je demande.

— M'épouser, vous, M. le marquis ? demanda Rosette avec une douceur involontaire.

— Pourquoi non ? je vous aime.

— Mais votre père, votre mère ?

— On leur fera entendre raison ; d'ailleurs je serai maître un jour.

— Mais votre fortune, votre rang...

— En vous voyant on excusera tout.

Rosette réfléchit quelques instants.

— Cette détermination est insensée, reprit-elle avec émotion ; la distance entre vous et moi est trop grande pour qu'elle puisse jamais être franchie. Allez, M. de Villenègre, votre obstination à rester ici n'aurait d'autre résultat que de compromettre mon honneur, et rien ne pourrait combler l'abîme qui nous sépare. Partez, encore une fois, monsieur, je vous en supplie au nom de ce qu'il y a de plus sacré !

Henri de Villenègre fut ébranlé par la solennité de cette abjuration et il se leva.

— Dites-moi donc que vous m'aimez ! dit-il avec chaleur.

Rosette allait répondre, et peut-être l'aveu tant désiré allait-il sortir de sa bouche, lorsque des cris perçants se firent entendre au dehors.

Les deux jeunes gens restèrent immobiles et attentifs. Le bruit semblait partir de l'extrémité de la rue et l'on criait d'une voix sonore :

— Alarme ! alarme ! au meurtre ! au voleur !

De semblables événements étaient assez fréquents pendant la nuit à cette époque, où la police de Paris était si mal faite ; mais plusieurs circonstances frappèrent la jeune fille. D'abord il lui semblait que celui qui donnait l'alarme devait être aux prises avec plusieurs agresseurs, car la voix était saccadée et le bruit

d'une lutte entre plusieurs personnes se faisait entendre distinctement. Et puis elle crut reconnaître le son de voix de Giles Poinselot.

— Mon Dieu ! murmura-t-elle en pâlissant tandis que la terreur la clouait à sa place, que se passe-t-il donc ?

— Ce n'est rien, répondit le marquis avec indifférence, c'est quelque cocardeau qui fait le récalcitrant avec les compagnons de la Malte, et qui refuse de leur livrer sa bourse.

— Mais on assassine un homme ! répliqua la jeune fille, qui remarquait que les cris, d'abord énergiques, s'étaient affaiblis peu à peu et ressemblaient enfin à des gémissements. Par humanité, monsieur, allez au secours de ce malheureux.

— Je vais voir ! dit Villenègre en s'avançant vers le balcon.

En ce moment un bruit nouveau se fit entendre à une courte distance ; c'était le fracas de plusieurs chevaux lancés au galop sur le pavé, un cliquetis d'armes et un murmure de voix qui se rapprochaient. Cette fois le marquis lui-même manifesta des inquiétudes.

— Peste soit du maraud ! murmura-t-il ; les cris de ce lâche coquin ont attiré le guet ! Nous sommes perdus si les soldats aperçoivent l'échelle et ceux qui la gardent.

Rosette n'eut pas la force de pousser un cri, et un violent effort de volonté put seul l'empêcher de s'évanouir. Son cœur battait à peine, et sa respiration s'arrêtait à mesure que le piétinement des chevaux se rapprochait de la maison.

— La lampe! la lampe! dit le marquis en faisant signe à Rosette que la lumière pouvait les trahir.

La jeune fille saisit convulsivement la lampe ; mais, par un sentiment de pudeur qui survivait à l'anéantissement de toutes ses facultés, elle ne voulut pas l'éteindre, et elle s'empressa de la cacher derrière un rideau, afin que le reflet de la lumière sur les vitres de la fenêtre ne pût attirer l'attention des soldats du guet. Tous les deux restèrent debout, en face l'un de l'autre, pâles, tremblants, retenant leur haleine.

Il y eut pendant quelques instants un grand mouvement d'allées et de venues autour de la maison ; on entendit des ordres donnés à mi-voix et suivis de jurements étouffés ; il semblait même qu'il y eût une sorte d'escarmouche sous les fenêtres, car on distinguait le cliquetis des épées ; puis des pas précipités retentirent dans diverses directions, et le galop des chevaux annonça que les soldats se mettaient à la poursuite des fuyards ; enfin le bruit s'éteignit tout

à fait et le quartier devint aussi calme et aussi silencieux qu'auparavant.

— Ils sont partis! dit le marquis après un moment d'attente, et ils n'ont sans doute rien découvert. Dieu m'est témoin que dans ce danger je n'ai tremblé que pour vous!

— Ils peuvent revenir! reprit la jeune fille avec une agitation fiévreuse; profitez de ce moment pour fuir. Le bruit de cette alarme a sans doute éveillé mon père, et malheur à vous et à moi s'il vous rencontrait ici!

— Je pars, Rosette; mais du moins ne me direz-vous pas...?

— Je vous dirai que chaque parole que vous prononcez en ce moment est une lâcheté! interrompit la jeune bourgeoise hors d'elle-même; votre coupable folie a déjà causé peut-être la mort de plusieurs personnes, et peut-être ma réputation est à jamais perdue! Cela ne vous suffit-il pas, M. le marquis?

Villenègre n'osa plus résister à cette colère si légitime.

— Si j'ai commis une faute, je la réparerai en gentilhomme, dit-il avec l'accent du repentir; je vous obéis, mademoiselle, et j'espère que vous ne l'oublierez pas. Adieu!

— Adieu! adieu! murmura-t-elle.

Villenègre s'enveloppa dans son manteau et

s'élança légèrement sur la fenêtre : la fille de Poliveau le suivit des yeux avec anxiété, et quand il eut disparu dans l'obscurité du balcon elle se crut sauvée ; mais presque au même instant le marquis écarta de nouveau le rideau de serge et montra son visage consterné.

— L'échelle n'est plus à sa place, dit-il, les gens du guet ou mes propres amis l'ont sans doute emportée avec eux.

Cette nouvelle rendit à la belle drapière toutes ses angoisses.

— Tout est perdu ! s'écria-t-elle en sanglotant ; Dieu m'a maudite, parce que j'ai été trop vaine et trop orgueilleuse. Je ne dois plus attendre ni repos ni pitié !

La vue de cette douleur, dont il était la seule cause, fit une grande impression sur le jeune gentilhomme.

— De grâce, mademoiselle, ne vous tourmentez pas ainsi, reprit-il ; le comte de Manle qui m'accompagnait, et quelques-uns de ses domestiques, savent dans quelle situation je me trouve, et sans doute ils ne vont pas tarder à revenir... Je crois même avoir entendu un léger chuchotement au-dessous de la fenêtre lorsque je me suis mis au balcon, et si je n'avais craint d'éveiller, en appelant, les gens de la maison... Après tout, continua-t-il avec résolution en

voyant que les larmes de Rosette ne cessaient de couler, je suis fort et agile, et, pour sauver l'honneur d'une femme que j'aime et que j'honore, je puis bien risquer un saut de vingt-cinq pieds.

Rosette courut à lui et le retint par le bras.

— Je ne le veux pas, je vous le défends! dit-elle avec effroi. Y pensez-vous, M. le marquis? vous vous tueriez! J'aimerais mieux attendre les misérables que vous appelez vos amis, si toutefois le guet ne s'est pas emparé d'eux ou s'ils n'ont pas eu le désir de nous jouer quelque tour infâme pour se venger de mon père et de moi.

Cette dernière supposition, que Villenègre savait être fort vraisemblable d'après le caractère de son compagnon, excita au plus haut point son indignation.

— S'il avait eu cette pensée, murmura-t-il avec rage; si, en me poussant à une démarche qui devait vous causer un si grand chagrin, il n'avait fait de moi qu'un instrument de ses rancunes contre votre maison, je jure qu'il payerait cher cette audacieuse intrigue! Et cependant il serait possible... Oui, j'y songe; il me parlait avec trop de chaleur pour n'avoir pas un intérêt personnel dans le service qu'il voulait me

rendre ! Il faut que je parte, car je soupçonne une trahison. Mademoiselle, pouvez-vous me fournir quelque étoffe que j'assujettirais au balcon et au moyen de laquelle je pourrais me laisser glisser jusqu'à terre ?

— C'est une inspiration du ciel ! fit Rosette en courant à une armoire d'où elle retira du linge en abondance.

En quelques minutes, les jeunes gens eurent ajusté bout à bout plusieurs draps de forte toile. Ils travaillaient en silence avec ardeur, et déjà ils allaient attacher à la fenêtre cette échelle de nouvelle espèce, lorsque le bruit de la cavalerie se fit entendre pour la seconde fois à l'extrémité de la rue et parut s'approcher de nouveau de la maison. Sans doute l'alarme récente qui avait été donnée dans le quartier ramenait le guet de ce côté, et le projet de fuite par le balcon devenait impossible pour le moment.

Cependant Rosette et le marquis espéraient encore que les soldats passeraient sans s'arrêter, lorsque la voix forte de Poliveau se fit entendre tout à coup d'une pièce voisine et retentit dans toute la maison.

— Holà ! Guillaume ! Giles ! criait-il, oubliant que l'un de ses deux apprentis ne pouvait répondre à son appel, descendez vite ! Des voleurs ont forcé la boutique ! Au voleur ! au secours !

Aussitôt il se fit un grand tumulte au rez-de-chaussée : la porte de la boutique s'ouvrit avec force et plusieurs personnes se mirent à courir dans la rue. Les soldats du guet, voyant des individus suspects sortir d'une maison et fuir à toutes jambes, s'élancèrent à leur poursuite au galop de leurs chevaux, avec d'autant plus d'ardeur que la voix déjà entendue par Rosette à la première alarme, et qu'elle avait prise pour celle de Giles Poinselot, criait d'un ton faible :

— Ce sont eux ! sus, sus, messieurs de la prévôté ! Ce sont les malfaiteurs que je vous ai signalés !

Pendant ce désordre à l'intérieur et à l'extérieur, Rosette tremblait et perdait la tête ; mais le marquis montra une présence d'esprit dont la jeune fille était incapable dans cet horrible moment.

— On va visiter la maison et je ne veux pas qu'on me trouve ici, dit-il rapidement ; la porte de la boutique est encore ouverte, et je puis m'échapper à la faveur de l'obscurité. Une fois hors de cette maison, je défie ces pesants cavaliers de me suivre dans les rues sombres et étroites de ce quartier. Mais je ne connais pas les êtres de ce logis et j'ai besoin de quelques indications.

—Vous traverserez la salle à manger, répon-

dit Rosette qui pouvait à peine parler, vous descendrez l'escalier et vous n'avez qu'à traverser la boutique.

— C'est bien.

Et il ouvrit la porte de la chambre.

— Mais, M. le marquis, balbutia-t-elle au moment où il allait partir, vous n'y songez pas ! on va vous confondre peut-être avec les misérables qui ont volé mon père.

Sans répondre, le marquis s'élança dans l'obscurité de la salle, et bientôt il parut avoir atteint l'étage inférieur. Un moment elle le crut sauvé, car les cavaliers qui poursuivaient les fuyards dans la rue avaient négligé de garder la porte, mais son espoir ne fut pas de longue durée. La voix qu'elle avait entendue déjà, et qu'elle reconnut cette fois pour celle de Giles Poinselot, se fit entendre au-dessous d'elle.

— A l'aide ! messieurs du guet ! s'écria-t-il ; voici un de ces coquins. Accourez, ou il va m'échapper !

Des soldats mirent pied à terre et se précipitèrent dans la boutique ; puis une lutte suivit et dura quelques instants, comme si celui qu'on attaquait eût fait une défense désespérée.

Tout cela se passait au milieu d'une profonde obscurité, et les gens du guet demandaient de la lumière à grands cris. Enfin Poliveau sortit à

demi vêtu de sa chambre, tenant d'une main sa lampe qu'il était parvenu à rallumer, de l'autre une vieille pique, la seule arme offensive qu'il possédât, et il descendit rapidement à la boutique. Aussitôt qu'il parut, le tumulte augmenta encore, et des exclamations, des jurons et des plaintes s'élevèrent à la fois et troublèrent le repos de tout le voisinage.

Rosette était anéantie ; les angoisses sans cesse renaissantes qui l'avaient assaillie depuis quelques heures avaient épuisé ses forces. Cependant, lorsqu'elle distingua, au milieu du bruit et de la confusion, la voix fière et hautaine du marquis, lorsqu'elle entendit les cris déchirants de son père, elle ne put résister au désir de s'assurer par elle-même de la réalité des malheurs qu'elle prévoyait. Toute tremblante, elle se précipita vers l'escalier, et du haut des degrés un spectacle étrange frappa ses regards.

Le plus grand désordre régnait dans la boutique ; les tables étaient renversées ; des marchandises, des pièces de drap étaient éparses sur le plancher. La faible lueur d'une lampe éclairait les divers groupes qui remplissaient tout l'espace. Au centre, Giles Poinselot, l'ex-apprenti, était assis sur un fauteuil, pâle, les habits déchirés, sans perruque et sans chapeau ; son pourpoint entr'ouvert laissait voir sur sa poi-

trine un linge taché de sang, comme s'il eût reçu une blessure récente. En face de lui se tenait un personnage vêtu de noir, en rabat et en petit manteau, et que Rosette reconnut aussitôt pour maître Defunctis, le lieutenant criminel de robe courte, célèbre dans ce temps-là par ses exploits contre les malfaiteurs dont Paris était infesté. Il interrogeait le blessé, à qui chaque réponse semblait coûter une atroce souffrance.

Au pied de l'escalier, à l'entrée du petit cabinet qui servait de caisse, Poliveau s'abandonnait au désespoir devant ses coffres forcés et d'où les dix mille écus qu'il avait complétés le matin venaient d'être enlevés. A l'autre extremité, du côté de la porte, le marquis de Villenègre, les vêtements en lambeaux, les mains liées, retenu par deux soldats, était debout et conservait cet air dédaigneux qui lui était habituel. Les cavaliers du guet, avec leurs cuirasses et leurs casques d'acier bruni, encombraient la porte, et l'on voyait dans l'ombre de la rue piaffer leurs chevaux.

A cet aspect, Rosette s'appuya contre la rampe de l'escalier pour ne pas tomber ; elle sentait ses jambes fléchir. Cependant elle ne comprenait pas bien encore ce qui se passait et elle prêta l'oreille machinalement aux paroles de Giles Poinselot.

—Je vous disais donc, M. le lieutenant, continuait le blessé, que par des motifs qu'il est inutile de rappeler, je soupçonnais deux gentilshommes qui sont venus aujourd'hui à la boutique de méditer quelque fâcheuse entreprise contre la maison de mon bourgeois.

— Dites ces motifs, interrompit le magistrat; vous ne devez rien cacher à la justice.

— Eh bien! reprit Giles avec embarras, je savais que l'un d'eux, qui se fait appeler le comte de Manle, était un homme taré, perdu de dettes et de débauches, une espèce de chevalier d'industrie, vivant de jeu et d'escroquerie; j'avais remarqué qu'il suivait des yeux ceux qui ont apporté une forte somme d'argent à mon maître en sa présence, qu'il observait attentivement où on la plaçait, et qu'il examinait les localités comme s'il eût cherché les moyens de pénétrer dans la boutique. Quant à son compagnon...

En ce moment, les regards du blessé se levèrent par hasard sur Rosette, qui était debout au haut de l'escalier, immobile et muette comme une statue de marbre. En la reconnaissant, il s'arrêta tout à coup.

— Eh bien! demanda le lieutenant civil, avez-vous observé que cet autre gentilhomme se soit livré au même examen?

— Non, dit enfin Poinselot avec effort ; je pouvais le croire capable de certains autres crimes, mais je pensais qu'il était de trop haute naissance pour s'associer à des voleurs, comme sa présence ici paraît prouver qu'il l'a fait.

Le marquis de Villenègre fit un sourire ironique.

— Continuez, dit Defunctis.

— Ce que j'avais vu, reprit l'apprenti, me faisait désirer d'éclairer les démarches de ces deux gentilshommes ; je savais où je pouvais les retrouver et j'avais hâte de m'assurer qu'ils ne méditaient rien contre le repos et les propriétés de mon bourgeois, maître Poliveau. Ce soir, donc, après l'ouvrage, je me suis habillé décemment et j'ai demandé à sortir ; on m'a refusé d'abord, si bien que j'ai été obligé d'exiger mon congé du bourgeois pour jouir de ma liberté. Je suis allé bien vite à la taverne où je savais devoir rencontrer les deux gentilshommes. Ils y étaient, en effet, et déjà revêtus de costumes fort simples, différents de ceux du matin. J'ai vu bientôt arriver les laquais du prétendu comte de Manle, vêtus en bourgeois comme lui, et ils se sont mis à parler à l'écart. Cette circonstance m'a donné à penser. Comment les gens d'un seigneur si orgueilleux avaient-ils quitté leur livrées et paraissaient-ils causer familièrement

avec leur maître, s'il n'y avait pas en tout ceci quelque mystère coupable? Je m'attachai donc aux pas des maîtres et des valets, si ce sont vraiment des valets et non pas des complices de ce soi-disant comte. La nuit était sombre. Ils sortirent tous, les deux gentilshomme ensemble, les autres à quelques pas derrière eux. Je les suivis. Ils prirent des rues désertes et détournées, si bien que je les perdis de vue pendant quelques instants. Cependant, ne doutant plus qu'ils ne dussent tenter quelque chose contre la maison de mon patron, je me dirigeai en toute hâte de ce côté.

En tournant l'angle de la rue, à quelques pas d'ici, je fus accosté par deux hommes enveloppés de manteaux et qui semblaient faire le guet. Je les reconnus pour le secrétaire et le valet de chambre du comte ; ils me prièrent assez civilement d'abord de prendre un autre chemin et me firent entendre qu'un cavalier de leur société était en partie galante en cet endroit. Je n'avais garde de retourner sur mes pas, mais lorsque j'aperçus une échelle appliquée à la muraille de la maison et plusieurs individus qui se tenaient immobiles sous l'auvent, je n'hésitai plus à pousser des cris d'alarme. Les coquins qui faisaient le guet se jetèrent sur moi et cherchèrent à m'empêcher de crier. Je mis l'épée à la main

et je me battais contre eux en appelant du secours, lorsqu'un de ceux qui étaient sous l'auvent, et que je reconnus pour le comte de Manle, s'approcha vivement et me porta un coup de pointe dans la poitrine. Je tombai sans connaissance... le guet est arrivé en ce moment, et voyant que je donnais quelques signes de vie, on m'a transporté chez vous, M. le lieutenant, afin que vous recueilliez les révélations que je pourrais avoir à vous faire sur tout ceci. Je vous remercie des secours que vous m'avez fait donner, vous voyez combien ils ont été efficaces. En revenant à moi, j'ai appris qu'on n'avait arrêté aucun des malfaiteurs ; je vous ai prié d'envoyer le guet de ce côté encore une fois, de peur que les larrons de nuit ne fussent revenus à la charge, et j'ai voulu moi-même vous accompagner, malgré ma faiblesse, pour diriger vos recherches. Mes prévisions ne m'avaient pas trompé, puisque l'arrivée de la force publique a fait fuir les coquins.

Ce long récit, qui expliquait si clairement tous les événements de la nuit parut avoir épuisé le blessé. Il laissa tomber sa tête en arrière d'un air accablé, et ses yeux se fermèrent à demi. Le magistrat ne voulut pas le presser de questions en ce moment, et, se tournant vers le marquis de Villenègre, il fit signe à ceux qui le gardaient de lui permettre d'approcher.

— M. le marquis, dit-il avec gravité, si toutefois ce titre est le vôtre...

— Ce titre est le mien, dit Villenègre avec toute l'insolence d'un gentilhomme d'alors, et je ne souffrirai pas que personne ose me le contester.

Le magistrat fit une légère inclination de tête.

— Soit, dit-il froidement ; mais vous avez entendu la déclaration de cet apprenti ; niez-vous, en ce qui vous concerne, qu'elle soit véritable.

— Je ne nie et je n'affirme rien, reprit le jeune homme d'un ton hautain ; mais je sais bien, M. le lieutenant criminel, si ce titre est le vôtre, que vous aurez à payer cher votre insolence d'aujourd'hui envers un brave gentilhomme qui a eu la fantaisie de se divertir aux dépens d'un vieux bourgeois... Chavagnac, Clermont et une foule d'autres qui appartiennent à la cour ont bien fait d'autres folies sans que le guet et les officiers du prévôt s'en soient mêlés ! Ma famille est puissante, et vous verrez ce qu'il vous en reviendra d'avoir traité comme un voleur le fils du duc de Villenègre !

Le lieutenant civil ne parut pas très-encouragé par l'air d'assurance que montrait le prisonnier. Plus d'un magistrat avait été désavoué

et puni, à cette époque, pour avoir fait son devoir à l'encontre de certains jeunes seigneurs turbulents qui se croyaient tout permis. Cependant, il dissimula ses inquiétudes personnelles.

— Je rendrai compte à qui de droit de ma conduite, dit-il avec dignité, mais si quelques jeunes courtisans n'ont pas été poursuivis pour des bagatelles, il n'en faut pas moins que l'on sache que personne n'est au-dessus des lois. Ne cherchez donc pas de détours, M. de Villenègre, et n'affectez pas une insolence qui n'appartient à personne devant la justice. Il ne s'agit pas cette fois de quelque tapage nocturne dans une maison de jeu, d'un manteau enlevé ou de quelque autre escapade de ce genre : une boutique a été forcée, un vol de dix mille écus a été commis, un apprenti a été blessé, peut-être mortellement, et vous, que l'on trouve en quelque sorte sur le fait, vous croyez en être quitte pour déclarer le nom illustre de votre famille. Non, non, M. le marquis : si vous êtes coupable, il faudra que la justice ait son cours. Cependant, ajouta-t-il plus bas par forme de correctif, je serais heureux de vous trouver innocent, d'autant plus que j'ai l'honneur de connaître assez particulièrement M. le duc votre père, que cet événement va plonger dans l'affliction.

L'assurance du marquis parut un instant

ébranlée. Rosette descendit quelques marches de l'escalier, haletante, épuisée, les yeux fixés sur l'austère magistrat qui venait de prononcer ces menaçantes paroles.

Pendant cet interrogatoire, Poliveau allait et venait dans la boutique en donnant cours à son désespoir.

— Oh! mon Dieu! mon Dieu! disait-il en se cachant le visage, était-il besoin de ce dernier et terrible coup? Je suis perdu, déshonoré, ruiné! Et ma fille, que va-t-elle devenir?

Ces plaintes touchantes frappaient les oreilles de Rosette, mais sans doute elles n'arrivaient pas jusqu'à son cœur. Toutes ses pensées étaient pour ce jeune gentilhomme, qui d'un mot pouvait la perdre et se justifier.

— M. le marquis, reprit le magistrat d'un ton insinuant, il me répugne de croire qu'un jeune homme d'aussi grande naissance que vous êtes se soit rendu coupable ou complice d'un crime si bas; je soupçonne que votre présence ici pourrait être attribuée à un autre motif. Donnez-moi quelques explications plausibles, à moi seul, et je vous ferai rendre immédiatement la liberté, en vous promettant le plus profond secret.

— Eh! quel autre motif que celui de me voler mon argent pour satisfaire ses vices pou-

vait l'appeler chez moi ! s'écria le vieux marchand avec une recrudescence de colère et de douleur. Mais que fait-on ici? interrompit-il d'un ton farouche ; cet homme est coupable, qu'on l'emmène en prison ! C'est un misérable qui m'a ruiné ; je me porte partie contre lui. Cela ne suffit-il pas? Maître Defunctis, vous n'êtes pas si lent d'ordinaire à faire votre devoir.

Malgré ces énergiques exhortations, le lieutenant criminel semblait avoir des doutes sur la culpabilité du jeune Villenègre ; et puis n'était-il pas fâché peut-être qu'on parût lui forcer la main ; enfin, il désirait concilier ce qui était dû à la justice avec les égards que méritait le haut rang de l'accusé.

— Silence, ami Poliveau, dit-il gravement ; nous ne devons pas nous souvenir de nos relations amicales au bureau de la ville tant que je suis dans l'exercice de mes fonctions ; et vous, monsieur, continua-t-il en s'adressant à Villenègre, songez que la chambre criminelle pourra être moins bien disposée que moi à vous trouver innocent si votre cause arrive jusqu'à elle. Parlez, étiez-vous le complice de ceux qui ont commis le vol ?

Le marquis ne répondit pas ; Rosette avait descendu lentement l'escalier et s'était placée

en face de lui sans que personne eût remarqué sa présence.

— Giles Poinselot, demanda le lieutenant criminel au blessé, qui avait repris un peu de force, ne m'avez-vous pas dit dans votre interrogatoire que maître Poliveau avait une très-belle fille dont un de ces gentilshommes était amoureux ?

Tous les regards se tournèrent sur l'apprenti, qui fit un mouvement douloureux en murmurant :

— Ne m'interrogez pas... Je ne sais... j'ignore...

Mais l'œil du magistrat avait vu son hésitation et sa répugnance à s'expliquer sur ce motif ; ce fut une raison pour lui d'insister davantage.

— Jeune homme, reprit-il avec plus de force, ne me cachez rien, cette affaire est de la plus haute importance, et si vous savez quelque chose de particulier sur le marquis de Villenègre, je vous adjure de le dire au nom de Dieu et de votre conscience, au nom de la justice et de la vérité, afin d'éviter peut-être de plus grands malheurs.

— Eh bien ! reprit le blessé d'une voix basse et étouffée pour ne pas être entendu de ceux qui occupaient l'extrémité de la boutique, j'ai la certitude que M. de Villenègre est amoureux de

ma jeune maîtresse, et tout fait supposer qu'il est aimé d'elle; et, puisqu'il faut tout dire, continua-t-il en sanglotant, j'avoue que ma jalousie autant que l'intérêt de mon maître m'a poussé ce soir à épier les démarches de ce jeune gentilhomme et de son complice.

Le lieutenant criminel fit un sourire de satis faction et se crut sur la trace de la vérité en ce qui concernait le marquis. On a pu voir déjà que le magistrat, malgré sa rigoureuse probité, ne se souciait pas de se faire des ennemis puis sants parmi les parents du prisonnier.

— Ainsi donc, reprit-il d'un ton mystérieux, il ne serait pas impossible qu'il existât une intrigue entre...

— Giles Poinselot, malgré les services qu'il m'a rendus cette nuit, en a menti comme un coquin s'il ose affirmer cela! s'écria Poliveau avec violence; n'est-ce pas assez que j'aie perdu dans cette fatale nuit ma fortune, mon crédit, ma vieille réputation de probité? faut-il donc encore qu'on m'attaque dans ce que j'ai de plus cher, dans l'honneur de ma fille unique!

Defunctis imposa silence au malheureux marchand, et il allait presser Giles de nouvelles questions, lorsque le prisonnier s'avança impérieusement au milieu de l'assemblée :

— Il est inutile qu'un débat s'établisse sur

ce sujet, dit-il de ce ton dégagé qui contrastait avec sa timidité en présence de Rosette : on fera ce que l'on voudra de moi ; mais je ne consentirai jamais à sauver mon blason de gentilhomme en perdant une jeune fille pure et irréprochable. Finissons-en, messieurs ; puisque l'on m'a trouvé dans la compagnie de ceux qui ont volé le marchand Poliveau, vous devez supposer que je suis leur complice. Je remercie M. le lieutenant criminel de sa bonne volonté pour moi ; mais je ne veux pas me tirer du danger par une lâcheté.

Rosette s'était à demi évanouie sur un siége.

— Comme il l'aime ! murmura le pauvre apprenti en laissant tomber sa tête sur sa poitrine.

— Ce jeune homme a du moins un peu de sang noble dans les veines! s'écria Poliveau avec énergie ; il n'a pas voulu se sauver par une bassesse.

Le magistrat avait fait un signe de désappointement en voyant Villenègre se détourner dédaigneusement de la voie de salut qu'il lui avait ouverte. Cependant il crut devoir insister sur les conséquences terribles que pouvaient avoir les paroles du prisonnier.

— Une folle générosité vous aveugle peut-être, M. le marquis, reprit-il presque affectueusement ; je vous en supplie, songez au chagrin

que cette aventure va causer à M. le duc votre père, et à madame la duchesse votre mère, dont vous êtes l'idole... Je vous invite, pendant qu'il en est temps encore, à rétracter l'aveu que vous venez de faire.

Villenègre se tut encore ; peut-être le souvenir de sa famille que l'officier de justice venait d'évoquer l'avait ému trop vivement pour qu'il pût parler sans que le tremblement de sa voix trahît son émotion. Mais Defunctis le devina, et il continua plus bas :

— Songez, de grâce, M. le marquis, à ce qui vous attend si vous persistez à ne pas vous défendre... Vous serez jugé et condamné ; votre écusson sera brisé publiquement par la main du bourreau, votre épée et vos éperons vous seront enlevés comme à un homme indigne de les porter , et vous irez achever les restes d'une vie qui peut être si belle, sur les galères du roi. Votre famille a des amis puissants, je le sais, mais elle a aussi de puissants ennemis , parmi lesquels est madame la maréchale. On ne vous sauvera pas ; souvenez-vous de Beaumanoir, du baron de Beauveau et de tant d'autres. Je vous en supplie, songez que la réputation d'une petite bourgeoise coquette ne vaut pas l'honneur d'une vieille et illustre famille !

Rosette, qui était cachée dans l'ombre à deux

pas de l'interlocuteur, avait tout entendu et elle suivait avec anxiété tous les mouvements du jeune Villenègre. Elle le vit baisser la tête et passer la main sur son front couvert d'une sueur froide. Elle crut qu'il hésitait et elle frissonna. Mais au même instant le marquis se redressa et dit d'une voix ferme :

— Je répondrai devant mes juges ; en ce moment je n'ai rien à ajouter.

— M. le sergent du guet, reprit le magistrat en poussant un profond soupir, conduisez ce cavalier en prison. Que son obstination retombe sur sa tête !

Cet ordre mit en mouvement toute l'assemblée. Le lieutenant criminel leva les yeux au ciel comme pour le prendre à témoin de l'inutilité de ses efforts, puis il donna quelques ordres à voix basse afin de mettre la boutique de Poliveau à l'abri de toute agression ultérieure et il se disposa à se retirer. Les soldats du guet s'avancèrent pour s'emparer du prisonnier, et déjà on entendait dans la rue un cliquetis d'armes, et un piaffement de chevaux qui annonçaient que l'on allait se mettre en marche. Rosette, par un mouvement inattendu et tout spontané, s'élança vers la porte au moment où le marquis allait sortir avec ses gardes, et elle dit d'un ton ferme au lieutenant criminel :

— Un moment encore, M. le juge; vous ne connaissez pas toute la vérité, et c'est moi qui aurai le courage de la dire.

L'apparition inattendue de Rosette, son air animé, son geste plein d'autorité stupéfièrent tous les assistants. Le magistrat soupçonna quelque révélation importante.

— Arrêtez! cria-t-il aux gardes qui déjà entrainaient le prisonnier.

— Que viens-tu faire ici, mon enfant? dit Poliveau; faut-il donc que tu sois témoin du plus grand malheur qui m'ait frappé depuis la mort de ta pauvre mère?

— Je viens empêcher une injustice, répondit-elle. Mon père, nous pleurerons plus tard sur vos malheurs, en ce moment ma conscience m'oblige à rendre hommage à la vérité.

— Mon Dieu! que va-t-elle dire? s'écria Poinselot en se redressant malgré sa blessure et en fixant sur elle des yeux hagards.

Poliveau resta pétrifié d'étonnement.

— Parlez, mademoiselle, demanda le magistrat; que savez-vous?

Rosette se taisait comme si la violence de ses sentiments l'empêchait d'ouvrir la bouche.

— A quoi bon nous retenir! s'écria le marquis de Villenègre en faisant un mouvement pour sortir; ne voyez-vous pas, M. le lieutenant

criminel, que les tristes événements de cette nuit ont bouleversé la tête de cette pauvre jeune fille ?

— Non, non, monsieur, écoutez-moi ! s'écria Rosette avec véhémence en saisissant le juge par son manteau comme si elle eût craint qu'il lui échappât je sais, j'ai la certitude que M. de Villenègre n'a pris aucune part au vol qui vient d'être commis.

— En êtes-vous bien sûre, mademoiselle? demanda le magistrat. Où était donc M. le marquis lorsque l'on forçait la boutique de votre père ?

— Il était..., balbutia la belle drapière, il était... dans ma chambre.

Le plus profond silence régna un instant dans l'assemblée. Tout à coup le vieux marchand s'élança vers Rosette et la saisit rudement par le bras en s'écriant avec violence :

— Elle ment ! ne la croyez pas ! elle aime ce jeune homme, et elle veut le sauver ! et pour cela elle ne craint pas de déshonorer son père, de se déshonorer elle-même ! Elle ment, je vous l'affirme ! Allons, rentrez, ajouta-t-il en cherchant à entraîner sa fille vers l'escalier ; vous avez assez dit d'impertinences aujourd'hui ! Et vous, messire Defunctis, continua-t-il en se tournant vers l'officier de justice, vous étiez

mon compère, mon ami autrefois; oubliez ce que vous a dit cette caillette ; quand les petites filles veulent se mêler d'affaires sérieuses, elles parlent à tort et à travers. Ne pensez plus à cela, je la punirai comme elle le mérite, je vous le promets.

En parlant ainsi, le malheureux bourgeois s'efforçait de prendre cet air de sévérité factice que les pères affectent vis-à-vis d'un enfant gâté ; mais le lieutenant criminel ne semblait pas disposé à traiter si légèrement la déposition de Rosette.

– Je suis fâché de vous contredire, sire Poliveau, reprit-il, mais il faut que vous laissiez votre fille parler devant moi en toute liberté.

— Mais je vous jure qu'elle ment! s'écria le marchand dans le paroxysme de la douleur et de la colère; elle ne sait de quoi il s'agit, elle ne sait ce qu'elle dit! Un homme était caché dans sa chambre! Est-ce que si cela était je ne l'aurais pas déjà tuée? Elle, si sage et si pieuse, recevoir dans sa chambre un jeune gentilhomme, et cela quand on pille ma maison, quand on blesse mes serviteurs, quand on me réduit à la misère, à la banqueroute, à l'infamie! Est-ce que cela est possible? Est-ce que cela n'est pas absurde? Je vous dis que c'est un mensonge qu'elle invente pour sauver un muguet qui lui

a débité parfois des galanteries en venant à la boutique. Dites-lui de vous donner des preuves de ce qu'elle avance... Je la défie de vous donner des preuves !

Et il se mit à rire d'un rire idiot qui arracha des larmes à plusieurs des assistants. Cependant Defunctis domina son attendrissement pour poursuivre ses investigations.

— Giles Poinselot, demanda-t-il au blessé, dont le désespoir différait peu de celui de Poliveau lui-même, que pensez-vous de l'aveu de cette jeune fille ?

— Hélas ! elle ne peut dire que la vérité, répondit l'apprenti à demi-voix, et ce que je redoutais le plus est arrivé.

— Mais des preuves ! hurla le marchand, demandez-lui des preuves !

— Mon père, s'écria la belle drapière, ne vous hâtez pas de m'accuser ; je vous jure devant Dieu que je suis innocente de tout crime, et c'est pour cela que je veux suivre les impulsions de ma conscience. Vous avez dit au marquis de Villenègre, continua-t-elle en se tournant vers le magistrat, que l'honneur d'une petite bourgeoise obscure et pauvre ne valait pas l'honneur d'une famille illustre ; mais M. de Villenègre, par un sentiment de générosité que j'apprécie, a préféré la réputation de la pauvre

bourgeoise à l'orgueil de son écusson sans tache ; il a voulu me faire le sacrifice de son nom, de son rang, de sa liberté, de sa vie peut-être ; je n'accepte pas ce sacrifice. Je déclare donc que cette nuit, le gentilhomme ici présent s'est introduit par le moyen d'une échelle dans ma chambre, contre ma volonté, et qu'il y est resté tout le temps que l'on a employé à commettre le vol. L'échelle ayant été enlevée lors de la première alarme, il n'a pu s'échapper qu'au moment où les voleurs ont quitté la maison, et s'il faut des preuves à ce que j'avance, on trouvera sur ma fenêtre l'empreinte des pieds de M. de Villenègre ; son manteau est encore sur un siége près de la cheminée.

A mesure qu'elle parlait le visage de Poliveau prenait une expression plus terrible, mais lorsqu'elle en vint aux indices qui devaient prouver si clairement l'exactitude de son témoignage, il fut pris d'un si furieux transport de colère qu'il s'élança sur elle pour l'étrangler.

— Et elle n'a pas crié ! elle n'a pas appelé au secours ! disait-il en grinçant les dents ; misérable créature !

Les soldats du guet se saisirent de lui pour l'empêcher de se porter à aucune violence.

— Retenez ce pauvre homme cria ! Defunctis avec une expression de satisfaction évidente ;

et vous, M. le sergent, continua-t-il en s'adressant à l'officier du guet, montez à la chambre de cette jeune fille pour vous assurer de la vérité de cette déposition.

Le sergent se fit accompagner par Geneviève, qui était descendue ainsi que Guillaume depuis quelques instants. Guillaume et les soldats retenaient le malheureux Poliveau, qui était dans le plus affreux délire.

— Mon père, mon père ! s'écriait Rosette en se traînant à genoux devant lui, de grâce, ne me maudissez pas ! Mon père, je ne suis pas coupable.

Mais le vieillard ne l'écoutait pas et continuait à pousser des rugissements en se débattant au milieu des hommes robustes qui l'entouraient. Villenègre, à qui on laissait déjà plus de liberté, s'approcha d'elle et lui dit d'une voix émue :

— Malheureuse enfant ! qu'avez-vous fait? C'était moi qui avais commis la faute, était-ce donc à vous d'en porter la peine ? Ne valait-il pas mieux m'abandonner à mon sort ? J'étais sûr qu'avec des protections puissantes...

— Laissez-moi, monsieur, interrompit la jeune fille en le repoussant par un geste plein de dignité. Nous ne nous devons plus rien ; je ne vous connais plus. Maintenant j'appartiens tout entière à ce malheureux vieillard.

dont vous avez empoisonné les derniers jours.

Le marquis allait répondre, lorsque le sergent du guet descendit après avoir fait l'examen qui lui avait été ordonné. Il avait vu sur la fenêtre les traces indiquées par Rosette, et il rapportait le manteau de Villenègre, ainsi que les linges que les jeunes gens avaient ajustés bout à bout pour en faire une sorte d'échelle. Ces preuves étaient convaincantes ; aussi messire Defunctis n'eut-il pas un instant de doute.

— La vérité est constatée. s'écria-t-il. C'était par délicatesse et par générosité que M. de Villenègre se déclarait complice du vol. Les véritables coupables, c'est-à-dire le soi-disant comte de Manle et ses domestiques, seront poursuivis et punis ; je les retrouverai, soyez-en sûrs. En attendant, continua-t-il en s'inclinant devant le jeune gentilhomme et en déliant lui-même les cordes qui retenaient ses mains , vous êtes libre, et j'espère que vous rendrez compte à vos honorables parents du zèle et de la complaisance...

Mais Villenègre ne l'écoutait pas ; sa liberté semblait l'occuper beaucoup moins que les larmes que versait la jeune fille, toujours agenouillée. Il s'avança vers Poliveau et lui dit avec un respect profond :

— Je vous en conjure, monsieur, modérez

votre colère et ne maudissez pas votre malheureuse enfant ! Je vous affirme sur ma foi de gentilhomme et sur ma conscience, que mademoiselle Rosette n'a pas démérité de vous, qu'elle est toujours digne de votre affection et de votre estime. J'ai pénétré chez elle par surprise, et, vaincu par ses instances, j'allais m'éloigner lorsque les bruits de la rue et la disparition de l'échelle m'ont empêché d'exécuter ce projet.

Mais ces explications ne firent qu'exaspérer ce père outragé.

— L'entendez-vous, le beau damoiseau, le chevalier courtois, le défenseur des belles affligées? s'écria-t-il avec une ironie poignante ; il me donne sa parole de gentilhomme ! Oh ! maudit soit tout ce qui a jamais porté cet exécrable titre pour la honte et le malheur des honnêtes gens ! Pendant que l'un me volait mon argent dans ma boutique, l'autre me volait ma fille ! Ils s'étaient partagé les dépouilles du pauvre marchand ; l'un brisait la porte, l'autre la fenêtre ; l'un emportait le coffre et l'autre l'honneur ! Misérables ! misérables ! Et tu crois, parce que tu as consenti, pour me tromper, à te faire passer pour un voleur, que je ne t'accuserai pas d'être parjure lorsque tu affirmes qu'elle est innocente? Non, non, ta présence ici l'a déshonorée ; elle est à toi, prends-la ! Démon, em-

porte l'âme que tu as damnée ! Que ferais-je de cette pécheresse auprès de mon lit de mort ? Je ne veux plus la voir ! Partez tous, emmenez-la ou je la tuerai.

— Mon père, mon bon père, s'écriait Rosette en se traînant à ses pieds, ne m'accablez pas de votre colère et de votre mépris ; ne vous détournez pas de moi, ne me chassez pas. J'en jure par la sainte Vierge et par la mémoire de ma mère, que vous avez tant aimée, je ne mérite pas votre haine.

Le père la repoussa du pied avec une sombre et farouche détermination.

Le marquis allait encore élever la voix, mais Defunctis lui fit signe de se taire et dit au malheureux bourgeois d'un ton d'autorité :

— Que signifie une pareille obstination, sire Poliveau ? et comment un homme probe et sensé, comme vous l'avez été jusqu'ici, peut-il s'abandonner à de pareils transports ? Voyons, continua-t-il avec plus de douceur en prenant la main du vieillard et en la secouant cordialement, ce n'est plus le magistrat qui vous parle, c'est votre compère Defunctis, votre ancien ami de l'hôtel de ville... Revenez à vous ! Vos malheurs sont grands sans doute, mais ils ne sont pas irréparables ; on vous a volé une forte somme, il est vrai, mais vous avez du crédit,

des amis, et vous vous tirerez de ce mauvais pas. Quant à votre fille, n'y a-t-il pas de l'injustice à la rendre responsable des étourderies d'un jeune cavalier qui s'est introduit dans sa chambre à son insu? Et puisqu'elle vous jure qu'elle n'a rien à se reprocher, puisque M. de Villenègre affirme sur l'honneur...

Le marchand avait entendu la première partie de cette réprimande avec abattement, mais lorsqu'on entreprit de défendre sa fille, il retomba dans les mêmes fureurs qu'auparavant.

— Ne me parlez pas d'elle! s'écria-t-il, elle veut nous tromper; elle ment! Si elle n'aimait pas plus que tout le reste ce jeune muguet, que Dieu confonde! lui eût-elle sacrifié l'honneur de son père et le sien? Je vous dis que c'est une abominable créature, que je la hais, que je la tuerai, si on ne me délivre pas de sa présence.

Tout le monde gardait le silence. Le magistrat comprit que, dans l'état d'exaspération où était le vieillard, il serait sourd à toutes les explications, et il ne savait plus à quel parti s'arrêter pour mettre fin à cette déplorable crise. Poliveau reprit tout à coup d'un ton relativement plus calme et même avec l'accent de la prière:

— Vous venez de rappeler vous-même, mes-

sire Defunctis, notre ancienne amitié dans des temps plus heureux. Eh bien ! aidez-moi à sortir de la plus épouvantable situation où ait pu jamais se trouver un malheureux. Écoutez : je suis ruiné, déshonoré ; demain peut-être les sergents et les huissiers viendront m'enlever ce qui me reste ; je serai déclaré banqueroutier, infâme, et mes honneurs passés ne seront pour moi qu'un malheur de plus. Vous sentez qu'en cette affreuse circonstance la vie m'est à charge, et que je puis bien me laisser entraîner à l'horrible tentation de me venger de celle qui est cause de tous mes maux. Defunctis, mon ami, sauvez-moi de cette tentation ; épargnez-moi le crime de verser mon propre sang ; emmenez avec vous cette femme odieuse qui m'outrage ! Vous êtes un homme respectable et prudent, à qui l'on peut confier une pareille mission. Emmenez-la avec vous, à moins toutefois qu'elle ne veuille suivre son séducteur, car elle lui appartient, il peut la réclamer ; mais qu'elle parte, qu'elle parte à l'instant, car si elle passait seulement une nuit sous le même toit que moi, je sens que je ne pourrais vaincre l'horrible désir que j'éprouve.

En prononçant ces dernières paroles, le vieillard avait dans le regard, dans le geste, dans l'expression du visage, une sauvage énergie qui

fit frissonner tous les assistants ; nul ne doutait qu'il ne fût capable de réaliser ces menaces, si on lui en laissait la faculté. Rosette seule ne fut pas épouvantée par cet effrayant délire ; elle se leva, marcha droit à son père, et lui dit avec une résignation étrange :

— Eh bien ! me voici, mon père ; tuez-moi ; ne suis-je pas à vous ? N'êtes-vous pas le maître de ma vie ? Que font tous ces étrangers dans votre maison ? Qui les retient ici ? Éloignez-vous, messieurs, continua-t-elle avec un geste d'autorité, votre ministère est fini maintenant. De quel droit venez-vous vous placer entre un père et sa fille ? Ne craignez rien pour moi : je lui ferai bien entendre que je ne mérite ni sa haine ni son mépris ; et d'ailleurs, quand même il accomplirait sa menace, je ne me plaindrais pas : j'aime mieux mourir que de vivre avec sa haine : ma mort expierait du moins à ses yeux les fautes qu'il me reproche, et il me pleurerait peut-être.

— Elle me brave ! entendez-vous ? Elle me brave ! s'écria le malheureux marchand, qui, dans son délire, ne pouvait apprécier la touchante confiance de sa fille.

Villenègre s'était approché du lieutenant criminel et lui avait parlé bas et avec chaleur. Le magistrat fit un signe de tête.

— Mademoiselle, dit-il avec gravité en pre-

nant Rosette par la main, il est inutile de chercher à adoucir votre père dans un pareil moment; il faut laisser agir le temps et la réflexion; demain peut-être il sera plus calme. En attendant, souffrez que je vous conduise chez moi; je vous confierai à ma femme, qui aura pour vous les soins d'une mère, si mieux vous n'aimez chercher un asile au couvent de l'Ave-Maria, dont la supérieure est une de nos parentes. Je crois convenable, prudent même de ne pas irriter plus longtemps votre père par votre insistance inutile.

— Je ne le quitterai pas! s'écria la pauvre enfant avec force; je ne l'abandonerai pas lorsque tant de maux viennent l'accabler à la fois! Qui le soutiendrait, qui le consolerait, qui l'aimerait?

— Moi! interrompit Giles Poinselot d'une voix faible.

Villenègre s'approcha de la jeune fille pour joindre ses instances à celles du magistrat, mais elle le repoussa avec un geste de colère et de dédain.

— Et de quel droit, monsieur, demanda-t-elle, venez-vous me donner vos conseils? Est-ce donc parce que je porte la peine de votre insigne lâcheté que vous vous arrogez sur moi une autorité que je renie?

Le jeune homme se redressa avec noblesse.

— Vous me demandez de quel droit? s'écria-t-il de manière à être entendu de tous les assistants, du droit qu'ont les coupables de se repentir et d'expier leurs fautes, du droit qu'ont les imprudents de réparer le mal qu'ils ont fait ; et si cela ne suffit pas, du droit que peut avoir un mari de veiller sur sa femme ; car, j'en prends à témoin tous ceux qui sont ici présents, sur ma foi de gentilhomme et sur mon honneur, je jure de n'avoir jamais d'autre épouse que cette malheureuse enfant que j'ai compromise par une démarche inconsidérée.

En entendant cette promesse solennelle, le magistrat hocha légèrement la tête en signe de doute, tandis que Poliveau poussait un éclat de rire moqueur.

— Allons, monsieur, continua le marquis en s'adressant à Defunctis, accomplissez votre louable intention et n'oubliez pas que c'est la marquise de Villenègre qui est désormais confiée à vos soins paternels.

Le lieutenant criminel s'inclina et voulut emmener Rosette ; mais elle résista de toute sa force.

— Jamais! jamais! s'écria-t-elle d'une voix éclatante.

— Ah! ah! elle ne veut pas être marquise!

dit Poliveau avec son rire d'insensé; elle veut y être contrainte, la douce et bonne créature! Allons, vous autres, saisissez-la. Elle vous récompensera lorsqu'elle sera duchesse, et moi je vous remercierai.

— Mon père! mon père! s'écria la pauvre Rosette, pendant que Defunctis l'entraînait malgré sa résistance, m'avez-vous donc abandonnée à ce point?

Elle allait disparaître avec le lieutenant criminel et Villenègre. Les soldats du guet étaient déjà montés à cheval.

— Sire Poliveau, dit Defunctis en s'arrêtant sur le seuil de la porte, quand votre cœur de père se réveillera, vous viendrez me demander votre fille.

Le vieillard se leva debout et étendant sa main vers elle, il s'écria d'une voix de tonnerre:

— Puissent les flammes de l'enfer...

Mais il n'acheva pas sa malédiction, et il tomba évanoui dès qu'il n'aperçut plus sa fille bien-aimée.

Lorsqu'il reprit ses sens il se trouva encore dans la boutique, assis sur un fauteuil. A sa droite et à sa gauche se tenaient Geneviève et Guillaume lui prodiguant les secours les plus empressés. En face sur un autre siége, était Giles Poinselot, aussi faible, aussi souffrant que

lui. Tous les autres personnages avaient quitté la boutique ; on entendait seulement devant la porte à demi fermée les pas cadencés de la sentinelle que le lieutenant criminel avait laissée pour prévenir les nouvelles tentatives de vol. Un faible rayon du jour commençait à se montrer à travers les barreaux du cintre de la porte et faisait pâlir la lueur de la lampe qui brûlait toujours sur le comptoir. Un morne silence régnait dans ce lieu si bruyant et si animé quelques heures auparavant.

Le pauvre marchand se souleva avec effort et regarda lentement autour de lui ; puis tout à coup il porta la main à son front, comme s'il venait d'y recevoir une douloureuse blessure. Sans doute il se souvenait, car il baissa la tête et il pleura.

Les assistants se gardèrent bien d'interrompre sa douleur, mais ils pleurèrent avec lui. Bientôt il se redressa de nouveau et examina l'un après l'autre ceux qui l'environnaient. En reconnaissant Geneviève et Guillaume il fit un signe muet et affectueux, comme pour les remercier de leurs soins. Mais dès que ses yeux se furent attachés sur Giles Poinselot, qui semblait attendre avec anxiété l'effet de cet examen, il se leva en chancelant et courut à lui les bras ouverts.

— Giles, mon pauvre Giles! s'écria-t-il, te voilà donc revenu ?

Ils s'embrassèrent et confondirent leurs larmes.

— Maître, reprit le blessé avec une satisfaction douloureuse, vous ne m'en voulez donc pas d'être resté? Vous n'êtes donc plus en colère contre moi ? Vous ne me chassez plus?

— Moi être en colère contre toi? moi te chasser lorsque tu es encore couvert du sang que tu as versé à mon service?... mais je n'aime plus, je n'estime plus que toi sur la terre! Pendant que tout le monde dormait et que je dormais moi-même, tu veillais, toi, sur ma fortune et sur mon honneur, toi que j'avais repoussé et accusé d'ingratitude. Pendant que les voleurs et les infâmes s'introduisaient dans mon logis, tu étais là sur le seuil pour le défendre, et tu versais ton sang comme le chien fidèle, en donnant l'alarme! Moi te chasser? mais tu n'es plus mon hôte, tu n'es plus mon apprenti, tu es mon fils bien-aimé!

— Bourgeois, interrompit timidement le blessé, vous avez une autre enfant et...

— Ne m'en parle pas, s'écria Poliveau avec violence, ne m'en parle pas si tu veux que je vive. Vous autres, continua-t-il d'un ton farouche en se tournant vers Guillaume et Gene-

viève, souvenez-vous que je n'ai pas de fille, que je n'en eus jamais, et si quelqu'un de vous a l'audace de prononcer jamaïs son nom devant moi...

En ce moment ses yeux tombèrent sur la place que Rosette occupait d'ordinaire dans la boutique. Son fauteuil, sa corbeille à ouvrage, son éventail étaient encore posés là, comme si elle eût dû revenir. L'aspect de ces objets brisa le courage du pauvre homme ; il retomba sur son siége et se couvrit les yeux en sanglotant.

— Il lui pardonnera peut-être ! murmura Giles en regardant Guillaume ; mais la ruine et le déshonneur n'en vont pas moins venir frapper ici. Nous ferons tous notre devoir.

## IV

Il reste bien peu de chose aujourd'hui de l'ancien quartier du Temple, tel qu'il était il y a deux ou trois siècles. Tout l'espace compris actuellement entre le boulevard, la rue de la Corderie et la rue du Temple, formait alors un vaste enclos qui, après avoir appartenu à l'ordre des Templiers, était devenu, depuis Philippe le Bel, la propriété des chevaliers de Malte; ce terrain avait été anciennement entouré de fossés et de murailles, flanqué de tours et garni de ponts-levis comme une véritable place de guerre; mais à l'époque où nous nous trouvons,

12.

ces remparts menaçants avaient disparu en partie pour faire place à des maisons. Cependant, le mur fortifié existait encore avec ses poivrières et ses tourelles du côté de la rue du Temple, et c'était là aussi que se trouvait l'entrée principale de l'enclos. Cette entrée, située dans un enfoncement, entre l'hôtel du grand prieur et la muraille, à peu près en face de la rue des Fontaines, était une voûte sombre qui s'enfonçait sous une vieille et haute maison habitée par les archers du prieuré. Là veillait nuit et jour une garde suffisante pour faire respecter le droit d'asile dont jouissait le quartier.

L'intérieur de cette vaste enceinte offrait à l'œil un assemblage de maisons de bois, agglomérées sans ordre, pour la plupart vieilles et délabrées. Cependant plusieurs de ces maisons, isolées des autres, et d'un aspect plus moderne, étaient entourées de jardins bien cultivés, et elles eussent ressemblé à de jolies fermes, n'eût été la parcimonie avec laquelle on leur avait distribué l'air et l'espace. Deux ou trois grands édifices dominaient cet amas de maisons et de feuillage. C'était d'abord l'hôtel du grand prieur, situé au coin de la rue de la Corderie, vaste et noble palais dont une partie existe encore. Au fond de la place principale, alors

appelée proprement le *Temple*, s'élevait une vieille tour gothique servant de prison aux chevaliers. A droite, à l'extrémité du jardin du prieuré, on voyait le monument lugubre si célèbre sous nom de *Tour du Temple*. C'était un édifice carré, flanqué aux quatre coins de tours énormes, noir, sombre, aux fenêtres grillées ou garnies d'abat-jour, et dont les flèches hardies semblaient se perdre dans les nues. Cette espèce de forteresse avait été bâtie au treizième siècle par frère Hubert, trésorier des Templiers, pour servir à renfermer les archives de son ordre. Plus tard, les rois de France y déposèrent leurs trésors lorsqu'ils partaient pour des guerres lointaines, et à l'époque dont nous parlons, elle contenait les archives des chevaliers de Malte. Mais on sait que l'histoire de la tour du Temple ne s'arrête pas là ; le malheureux Louis XVI attendit pendant cinq mois entre ses épaisses murailles l'arrêt terrible que la Convention allait porter contre lui.

Ces monuments historiques, ces constructions féodales, ces orgueilleux palais, jetés au milieu des bicoques et des grands arbres dont l'enclos était rempli, lui donnaient une physionomie et un caractère particuliers. Ses habitants eux-mêmes ne ressemblaient pas entièrement à ceux des autres quartiers de Paris et ils

pouvaient se partager en deux catégories bien distinctes. Les uns étaient sombres, moroses, inquiets; les autres pétulants, gais, joyeux jusqu'à la folie. On en voyait se glisser lestement le long des maisons, jetant autour d'eux des regards furtifs et honteux, la tête basse, tandis que d'autres chantaient à tue-tête et s'enivraient dans les tavernes situées dans l'enclos. Pendant les beaux jours, les uns venaient s'asseoir tristement sur la place principale, mornes, pensifs et ne paraissant plus vivre que par la pensée ou le souvenir, pendant que les autres prenaient bruyamment leurs ébats en jouant à la paume ou aux quilles devant eux. Du reste, tous les rangs, toutes les conditions semblaient avoir des représentants dans la foule bariolée qui se pressait dans l'enclos du Temple; on y voyait aussi bien de jeunes et brillants gentilshommes en pourpoint de soie, que de pauvres hères en guenilles; il y avait des abbés, des militaires, des bourgeois, des gens de robe et des gens de plume chacun avec son costume caractéristique, ses mœurs et ses goûts; c'était une ville en raccourci où ne manquaient ni les petites passions, ni les petites intrigues, ni les caquetages des villes de province.

Or, tous les habitants de l'enclos du Temple, abbés et militaires, bourgeois et gentilshommes,

étaient réunis là par un motif commun : tous étaient banqueroutiers ou débiteurs insolvables ; tous s'étaient réfugiés dans ce coin obscur de Paris pour échapper aux poursuites des sergents et des huissiers ou même aux exactions des collecteurs d'impôt. L'enclos du Temple était alors ce que la Belgique et l'Angleterre sont de nos jours pour beaucoup de gens, un asile contre les créanciers.

Tel était en effet le privilége dont jouissait de temps immémorial ce vieux quartier. On sait combien Paris avait autrefois de juridictions différentes, les unes séculières, comme celles du prévôt et du bailli, les autres ecclésiastiques, comme celles de l'abbé de Saint-Germain-des-Prés et du chapitre de Notre-Dame, juridictions qui se croisaient, s'entravaient les unes les autres et nuisaient à la prompte répression des crimes et délits. Le pouvoir qu'exerçait le grand prieur de Malte sur l'enclos provenait du grand maître des Templiers, l'ancien propriétaire, qui avait droit de haute et basse justice sur le territoire appartenant à la corporation dont il était le chef. Les chevaliers de Malte, comme tous les autres seigneurs haut justiciers de Paris, avaient été de tout temps très-jaloux de leur autorité, et aucune arrestation pour dettes ne pouvait avoir

lieu dans l'enclos si ce n'est par les officiers de monseigneur le grand prieur ; or, comme monseigneur et son ordre trouvaient leur profit à faire du Temple un lieu d'asile, il était sans exemple qu'ils eussent donné à aucun sergent ou huissier le droit d'en violer la franchise, et cet état de choses a duré jusqu'à la révolution de 1789, où les priviléges et les justices particulières ont été abolis.

Du reste, bien qu'au commencement du dix-septième siècle l'art de s'enrichir en faisant banqueroute n'eût pas encore été perfectionné, il ne faut pas croire que tous les habitants de l'enclos du Temple fussent réduits à la misère ; il y avait là, au contraire, autant de gens riches que dans aucun autre quartier de Paris, et certains débiteurs s'y étaient si bien acclimatés qu'ils n'eussent pas volontiers changé de demeure. Les marchands qui étaient venus s'y réfugier pour échapper au pilori et au *bonnet vert*, par lequel on distinguait alors les banqueroutiers, y avaient élevé des boutiques et ils y exerçaient leur industrie avec autant de liberté que partout ailleurs. Certains gentilshommes qui n'avaient pas eu assez de crédit pour se soustraire aux poursuites de leurs créanciers, s'y battaient, jouaient et courtisaient les femmes, comme au Cours-la-Reine

ou à la place Royale ; certains abbés y mangeaient leurs revenus aussi gaiement que s'ils n'eussent pas volé leurs abbayes et encouru les anathèmes de leur évêque. On jouait gros jeu et on menait joyeuse vie ; bref, le petit royaume du grand prieur de Malte avait un air de sécurité, de richesse, de gaieté qui faisait plaisir à voir.

Il est vrai que pendant le jour, à l'exception des dimanches, aucun des habitants de l'enclos ne pouvait en sortir sans courir le risque de tomber entre les mains de ses créanciers. Le ruisseau qui partageait en deux la rue du Temple était la limite fatale au delà de laquelle les priviléges du lieu cessaient de protéger les débiteurs ; aussi que de ruses, de stratagèmes employaient les créanciers et leurs sergents pour attirer sur la rive gauche de ce cours d'eau fétide les pauvres reclus qui se tenaient sur la rive droite ! Le gentilhomme voyait passer devant lui sur l'autre moitié de la rue une femme qu'il avait aimée, au bras d'un joyeux mousquetaire qui le regardait en ricanant ; malheur à lui s'il se laissait aller à la tentation de les suivre et de franchir la frontière ! le mousquetaire se changeait en huissier du Châtelet, qui exhibait tout à coup son mandat et traînait le jaloux en prison. Souvent on venait

annoncer à un marchand bonqueroutier qu'un de ses anciens débiteurs avait eu des remords et l'attendait dans une rue voisine avec un sac d'argent; malheur à lui s'il donnait dans le piége! le débiteur se trouvait être un gros sergent, qui mettait sans façon la main au collet du trop confiant boutiquier et le conduisait en lieu de sûreté. Tous les hôtes du grand prieur se tenaient donc en garde contre les surprises; chacun restait tranquillement dans l'asile commun, occupé de ses plaisirs ou de ses affaires, et les événements de Paris n'arrivaient là que par ouï-dire, comme dans ville la plus reculée de province. Seulement le dimanche ou le soir, après le coucher du soleil, les habitants de l'enclos avaient le droit de se répandre dans Paris; ils pouvaient aller narguer leurs créanciers dans les lieux publics et les irriter quelquefois par l'étalage d'un luxe effronté. Mais dès que le soleil remontait sur l'horizon il fallait revenir au plus vite, et bien des imprudents s'étaient repentis d'avoir oublié l'heure auprès d'une femme ou d'une bouteille.

Tel était autrefois l'enclos du Temple. Nous demandons pardon au lecteur pour la longueur des détails que nous venons de lui donner; mais il était nécessaire, avant de poursuivre notre récit, de lui faire connaître l'étrange partie de

Paris où nous allons l'introduire, un an environ après le jour où le vol de dix mille écus commis chez Poliveau avait consommé la ruine de l'honnête marchand drapier.

Dans une impasse écartée de l'enceinte du Temple, loin des scènes bruyantes de la place principale, et presque en face de la célèbre tour, était un cabaret borgne, auquel on arrivait par une sorte de sentier pratiqué entre les haies de clôture et ombragé d'ormes séculaires. Ce cabaret consistait en une grande et vieille maison de bois, à trois étages, toute branlante et à moitié pourrie; mais une vigne luxuriante, plantée près de la porte principale, cachait les lézardes des murailles sous ses pampres verts et donnait presque un air riant à cette masure. C'était là qu'en raison de la modicité des prix du vin, et peut-être aussi à cause de la tranquillité de cet endroit écarté, se réunissaient les moins turbulents habitants de l'enclos; aussi on l'appelait la *taverne aux bourgeois*, par opposition à la *taverne aux gentilshommes*, située à l'autre extrémité de l'enceinte, près de l'entrée principale. Cependant il ne faut pas croire que la taverne aux bourgeois ne fût fréquentée que par des marchands ruinés ou de pauvres diables. Quoique dans l'enclos du Temple la distinction des castes fût aussi bien établie que dans le

reste de Paris, certains gentilshommes ne dédaignaient pas de se mêler aux habitués plébéiens de la taverne aux bourgeois; mais il faut avouer que d'ordinaire ces transfuges étaient peu fortunés, et ils se trouvaient à l'aise avec les bourgeois débonnaires qui hantaient ce paisible cabaret. Toujours est-il que les scènes de désordre, les batteries et les scandales y étaient beaucoup plus rares que dans l'autre maison, plus luxueuse et plus confortable, fréquentée par l'aristocratie des banqueroutiers et des grands seigneurs insolvables.

Un soir d'été, au moment où le soleil venait de se coucher, quelques personnes étaient réunies dans la salle basse de cette taverne autour de plusieurs tables boiteuses qui, avec des bancs grossiers et des tabourets de bois, formaient tout l'ameublement. Les fenêtres ouvertes permettaient à l'air frais de circuler dans l'intérieur de la salle et laissaient le regard errer sur l'horizon borné de l'enclos. Des milliers de moineaux piaillaient dans les arbres, et des oiseaux de nuit commençaient à planer au sommet de la grande tour, qui se dessinait en noir sur le ciel. Déjà plusieurs habitués du cabaret venaient d'en sortir pour se répandre dans Paris, car, nous l'avons dit, la nuit était heure de franchise pour les habitants du Tem-

ple. Il ne restait plus que cinq ou six bourgeois qui jouaient au lansquenet et se disputaient à grands cris quelques liards. Près de la fenêtre était un homme de haute taille vêtu d'un costume militaire flétri, à collet de buffle, et dont la figure, partagée par une balafre rouge, avait bien l'air le plus rébarbatif que l'on pût voir. Ce personnage était assis seul à une table devant un pot d'hypocras, tenant sur ses genoux une lourde épée à poignée de fer d'un aspect redoutable. Il ne disait rien et vidait silencieusement son gobelet d'étain. Seulement, lorsque les discussions des joueurs ses voisins devenaient trop bruyantes et troublaient sans doute ses méditations, il faisait entendre un certain grondement, analogue à celui d'un dogue, et ce signe de mécontentement arrêtait immédiatement les criailleries des pauvres gens.

En face de cet homme, ébauche barbare de ce que l'on a appelé plus tard un *tyran de café,* se tenait dans un angle de la salle et dans l'ombre un vieillard, d'humble apparence, courbé par l'âge et par les chagrins. Il était assis à l'écart, et la table qui était devant lui ne portait aucun rafraîchissement, soit qu'il fût trop pauvre pour faire aucune dépense, soit que, dans la morne rêverie où il était plongé, il eût oublié de se faire servir par une vieille ser-

vante bossue qui allait et venait autour de lui. Il restait dans une insensibilité complète, accoudé sur la table et le front appuyé sur sa main ; seulement de temps en temps il jetait un regard distrait vers la fenêtre, d'où il pouvait voir tous ceux qui passaient devant la maison. Tels étaient son silence et son immobilité, que personne peut-être dans le cabaret n'avait encore remarqué sa présence.

De son côté, le farouche balafré semblait aussi attendre quelqu'un en cet endroit, mais loin d'imiter la patiente résignation du vieillard taciturne, il fronçait ses gros sourcils gris et il proférait à intervalles de plus en plus rapprochés des jurons à demi étouffés. Enfin il parut se calmer lorsqu'une voix haute et claire se fit entendre à la porte de la salle ; on parlait au cabaretier et on disait avec insolence :

— C'est le capitaine du Corbineau que ze demande. Comment, faquin, tou ne connais pas le brave capitaine du Corbineau ?

— Par ici ! par ici donc ! s'écria d'une voix rauque le balafré en se levant.

Et au même instant, un personnage que nous connaissons déjà, et qui n'était autre que le comte de Manle ou soi-disant tel, entra dans la salle. Bien que *monseigneur* affectât toujours ses grands airs et qu'il se dandinât fièrement

en marchant la tête haute, il n'était pourtant pas aussi richement équipé que le jour où il était allé jouer chez Poliveau la comédie de la biche privée. Si sa moustache était toujours aussi bien cirée, si son panache était toujours aussi haut, son pourpoint, en revanche, était horriblement râpé, et son haut-de-chausse commençait à perdre sa couleur primitive. Enfin il était seul et il ne semblait plus en position de traîner à sa suite ces laquais et ces pages qui l'accompagnaient toujours autrefois.

Malgré la pauvreté de cet équipage, de Manle jeta un regard fier et méprisant aux bourgeois lorsqu'il passa près d'eux, et courut au balafré en lui disant avec son obséquieuse politesse :

— Que ze vous salue de toute mon âme, capitaine! *veramente*, ze souis plous heureux que vos ennemis, qui n'ont zamais osé vous regarder en face, tant vous êtes brave! ze souis ravi...

— Allons! trêve à vos flagorneries de courtisan, interrompit du Corbineau avec rudesse; vous pensez bien, compagnon, que je ne vous ai pas fait venir à la taverne aux bourgeois pour échanger des propos de caillette! Prenez donc place, morbleu! et causons en buvant un coup.

En même temps il fit asseoir le nouveau venu et lui versa un gobelet d'hypocras que l'autre avala lestement sans se faire prier.

Au moment où de Manle était entré dans la salle, le vieillard silencieux dont nous avons parlé s'était levé tout à coup et avait paru vouloir s'élancer sur lui; mais presque aussitôt il retomba lourdement sur son banc en laissant échapper un sourd gémissement.

Les deux amis n'avaient pas remarqué ce mouvement de leur voisin, et après avoir vidé leurs coupes, le soudard reprit avec l'accent d'une brutale cordialité :

— Voilà, mordieu! longtemps, cavalier, que nous n'avons trinqué ensemble. Qu'avez-vous donc fait depuis que nous ne nous sommes vus?

— Des folies, mon cer, des folies de zentilhomme, répondit de Manle avec légèreté en croisant ses jambes l'une sur l'autre.

— En effet, reprit le capitaine en baissant la voix, j'ai entendu dire que vous vous étiez trouvé mêlé à quelque vilaine histoire.

— Vous pouvez bien le dire, riposta de Manle en haussant le ton comme s'il eût voulu mettre dans la confidence de ses secrets tous ceux qui étaient dans la salle. Nous autres de la cour nous avons toujours des histoires vilaines ou

belles; mais cela fait passer le temps, et au moins nous ne ressemblons pas à des croquants.

— Oui, reprit du Corbineau en ricanant, mais avec cela on va aux galères.

De Manle fit un geste de mépris.

— Fi donc! capitaine, reprit-il avec humeur, vous avez appris à la guerre de méçans mots, et vous avez une façon de parler peu courtoise. Où avez-vous vu qu'oun zentilhomme bien né va zamais dans ces endroits-là? Chavagnac, Châtillon, Sancy ont zoué bien d'autres tours, et il ne leur est pas arrivé d'accident. Mais ze veux vous conter la çoze; c'est oune zentillesse, oune poure zentillesse.

— Parlez bas, du moins, dit du Corbineau en désignant les bourgeois, qui semblaient prêter une attention naïve à la conversation des deux amis.

— Ze me soucie bien que l'on m'entende! s'écria le fanfaron en fixant un regard provocateur sur ses voisins; s'il y a parmi tous ces zens-là oun zentilhomme qui trouve que z'ai mal azi, qu'il vienne me le dire, et ze loui ferai raison. Mais pour en revenir à cette aventoure, imazinez-vous que le petit Villenègre et moi nous avions résolu de nous venzer d'un butor de marçand qui avait refusé de nous faire cré-

dit. Le petit Villenègre était amoureux de la fille de ce vieux, si bien que nous résolûmes d'enlever la péronnelle. La nuit venue, nous plantons une écelle à la fenêtre, et mon compagnon monte pendant que ze fais le guet avec mes valets. Mais voilà que mes drôles, pour passer le temps, commencent à forcer la boutique, lorsqu'un cocardeau, qui était de la maison, se zette sur nous en braillant comme oune corneille. Ze lui porte un coup qui l'étourdit, il tombe, mais ses cris ont appelé le guet, nous enlevons notre écelle et nous gagnons au pied, laissant Villenègre se tirer de là comme il pourra.

— Et comment s'en est-il tiré?

— Ma foi, ze n'en sais rien ; ze n'ai pas voulu retourner de peur des arcers qui rôdaient par là, et z'ai envoyé mes laquais avec l'écelle pour délivrer le prisonnier ; mais les coquins, au lieu de m'obéir, se sont amusés à piller la boutique, et on dit qu'ils ont bien pris au marçand dix mille écus. Ze ris encore lorsque ze sonze à la mine penaude que devait avoir ce vieux maraud en trouvant ses sacs déménazés !

Et il se mit à rire bruyamment en regardant d'un air effronté les bourgeois, qui avaient cessé de jouer et écoutaient avec stupeur les horribles prouesses dont il avait l'impudence de se

vanter publiquement. Du Corbineau attendit avec un imperturbable sang-froid que cet accès de gaieté fût passé.

— Et qu'est-il résulté de tout ceci ? demanda-t-il.

— Ce qu'il en est résulté? un vacarme horrible. Ces bourzeois ne veulent pas absolument comprendre que leurs filles sont pour les zentilshommes, et leurs bourses pour les zens habiles. Celui-là a fait oun train d'enfer, si bien qu'avec l'aide du lieutenant de robe courte, il a fait prendre mon secrétaire et mon valet de chambre, deux bons aigrefins, et qui dans leurs petits profits ne me refusaient pas ma *part d'amirauté*, comme il convient, et on me les a envoyés ramer sur les galères du roi, comme s'ils eussent été valets de çarlatan ou de vilain.

— C'est une perte pour vous, camarade, dit le capitaine avec une lugubre raillerie, car je sais que ces drôles vous donnaient plus de revenu que tout votre patrimoine, et que vous avez plumé ensemble plus d'une poule. Mais avec le crédit que vous dites avoir auprès des gens comme il faut, n'avez-vous rien fait pour sauver vos associés?

— Z'ai eu assez de mal à me sauver moi-même, reprit de Manle avec humeur, car de-

puis quelque temps on a de singulières façons d'azir avec la noblesse ! Ce Defunctis surtout me pressait comme oun beau diable. Mais z'avais pris mes précautions, et si l'on ne m'avait pas relacé, z'aurais poubliquement tout rezeté sur le petit Villenègre, ce qui n'eût pas été divertissant pour la famille... On s'est donc remué pour me sortir d'affaire. De mon côté, z'ai graissé la patte à quelques-uns qui avaient l'air d'être méçans, et voilà ce que c'est que d'être oun habile homme ; oun sot y serait resté... Mais le pis de l'affaire, c'est qu'en sortant de prison z'ai rencontré le petit Villenègre, qui m'a donné oun coup d'épée dont z'ai gardé le lit pendant six mois. Quoiqu'il n'y ait pas de honte à cela, il me le payera, le coquin, foi de zentilhomme !

Pour péroraison le conteur avala un grand gobelet d'hypocras brûlant dont l'hôte venait d'apporter un nouveau pot. Le capitaine dardait sur lui ses yeux farouches, comme s'il eût voulu sonder ce que son compagnon pouvait cacher de perversité sous cette enveloppe frivole.

— Il résulte de tout ceci, dit-il enfin de sa voix rauque et lugubre, que vous êtes aujourd'hui assez mal en point, et que le grand diable commence à danser dans votre escarcelle? C'est

ce que je voulais savoir, et vous êtes parfaitement disposé pour entendre ce que j'ai à vous dire.

Il y avait dans ces paroles quelque chose qui parut sonner mal aux oreilles chatouilleuses du comte de Manle. Il se rejeta en arrière et prit un air de fierté blessée.

— A qui en avez-vous, mon cadet, s'écria-t-il, en me parlant du mauvais état de mes affaires? Venez-vous insulter à mes malheurs? Il est bien vrai que ze n'ai pu empêcer la confiscation de mon beau comté de Manle, avec mes çâteaux et mes terres, depuis cette damnée procédure de Poliveau; mais il m'est resté l'honneur, capitaine, et il n'est pas bien à vous, parce qu'on sait que vous êtes brave...

— Et l'on sait que vous l'êtes aussi, cavalier, interrompit son interlocuteur froidement. Je ne veux pas me faire de querelle avec vous en ce moment. Aussi je vous accorderai, pour peu que vous y teniez, que vous avez perdu dans cette affaire non-seulement un comté, mais le plus beau duché de France et de Navarre... Mais, continua-t-il plus bas, si je vous ai parlé du mauvais état de vos affaires, c'est que je voulais vous proposer de les rendre meilleures.

— A la bonne heure donc! reprit de Manle d'un ton radouci; vous avez vécu dans les camps,

Corbineau, et vous ne connaissez pas les délicatesses de la bonne compagnie, de sorte que z'efface votre incivilité apparente au suzet de mon pauvre comté. Mais puisque vous avez quelque çose à me proposer, parlez bien vite, ze souis entièrement votre serviteur.

— Ce que j'ai à vous dire ne doit pas être entendu par tant de gens, murmura le balafré, et si vous voulez sortir un moment avec moi...

Sans attendre qu'il eût achevé, le comte se leva et dit en enfonçant son chapeau sur ses yeux :

— N'est-ce que cela, compagnon? attendez, ze vais vous débarrasser de ces coquins qui nous zênent!

Puis s'adressant aux bourgeois qui le regardaient d'un air ébahi :

— Holà! pendards! dit-il résolûment, sortez bien vite de céans et débarrassez-nous de votre sotte présence! Z'ai à causer avec monsieur mon ami que voici, et vos oreilles d'ânes sont trop longues pour que nous les souffrions si près de nous.

Les paisibles hôtes du cabaret se levèrent à leur tour et se mirent sur la défensive en voyant l'insolent gentilhomme s'avancer vers eux. Les uns s'armèrent de bâtons, les autres d'escabelles, et l'un d'eux lui demanda de quel

droit il prétendait les chasser d'un endroit public où ils n'offensaient personne.

— Comment, drôles, de la résistance ! s'écria le comte en saisissant le chapeau de celui qui venait de parler et en le jetant par la fenêtre.

— Camarade de Manle ! criait le capitaine, laissez ces marauds ! n'allez pas vous faire une querelle pour une bagatelle. Nous allons sortir, et...

Mais de Manle croyait de son honneur de ne pas revenir sur sa détermination, et il ajouta en soulevant son épée, sans toutefois la tirer du fourreau :

— Allons, qu'on nous cède la place ! allez voir dans la rue si z'y souis ; et si vous êtes bien sazes, ze ferai oune partie de dés avec ceux de vous qui auront à perdre quelques pistoles, dès que z'aurai fini ma conférence avec le capitaine... ze vous le promets !

En même temps il poussait les bourgeois, qui reculaient peu à peu intimidés par son air d'assurance. Quand ils eurent dépassé le seuil, il ferma brusquement la porte sur eux et il revint d'un air triomphant vers son ami. Alors seulement il remarqua le vieillard qui s'était tenu dans la partie la plus obscure de la salle et qui était resté muet et silencieux pendant toute la scène précédente.

— Or çà, qui avons-nous encore ici? demanda le comte avec surprise; d'où diable sort ce barbon-là? Eh bien, bonhomme, n'avez-vous pas entendu ce que z'ai dit aux autres, et faudra-t-il...

Il s'arrêta tout à coup, et, malgré son impudence, il se troubla. Celui à qui il parlait venait de se retourner, et aux dernières lueurs du jour le comte reconnut Nicolas Poliveau, pâle, faible, abattu, vieilli de vingt ans par une seule année de souffrance.

Le capitaine Corbineau, tout surpris du changement subit opéré dans son compagnon, allait en demander la cause, lorsque le malheureux marchand lui dit d'une voix sourde et pénétrante, en désignant du doigt le comte :

— Voyez-vous cet homme? c'est par lui que ma fille a été perdue, que ma fortune a été pillée, que mon nom a été flétri; c'est par lui que moi, qui aurais dû être riche, estimé, heureux, je suis seul, isolé, pauvre, voué à l'infamie. Aussi méchant que vous soyez, ne vous associez pas à lui, car il est maudit; et cette association vous porterait malheur à tous deux.

En même temps, il se retourna lentement et il sortit en laissant les deux misérables fascinés par son regard et plus émus de cette apparition que ne semblait le comporter la nature farouche

de l'un, le cœur sec et endurci de l'autre. De Manle le premier recouvra tout son sang-froid.

— On m'avait bien dit, reprit-il en ricanant, que Poliveau s'était retiré dans l'enclos du Temple; mais sour ma foi, ze l'avais oublié! Qui diable eût pensé que ce vieux corbeau était percé près de nous?

— Je n'aime pas, dit le capitaine en fronçant le sourcil, que ces vieux corbeaux viennent croasser sur mon chemin. Cela n'est pas de bon augure, d'autant plus que l'affaire que j'ai à vous proposer touche un peu ce prophète de malheur.

— Lui, Poliveau!

— Lui-même. Parlons bas et allons au but. Un homme riche et puissant m'a fait venir pour me parler d'un coup hardi qui demande adresse et sagacité. Moi, je ne sais jouer que de l'épée et du poignard, d'où l'on m'a surnommé dans certains lieux le capitaine *Coupe-Jarret*, et comme vous êtes reconnu pour un habile homme, j'ai pensé à vous associer à l'affaire. D'ailleurs vous m'avez dit, je crois, que vous aviez été blessé par le jeune marquis de Villenègre et que vous désiriez vous venger de lui; je vous offre l'occasion de lui rendre la monnaie de sa pièce et de gagner votre part de

mille pistoles ; voulez-vous m'aider, oui ou non ?

Bien que le comte de Manle ne se piquât pas, comme on a déjà pu en juger, d'une grande délicatesse de sentiment, la brutale franchise de son compagnon ne parut pas cette fois encore entièrement de son goût. Il prit un air digne et discret à mesure que le capitaine parlait, et lorsqu'il eut fini il se caressa un moment le menton comme s'il calculait une réponse prudente et convenable.

— Capitaine, dit-il enfin, ze fais état de vous comme d'oun homme de couraze, et ze voudrais vous servir de toute mon âme ; mais il s'azit de s'entendre. Ze sais que vous avez fait la guerre avec honneur sous le feu roi, et que depuis vous en êtes réduit à vivre de votre adresse à filer la carte, à piquer oun dé et à soutenir de votre bras oun querelleur qui n'est pas sur ses armes. C'est fort bien ; de très-honnêtes zens vivent de cette façon et il n'y a rien à redire ; vous savez que moi aussi, avant même la confiscation de mon pauvre comté, z'étais souvent forcé d'aider oun peu la fortune et de frayer avec les compagnons de la Matte, parmi lesquels je vous ai connu. Maintenant, qu'on vous ait surnommé ou non le capitaine *Coupe-Jarret*, cela m'importe peu ; il s'azit de prendre les mots dans le bon sens, et z'aime à

croire que si vous êtes expert dans l'art de donner un coup d'épée ou de poignard, ce n'est qu'en duel, à armes courtoises. Pour ce qui est de votre proposition, voici ce que z'ai à vous dire : quelques centaines de pistoles sont touzours bonnes à prendre, et ze vous avouerai qu'en ce moment elles viendraient fort à propos dans ma pocette ; les procureurs et les zeôliers du Châtelet m'ont mis à sec, et en perdant mes pauvres valets z'ai perdou mes meilleurs soutiens. Pour ce qui est du petit Villenègre, voyez-vous, c'est un petit coquin à qui ze ne veux pas de bien, mais ze ne consentirais pas à me venzer de lui d'oune manière que réprouverait l'honneur d'oun zentilhomme. S'il ne faut que loui zouer quelque bon tour, oune bonne petite trahison que l'on pouisse raconter dans la haute compagnie, vous pouvez faire foi que ze ne vous manquerai pas.

Le capitaine sourit d'une manière sinistre.

— Allons, soit, dit-il, vous n'aurez pour votre part que ce qu'il y aura de plus propre dans la besogne : je m'arrangerai du reste, s'il y a lieu. Vous pourrez, suivant vos habitudes, conter l'aventure à votre guise, et chanter aussi haut qu'un coq, lorsque l'affaire sera bâclée.

— Tope donc ! Eh bien, cavalier. exposez-

moi votre plan. Quel est d'abord le bon trésorier qui doit compter les mille pistoles?

—J'en ai déjà cinq cents dans mon escarcelle; le reste viendra après le coup. Quant au trésorier, c'est le vieux duc de Villenègre, le père de notre galant.

— Corpo! que me dites-vous là? demanda de Manle avec surprise; quoi! ce vieux seineur podagre, maladif, et qui va mourir oun de ces matins sans dire adieu à personne?

— Eh! précisément, c'est parce qu'il va mourir, c'est parce qu'il sait qu'aussitôt après sa mort, son fils contracterait une mésalliance honteuse pour la famille, qu'il veut de son vivant empêcher ce malheur. Ce matin, comme je vous l'ai dit, il m'a fait venir dans sa chambre, à l'hôtel Villenègre; son valet de confiance, Mignon, un ancien ami à moi qui se fait appeler aujourd'hui M. Lafleur, et qui est aussi madré qu'homme du monde, lui avait parlé de moi comme d'un compagnon résolu, et on m'a dit de quoi il s'agissait. Il paraît que le marquis est toujours amoureux fou de la belle drapière qui, depuis la fameuse aventure où vous avez pris part, est enfermée au couvent de l'Ave Maria, sous la protection du lieutenant de robe courte Defunctis. Le jeune galant n'en dort plus, et il rôde nuit et jour autour du

couvent, dont l'entrée lui est rigoureusement défendue. On soupçonne cependant que la femme de Defunctis, une sotte bourgeoise qui, dit-on, mène son mari par le bout du nez, entretient le marquis dans ses espérances et lui donne fréquemment des nouvelles de la donzelle qu'elle voit tous les jours. Le père est indigné, mais les sermons n'y font rien; le fils prétend qu'il a engagé sa parole de gentilhomme d'épouser la petite et qu'il l'épousera, malgré Dieu et diable. La duchesse, qui est très-âgée, en a perdu le peu de raison qui lui restait, et elle est aujourd'hui dans un état complet d'imbécillité. Le vieux seigneur en parlant de cela pleurait de rage et de désespoir, si bien que Mignon et moi nous avons cru un moment qu'il allait mourir en notre présence. Enfin, cependant, il s'est calmé et il nous a dit qu'il s'en remettait à nous du soin d'empêcher que son nom ne reçût une pareille tache.

— Veramente! interrompit de Manle, nous allons faire là oune action magnifique et dont il sera parlé! C'est de la vertou qu'on nous demande, et c'est aussi facile qu'autre çose! on leur en donnera pour leur arzent. Mais hâtez-vous de me dire, capitaine, comment il faut s'y prendre pour sauver l'honneur de la noble maison des Villenègre?

— J'ai proposé le meilleur plan, reprit Corbineau d'une voix sourde ; c'était de mettre le feu au couvent pendant la nuit et de brûler tout ; mais cette idée n'a pas convenu, ces gens comme il faut ont toujours des scrupules d'abord, mais ensuite ils viennent aux bons moyens comme les autres. Alors Mignon, qui est homme de ressources, a proposé l'autre plan pour lequel on a besoin de vos services.

— Dites donc, ami Corbineau, fit de Maule en hochant la tête avec embarras, si ce plan n'était pas plus doux que le premier, ze ne serais guère votre homme, voyez-vous ; ze ne me soucierais pas d'être impliqué dans oune affaire où il y va de la corde et de la roue.

L'œil du soudard lui lança un regard de colère et de mépris.

— Vous reculez déjà ? Vous avez peur ?

— Ze ne recule pas, compagnon, et ze n'ai zamais connu la crainte, mais ze souis peu zaloux d'avoir encore à mes trousses ce diable déçaîné de Defunctis, qui m'a dézà serré de si près. Si ze n'avais pas eu le bon esprit de mêler les affaires du petit Villenègre avec les miennes, de telle façon qu'on ne pouvait me condamner et l'absoudre, ze ne sais trop si l'on ne m'aurait pas fait un mauvais parti à cause de l'aventure de Poliveau, oune véritable bagatelle.

— Ce Defunctis vous paraît donc bien redoutable? dit le capitaine en souriant d'un air sombre et dédaigneux. Que feriez-vous donc si, comme moi, vous étiez condamné depuis trois ans à être pendu, et si, depuis trois ans, vous braviez dans Paris sa poursuite et celle de ses archers?

De Manle fit une grimace de mécontentement.

— Ze ne vous demande pas vos secrets, capitaine, reprit-il après un moment de silence, mais ze dois vous faire souvenir qu'avant tout nous sommes convenus de nous partazer la besogne. Ze ne veux, pour ma part, avoir aucun nouveau démêlé avec la prévôté.

— Eh bien! on en passera par où vous voudrez, camarade, dit Corbineau brusquement; que diable! les amis ne sont pas des Turcs!... Le plus dangereux est d'enlever cette sotte jeune fille et de la conduire quelque part. Je me chargerai de ce soin. Quant à vous, vous n'aurez qu'à vous laisser faire; vous ne courrez aucun risque, vous ferez enrager le petit Villenègre en lui soufflant sa future, et vous gagnerez cinq cents pistoles. De plus, vous pourrez conter l'histoire comme vous l'entendrez, et corbleu! elle vous fera honneur!

— Voilà ce que ze veux, et vogue la galère! s'écria de Manle avec chaleur en saisissant par-

dessus la table la main du capitaine. Ami Corbineau, ze souis tout à vous ; ze n'en demande pas davantaze. Pourvu que l'aventure soit plaisante et gaillarde, ze souis content. Souffler adroitement sa maîtresse à ce petit fat de Villenègre et tirer des pistoles au père pour cela ! mais c'est superbe ! Il ne sera bruit que de moi à la cour. On voudra me voir, on vantera mon habileté, on me comblera d'honneurs, de pensions, et les plus grands seigneurs me demanderont mon amitié. Sour ma vie, brave capitaine, il faut que ze vous embrasse ; vous faites ma fortune en m'embarquant dans cette affaire.

En même temps il se leva, et dans les transports de sa joie, transports où les fumées de l'hypocras avaient sans doute quelque part, il embrassa l'affreux coupe-jarret qui se prêta d'un air maussade à cette familiarité.

— Ah çà ! reprit-il gaiement en revenant à sa place, quand commencerons-nous, Corbineau, mon ami ?

— Cette nuit même.

— Et nous serons seuls ?

— J'amènerai avec moi quelques vieux narquois de la cour des Miracles, qui ne craignent ni ciel ni enfer.

— C'est fort bien ; z'eusse mieux aimé avoir pour auxiliaires des zentilshommes. Et com-

ment comptez-vous faire pour pénétrer dans le couvent?

— Nous n'aurons pas à y pénétrer, nous trouverons la belle drapière dans un autre endroit.

— Où donc, mon bon ami?

— Ici même dans l'enclos du Temple. Allez, allez, le duc est bien informé; Mignon a semé l'or, et ils savent tout ce qui se passe. D'ailleurs messire Defunctis, dont vous avez tant peur et qui veut faire oublier sa sévérité à l'égard du petit marquis, donne au vieux duc tous les renseignements nécessaires. Mais vous me faites songer, continua du Corbineau en se levant, que notre associé Mignon m'attend pour me donner ses dernières instructions. Ainsi donc, cavalier, nous pouvons compter sur vous?

— Ze vous appartiens de toute mon âme.

— Eh bien, c'est dit. Je vous quitte pour aller réunir nos gens et tout préparer : vous, attendez-moi ici; ou plutôt non, ces allées et ces venues pourraient inspirer des soupçons. Tenez, continua-t-il en s'avançant vers la fenêtre et en désignant la tour du Temple, au coup de dix heures, trouvez-vous au pied de cette tourelle qui est tournée vers le palais du prieur. La lune se lève du côté opposé, et vous serez dans l'ombre. Si je ne puis venir, j'enverrai quelqu'un

qui vous dira : *Au diable les nonnes!* Vous répondrez : *Vive le Val-des-Écoliers!* Ce seront vos signes de reconnaissance mutuelle. Alors vous suivrez cet homme et vous ferez ce qu'il vous dira.

— C'est convenou. A dix heures ze serai à mon poste.

— Ah çà ! camarade, reprit le capitaine en ajustant sa lourde épée et en attachant sur de Manle son regard farouche, j'espère que vous ne ferez pas manquer le coup par votre imprudence. Soyez sobre ; je sais que vous êtes assez disposé à boire outre mesure, et déjà même vous me semblez avoir pris plus de clairet qu'il ne conviendrait à nos desseins.

— Capitaine ! dit le comte d'un air de fierté blessée.

— Prenez-y garde ; mais pour activer votre zèle il est juste que vous receviez les arrhes du marché. Tenez, continua-t-il en déposant une poignée d'or sur la table, voici de quoi vous donner du courage. Et maintenant, adieu ; n'oubliez pas l'heure et le mot de passe.

En même temps il enfonça son chapeau sur ses yeux et sortit à pas précipités.

Resté seul, de Manle se jeta sur l'or et le plaça dans la bourse suspendue à sa ceinture selon l'usage d'alors. Puis il s'avança vers la

fenêtre et sembla calculer le temps qui lui restait jusqu'à l'heure du rendez-vous ; il était encore grand jour, quoique le soleil eût disparu sous l'horizon.

— Z'ai encore deux bonnes heures à moi et des pistoles dans ma bourse ! murmura-t-il ; il faut les employer.

Il courut vers la porte que son compagnon avait laissée ouverte, et il aperçut dans une salle voisine quelques-uns des bourgeois qu'il avait éconduits si cavalièrement.

— Holà ! bonnes zens, s'écria-t-il ; par ici ! vous pouvez entrer maintenant. Ze vous dois oune réparation, et ze vous offre de vous la donner aux dés, aux cartes, à tous les zeux qu'il vous plaira..., par ici, tous ! Z'ai de beaux écus d'or et ze tiendrai tout ce qu'on voudra ! Et toi, hôtelier du diable, du vin, de l'hypocras, du clairet, pour ces bons drilles, ze payerai pour tous ! Ze veux m'encanailler, mordieu ! et apprendre à tous ces faquins à boire en zentilshommes.

Les assistants qu'il interpellait ainsi ne lui montrèrent pas de rancune pour l'avanie qu'il leur avait faite en les chassant de la salle. Cinq minutes après, le comte était entouré d'une douzaines d'individus et jurait, sacrait et buvait avec eux.

# V

On s'explique sans peine comment Nicolas Poliveau s'était trouvé dans la triste nécessité de se réfugier dans l'enclos du Temple. Le vol des dix mille écus empruntés avait accéléré sa ruine ; d'ailleurs, en perdant sa fille il avait perdu l'élément le plus sûr du succès de son commerce : Rosette, par ses grâces et sa gentillesse, par son talent à attirer les pratiques, avait pu seule retarder la chute du bonhomme, dont les affaires étaient dérangées par suite des charges publiques auxquelles il avait consacré exclusivement son temps. Aussi deux mois en-

viron après la catastrophe de la rue de la Tixeranderie, le marchand avait été obligé de faire banqueroute et de se retirer dans le quartier privilégié pour échapper aux peines infamantes qui attendaient alors les banqueroutiers.

Peut-être s'il eût été abandonné à lui-même n'eût-il pas eu la pensée de profiter de l'asile où se trouvaient réunis tant d'autres gens moins probes et moins honnêtes que lui. Vieux, malade, déshonoré, séparé pour toujours d'une fille qu'il avait aimée à l'adoration et dont la pensée même semblait lui être devenue odieuse, en proie aux railleries de ses égaux, à la haine de ses créanciers, il eût fléchi sous le poids de tant de maux si la pensée religieuse, profondément enracinée dans le cœur de la vieille bourgeoisie parisienne, ne l'eût soutenu. D'ailleurs il avait conservé au milieu de ses douleurs un ami dont le zèle ne se démentit pas un seul instant. C'était Giles Poinselot, son premier apprenti. A peine rétabli de sa blessure qui, heureusement, n'avait aucune gravité, le jeune homme avait fait des efforts inouïs pour relever les affaires de son maître, et il avait montré en toutes circonstances l'énergie que le malheureux Poliveau n'avait plus. Il avait renoncé à cette folle ambition de s'élever au-dessus de son état, qui était alors la maladie dominante des

jeunes gens de sa condition. Il était redevenu zélé, attentif, soigneux, et il avait cherché de tout son pouvoir à sauver le père de celle qu'il aimait. Lorsque la banqueroute parut inévitable, ce fut lui qui soutint le courage abattu du vieillard en lui rappelant ses devoirs de chrétien ; ce fut lui qui l'entraîna presque de force dans l'enclos du Temple, et depuis ce jour, il ne cessa de lui prodiguer des secours et des consolations.

Aussi, Giles Poinselot semblait-il le seul lien qui rattachât encore le vieillard aux choses de la vie. Il s'était logé à côté de son maître, dont il se considérait toujours comme l'apprenti, et il employait ses journées à courir chez les créanciers de Poliveau, afin d'amener un concordat ou de faire rentrer les petites sommes nécessaires à l'entretien du vieillard. Il passait toutes ses soirées près de lui, l'occupant de lectures pieuses, évitant tout ce qui pouvait réveiller ses souvenirs, l'entretenant sans cesse de l'espoir de voir son nom réhabilité ; enfin, il avait pour lui les soins, le dévouement du plus tendre fils pour son père.

Il n'était donc pas étonnant que Nicolas Poliveau eût reporté à son tour toutes ses affections sur son fidèle apprenti. D'ailleurs il y avait encore une raison qui devait le lui rendre cher.

Le bonhomme ne parlait jamais de sa fille; il avait expressément défendu à Giles et même à Guillaume, qui venait le voir quelquefois, de prononcer devant lui le nom de Rosette. Cependant il n'ignorait pas que Giles avait obtenu du lieutenant criminel et de l'abbesse du couvent où la belle drapière était toujours enfermée, la permission d'aller voir quelquefois son ancienne maîtresse à travers les grilles du parloir, et sans doute c'était là un grand sujet de consolation pour la pauvre recluse. Par une sorte d'instinct paternel, le bonhomme devinait les jours où Giles était allé visiter sa fille maudite, et ces jours-là il étudiait le visage de l'apprenti comme pour y saisir un vague reflet de la joie ou de la douleur de Rosette. Il ne le questionnait pas directement; son orgueil se fût opposé à ce qu'il parût prendre le moindre intérêt au sort de l'enfant qu'il avait repoussée; mais il s'informait vaguement si tout allait bien, s'il y avait encore quelqu'un qui pût l'aimer sur la terre, si le repentir pouvait toucher ceux qui lui avaient tant fait de mal, et quand Giles répondait d'une manière conforme à ses désirs, le pauvre homme pleurait, le pressait sur son cœur et portait à ses lèvres la main qui avait peut-être effleuré celle de sa fille.

De son côté, Giles Poinselot se prêtait admi-

rablement aux sentiments secrets de son maître ; jamais il n'eut l'air de voir où tendaient ses questions, et il se gardait bien, dans ses réponses, de donner des détails qui eussent fait sentir qu'il en avait compris la portée. Il savait qu'à la première parole trop claire le vieillard se fût irrité et qu'une allusion maladroite eût réveillé des sentiments qu'il valait mieux laisser sommeiller. Une seule fois quelqu'un avait osé rappeler énergiquement à Poliveau toutes ses souffrances ; c'était le jeune marquis de Villenègre. Il était venu, dans son désespoir, supplier l'ancien échevin de pardonner à sa fille innocente. Mais cette tentative imprudente n'avait fait qu'exaspérer le malheureux père ; il avait accusé Villenègre d'être la cause de tous ses maux ; il l'avait accablé de son mépris et de sa colère, et le jeune gentilhomme avait dû se retirer devant cette explosion terrible de sentiments implacables. Giles avait conjecturé d'après cet essai que les passions de son maître n'avaient pas eu encore assez de temps pour se calmer, et qu'il valait mieux attendre que de risquer de tout perdre par trop de précipitation. Cependant il ne désespérait pas d'amener bientôt une réconciliation entre le père et la fille ; il calculait chaque jour en silence les changements que la réflexion et surtout le temps ap-

portaient dans le cœur de Poliveau, et il prévoyait déjà le moment où, malgré sa sévère prohibition, il pourrait prononcer le nom de Rosette et obtenir son pardon.

Telle était la situation de l'infortuné marchand lorsqu'il fit la rencontre du comte de Manle dans la Taverne-aux-Bourgeois. L'impudence de cet homme qui se vantait publiquement de ses crimes avait mis en mouvement tout ce qui restait de sang chaud dans les veines du vieillard. En sortant du cabaret, il se mit à marcher au hasard dans les petits sentiers qui tournaient autour des habitations ; le souvenir de ses malheurs récents avait été avivé par ce nouvel outrage, et il courait comme un fou à travers l'enclos, lorsqu'on le tira doucement par son manteau. Il se retourna, et il aperçut Giles Poinselot qui le suivait depuis quelques instants.

La présence de Giles Poinselot avait été toujours agréable à Poliveau depuis le commencement de ses malheurs ; mais en ce moment surtout ses yeux s'arrêtèrent avec joie sur celui qu'il considérait comme son meilleur ami. D'ailleurs il venait de remarquer que Giles était vêtu avec plus de recherche qu'à l'ordinaire, ce qui était le signe certain qu'il avait fait le jour même une visite au couvent de l'Ave-Maria, où de-

meurait Rosette. Il prit donc avec empressement le bras de l'apprenti qui le saluait aussi respectueusement que s'il eût encore été sous sa dépendance, et il lui dit d'un air de satisfaction :

— Ah ! c'est toi enfin, mon pauvre Giles ; je désespérais de te voir ; j'étais allé au-devant de toi jusqu'à la taverne aux bourgeois ; mais tu m'as fait bien attendre aujourd'hui, et telle est ma faiblesse maintenant que j'ai dû entrer dans ce cabaret pour me reposer un instant. Vrai Dieu ! je me suis bien repenti de n'avoir pu résister à la fatigue, car j'ai rencontré dans cet endroit maudit un des hommes que je méprise et que je hais le plus au monde.

— Et qui donc, bourgeois ? demanda Poinselot avec inquiétude.

— Cet abominable affronteur de comte de Manle qui a eu l'audace de se vanter publiquement d'un crime pour lequel il aurait été pendu en place de Grève s'il y avait aujourd'hui autant de justice que du temps de M. de Sully !

L'apprenti parut un peu rassuré en entendant prononcer le nom du comte de Manle.

— Calmez-vous, maître, dit-il d'un ton distrait, celui dont vous parlez ne peut finir autrement que par la potence. Je craignais que vous n'eussiez rencontré une autre personne

qui, à mes yeux, est encore plus coupable que cet escroc !

Ils se mirent en marche vers le modeste logement qu'ils occupaient dans l'enclos. Giles était rêveur et semblait éprouver le besoin de faire à Poliveau un aveu qui l'embarrassait. Plusieurs fois il s'arrêta brusquement et il fut sur le point de parler ; mais aussitôt il se remettait en marche et se taisait, comme si la réflexion eût changé sa détermination. Sa préoccupation était si visible que le bonhomme finit par la remarquer.

— Qu'as-tu donc ce soir, mon pauvre Giles ? Aurais-tu appris quelque nouveau malheur ? Est-ce que mes créanciers se refuseraient décidément à l'arrangement que tu leur proposes en mon nom ?

— Ce n'est pas cela, maître ; tout va pour le mieux dans vos affaires, et j'espère que bientôt vous pourrez quitter l'asile du Temple. Mais...

Il s'arrêta de nouveau, comme s'il n'eût su quel tour il devait prendre pour exprimer le motif de sa préoccupation. Par instinct le vieillard devina qu'il s'agissait du sujet qui le touchait le plus au monde.

— De quoi s'agit-il donc ? demanda-t-il en affectant la plus profonde indifférence.

L'apprenti s'arma de tout son courage.

— Eh bien, reprit-il tout d'une haleine, attendez-vous à trouver chez vous des personnes dont la vue... vous étonnera.

— Des étrangers chez moi ?

Poinselot ne répondit pas.

— Et qui diable ce peut-il être, sinon quelque débiteur récalcitrant à qui il ne suffit pas encore que j'aie fait l'abandon de tout ce que je possédais ? A moins que quelque ancien ami... Mais j'oublie que je n'ai plus d'autre ami que toi !

— Eh bien, maître, s'il en est ainsi, reprit le jeune homme avec chaleur en pressant contre sa poitrine le bras de Poliveau, si réellement vous croyez me devoir quelque reconnaissance pour les faibles services que j'ai pu vous rendre, pour le zèle, le dévouement, l'affection que je vous ai montrés, je vous en prie par tout ce qu'il y a de plus sacré, promettez-moi d'être calme et raisonnable avec les personnes qui vous attendent en ce moment.

Le vieillard s'arrêta.

— Que signifie ceci, l'ami Giles ? demanda-t-il, et que veux-tu me faire entendre ?

— Eh bien ! bourgeois, s'il faut le dire, répliqua l'apprenti avec timidité, je vous avertis qu'il va être question de votre fille.

— Je n'ai pas de fille, je n'en ai plus ! s'écria

Poliveau avec véhémence et en frappant du pied; mais je te remercie de m'avoir prévenu; Giles, je ne rentre pas chez moi, et je te prie d'aller annoncer à ces étrangers que je ne veux pas les voir.

En même temps il fit un mouvement comme pour retourner sur ses pas; mais l'apprenti le retint avec hardiesse.

— De grâce, bourgeois, dit-il d'une voix émue, ne faites pas cela si vous tenez au salut de votre âme et à l'approbation de votre conscience; peut-être vous repentiriez-vous toute votre vie d'avoir manqué cette entrevue en ce moment. Écoutez, s'il faut le dire, c'est moi qui ai promis à ces visiteurs que vous consentiriez à les voir; c'est moi qui les ai introduits chez vous; c'est moi qui vous supplie de les entendre ! Vous ne me refuserez pas le seul service que j'aie sollicité de votre bonté dans tout le cours de ma vie. Maître, pour votre repos, pour le mien, venez; je vous le demande avec instance, je vous en supplie.

Giles avait les mains jointes et sa voix pénétrante avait vivement attendri Poliveau, qui peut-être au fond se sentait très-disposé à céder. Cependant il parut réfléchir quelques instants.

— Eh bien ! soit, dit-il enfin; mais c'est à cause de toi, à cause de toi seul, mon bon Giles, que

je consens à voir ces visiteurs : je ne puis rien refuser à l'ami dévoué qui m'est resté dans mon infortune. Oui, je recevrai ces étrangers ; j'aurai le courage de parler encore d'une misérable que...

La voix lui manqua et il baissa la tête pour cacher son émotion. Giles l'observait avec anxiété, le vieillard l'entraîna brusquement.

— Viens, viens, murmura-t-il, tu vas voir si j'ai besoin qu'on me recommande le calme et le sang-froid. Si, comme je le suppose, ces étrangers sont le lieutenant criminel et sa femme qui viennent intercéder pour celle que j'ai maudite, tu entendras la réponse que je les chargerai de transmettre à cette coupable créature.

Peut-être, en exprimant la pensée que les visiteurs étaient le lieutenant criminel et sa femme, Poliveau espérait-il que Poinselot lui ferait entendre s'il s'était trompé ou non dans sa prévision ; mais le jeune homme ne dit rien, comme s'il eût craint que le père irrité ne trouvât dans sa réponse un motif pour changer sa détermination.

Le maître et l'apprenti logeaient dans une vieille maison située à l'extrémité de l'enclos, à l'endroit à peu près où l'on a bâti plus tard la rotonde du Temple. Cette maison faisait partie d'un groupe de constructions occupées alors par

ceux des réfugiés que leurs affaires n'obligeaient pas à fréquenter le quartier commercial et aristocratique situé vers l'entrée principale. Outre que le prix de location était fort modique de ce côté, on y jouissait de plus d'air et de solitude que dans le reste de l'enclos. Une espèce de préau planté d'arbres entourait ces habitations, et par-dessus les murailles, qui, à l'est, terminaient l'enceinte privilégiée, on pouvait apercevoir les remparts de la ville et la cime des ormes des promenades publiques.

Le vieillard, malgré sa fatigue et malgré la répugnance qu'il avait manifestée pour l'entrevue, marchait avec rapidité; il affectait, à mesure qu'il approchait de sa demeure, une fermeté qu'il n'avait pas, car une légère pâleur s'était répandue sur son visage, et Giles sentait le bras de son maître trembler sous le sien.

Lorsqu'ils arrivèrent sur l'espèce de petite place qui s'étendait devant la maison, ils aperçurent un carrosse de louage qui stationnait près de la porte. Le cocher était descendu de son siége et causait à voix basse avec quelques personnages à tournures suspectes, parmi lesquels se trouvaient le capitaine balafré et un autre individu bien vêtu qui semblait être un majordome de grande maison. A la vue des deux

arrivants, tous se turent et disparurent sous les arbres, qui projetaient une ombre épaisse aux approches du soir.

Ni Poliveau, ni Poinselot, ne remarquèrent ces inquiétantes circonstances. Ils atteignirent la maison et gravirent sans reprendre haleine l'escalier tortueux qui conduisait au second étage. Mais il sembla que la résolution qui avait soutenu le vieillard jusque-là vînt à lui manquer tout à coup. Il s'arrêta sur le palier, et saisissant avec force la main de l'apprenti, il murmura d'une voix étouffée :

— Non, je n'entrerai pas : tu me trompes, Giles, je suis sûr que tu me prépares quelque trahison !

Mais Giles, sans répondre, poussa vivement la porte et entraîna Poliveau, presque malgré lui, dans l'intérieur de la chambre.

Deux femmes étaient debout au milieu de cette pièce étroite et sombre, autant qu'on pouvait en juger à la clarté crépusculaire qui arrivait encore par l'unique fenêtre ; l'une était âgée de quarante à quarante-cinq ans. Elle était vêtue comme les riches bourgeoises de cette époque, et elle tenait à la main un de ces masques de velours noir que les femmes d'une certaine condition portaient toujours en ville ou en voyage. Ses traits étaient encore assez

agréables, mais leur mobilité désignait un caractère léger et irascible, sans nuire toutefois à l'expression de bienveillance répandue sur l'ensemble de sa physionomie.

L'autre était plus mince, plus élancée et beaucoup plus jeune en apparence que sa compagne. Elle portait le costume entièrement blanc des novices : un long voile enveloppait sa tête et cachait entièrement son visage. Elle s'appuyait sur son amie, comme si elle n'eût pu se soutenir sans aide, et toute sa contenance trahissait la plus vive émotion.

En se trouvant tout à coup en présence de ces dames, qui restaient immobiles et muettes, semblables à deux ombres dans l'obscurité de la chambre, Poliveau ressentit comme une commotion électrique. Il ne jeta qu'un regard, un seul, sur celle qui portait un voile, et tout son être fut bouleversé. Il n'eut la force ni de s'incliner devant les visiteuses, ni de prononcer une parole de politesse, et il demeura à la place où Giles l'avait laissé, sans avancer ni reculer, comme frappé de stupeur.

La dame voilée de son côté chancelait si fort qu'on eût dit qu'elle allait tomber évanouie. Son haleine était bruyante et oppressée. Giles Poinselot et la dame étrangère attendaient ce qui allait se passer, et leurs regards allaient du

vieillard à la jeune novice avec anxiété. Il y avait dans ce silence de deux personnes qui se voyaient à peine dans l'ombre et qui cependant se connaissaient si bien, quelque chose de solennel qui eût frappé de respect le spectateur le plus indifférent.

Tout à coup un cri aigu, déchirant, un de ces cris que nulle langue ne pourrait reproduire, se fit entendre. En même temps la novice rejeta son voile et courut vers le vieillard en s'écriant :

— Mon père ! mon père ! c'est moi !

C'était en effet Rosette ; non plus la fraîche et rieuse jeune fille dont la gaieté et le gracieux abandon attiraient les chalands dans la boutique de Poliveau. Une année de souffrances avait entièrement changé le caractère de sa beauté ; maintenant elle était frêle, mélancolique, et son visage était blanc comme les vêtements de religieuse qui l'enveloppaient.

Giles et la dame étrangère, en la voyant s'élancer ainsi, en entendant ce cri du cœur si plein de tendresse et de confiance, espérèrent que le vieillard serait profondément touché. En effet, Poliveau sembla d'abord vaincu par la nature et fit un mouvement comme pour recevoir dans ses bras la malheureuse enfant ; mais presque aussitôt il recula d'un pas et la repoussa

par un geste brusque en s'écriant d'une voix altérée :

— Que me veut cette femme ? Maudit soit celui qui m'a conduit dans ce piége ! Ne m'approche pas, ne me touche pas ! tu me fais horreur !

Terrifiée par la violence de cette fureur, la pauvre fille recula à son tour et se laissa tomber sur un siége à demi morte.

Giles Poinselot et la compagne de Rosette avaient sans doute beaucoup compté sur l'effet irrésistible d'un premier moment, et en voyant le mauvais résultat de cette tentative, une vive consternation se peignit sur leurs visages. L'apprenti courut à Poliveau qui faisait mine de vouloir quitter la chambre, et le retint par le bras, tandis que l'étrangère soutenait la jeune fille et s'écriait avec cet accent d'exaspération si éloquent chez une femme, lorsqu'elle voit une autre femme victime d'une injustice :

— Sainte Marie, mère de Dieu ! sire Poliveau, savez-vous que vous n'êtes ni bon ni sage avec votre fille ? Que signifient cette obstination et cette brutalité, lorsque tout le monde affirme et jure que Rosette n'a pas commis les fautes que vous lui reprochez ? En vérité, maître, si cette rigueur est le résultat de votre probité si vantée, il serait à désirer que vous fussiez un peu

moins honnête homme, car vous seriez un meilleur père. Votre conduite est indigne ; oui, c'est moi qui vous le dis, votre conduite est odieuse et dénaturée.

Celle qui parlait avec tant d'assurance et de passion était l'épouse du lieutenant criminel à qui Poliveau avait autrefois confié sa fille, et l'affection que la bonne dame avait montrée pour Rosette depuis une année lui donnait bien le droit de défendre avec chaleur ses intérêts. D'ailleurs, la digne bourgeoise était bonne et compatissante, autant que verbeuse et irascible, par contraste avec la gravité froide et compassée de son mari. On disait que plus d'une fois elle avait tenu tête au redoutable magistrat, son seigneur et maître lui-même. Il est probable qu'exaspérée par l'accueil cruel que Poliveau faisait à Rosette, elle n'eût pas cessé de sitôt ses invectives si le vieillard ne l'eût interrompue en lui disant avec dignité :

— Épargnez-vous ces plaintes et ces reproches, mademoiselle (on ne donnait alors le titre de madame qu'aux épouses des gentilshommes ayant rang de chevalier), Dieu seul, qui nous jugera tous, peut s'établir juge entre cette créature déshonorée et moi. Peut-être vous et les autres personnes qui lui ont conseillé cette folle démarche, vous avez espéré que le temps avait

déjà effacé de ma mémoire le souvenir de ses fautes : vous vous êtes trompés. Elle s'est trompée elle-même, si elle a cru qu'une année d'absence aurait apaisé ma colère. Croyez-moi, contentez-vous du mal que vous avez fait, et ne l'augmentez pas encore par votre obstination. Emmenez-la ; qu'elle oublie le chemin de ma demeure, et qu'il lui suffise de penser qu'elle n'en est pas chassée comme la première fois.

La fermeté de ces paroles et le calme avec lequel elles étaient prononcées, imposèrent à la protectrice de Rosette ; mais en ce moment la jeune fille se leva, et, essuyant ses yeux rouges de larmes, elle dit avec douceur, mais avec une sorte de fierté :

— Mon père, la circonstance où nous nous trouvons est solennelle, et si j'ai osé affronter votre colère que je n'ai pas méritée, c'est que j'ai un devoir à remplir auprès de vous. C'est peut-être la dernière fois que je dois vous voir, vous ne pouvez refuser de m'entendre.

— Je refuse pourtant, dit l'échevin en se détournant avec opiniâtreté ; que peut-elle avoir à me dire que je ne sache déjà?

— Maître, s'écria Giles d'un ton suppliant, par tout ce que vous avez de plus sacré, écoutez votre fille.

— Sire Poliveau, ajouta la Defunctis, vous ne

pouvez sans péché repousser sa prière. Dieu vous punirait à la fin de votre étrange aveuglement.

Le vieillard hésita.

— Eh bien ! j'y consens à cause des amis qui le désirent, dit-il enfin en s'asseyant sur un siége, mais finissons vite ce pénible entretien.

Rosette resta debout devant lui, et pendant quelques secondes elle parut occupée à recueillir ses idées. Elle dit enfin, avec l'accent d'une douceur angélique :

— Les prières des étrangers ont aujourd'hui plus de pouvoir sur mon père que les miennes, et cependant, continua-t-elle en adressant à l'apprenti et à sa compagne un sourire mélancolique et plein de reconnaissance, qu'ils soient bénis pour la faveur précieuse que je dois à leurs instances.

Elle s'interrompit encore et elle reprit après une pause :

— Mon père, bien que vous ayez abdiqué tous vos droits sur moi, je ne vous en dois pas moins compte de mes actions et de mes projets. Demain je dois quitter le monde et prononcer des vœux éternels dans le couvent des bénédictines de l'Ave-Maria, et je viens, comme une fille respectueuse, vous demander votre approbation.

Malgré son parti pris de se défendre de toute

émotion, Poliveau tressaillit en apprenant cette nouvelle.

— Elle quitte le monde! elle se fait religieuse! s'écria-t-il; cela est-il possible?

— Oui, oui, cela n'est que trop vrai! s'écria la Defunctis incapable de se taire plus longtemps; on a reçu ce soir même, au moment où nous allions partir pour venir ici, les dispenses de noviciat que madame l'abbesse avait demandées à l'archevêché, et cette malheureuse enfant a voulu absolument fixer à demain matin la cérémonie terrible. Par pitié, sire Poliveau, continua-t-elle en s'approchant de lui, usez de votre autorité pour empêcher votre fille de faire cette démarche inconsidérée. La règle de ce couvent est si sévère! On vit de racines et on couche sur la dure. On ne sort jamais du cloître une fois qu'on a prononcé ses vœux... Il faut rompre avec sa famille, avec ses amis! De grâce, défendez-lui d'accomplir ce sacrifice, dont elle se repentirait plus tard! Personne encore, excepté madame l'abbesse et moi, ne connaît ce projet, et Rosette peut revenir sans honte sur cette détermination. Au couvent on ignore encore pour quelle fête on pare l'église... Dites-lui cela comme je le lui ai dit moi-même. Dites-lui aussi qu'elle peut encore trouver d'heureux jours dans le monde, dites-lui...

— Je n'ai rien à dire, mademoiselle, interrompit le marchand en faisant un visible effort sur lui-même, et puisque Dieu appelle à lui cette jeune fille, personne n'a le droit de la détourner de sa voie.

La femme du magistrat frappa du pied avec violence.

— Oh ! le lâche et barbare père ! s'écria-t-elle au comble de l'indignation.

Rosette lui adressa un coup d'œil suppliant pour l'engager à se taire, et elle reprit avec le même son de voix pur et plaintif :

— Je vous remercie de votre condescendance, mon père, et cependant ce n'est pas tout encore. Au moment de me séparer à jamais du monde et de vous, au moment d'appartenir tout entière à la religion, je dois prendre Dieu à témoin de mon innocence au sujet des fautes que vous m'imputez ; je dois pousser encore une fois en votre présence ce cri que vous n'avez pas voulu entendre : Je ne suis pas coupable ! je ne suis pas coupable !

Rosette avait une main sur son cœur et l'autre levée vers le ciel ; son geste, sa pose, ses longs vêtements blancs, son regard inspiré lui donnaient dans la demi-teinte une apparence surnaturelle. La conviction de Poliveau parut enfin ébranlée.

— Me serais-je trompé, mon Dieu? s'écria-t-il avec une sorte de frayeur religieuse; serait-il possible qu'elle fût innocente?

Rosette tomba à genoux.

— Oh! vous vous êtes trompé, mon père, s'écria-t-elle avec véhémence, vous vous êtes trompé, je le jure. Mais vous ne me croirez plus! vous ne pouvez plus me croire! Dieu, pour me punir de mes pensées d'orgueil et de frivolité d'autrefois, vous a envoyé cet aveuglement à l'égard de votre fille. Eh bien, mon père, je ne vous dis plus que je suis innocente, je n'ose plus vous demander justice puisque ce mot excite votre colère, je ne vous demande plus que pardon et pitié. Mon père, pour votre repos, pour le mien, ne souffrez pas que je meure avec votre inimitié. Demain j'aurai quitté le monde et je vous aurai dit un éternel adieu; ne souffrez pas que je me mêle aux saintes filles qui seront désormais mes compagnes, chargée de votre malédiction. Rétractez-la, mon père, rétractez-la, je vous en prie, et si Dieu m'a refusé le bonheur de vous convaincre de mon innocence, dites-moi, du moins, que, coupable ou non, vous m'aimez encore!

Pour cette fois la fermeté stoïque du vieillard fut vaincue; il voulut se roidir encore contre un sentiment plus fort que lui; mais les larmes

jaillirent de ses yeux, il ouvrit les bras sans prononcer une parole, et Rosette s'y précipita.

Ils se tinrent un moment embrassés, et on n'entendait que le bruit de leurs sanglots. Poinselot versait des larmes de joie à la vue de cette réconciliation inespérée, et la protectrice de Rosette levait les bras au ciel en murmurant :

— Enfin cet homme se souvient qu'il est père !

Tout à coup Poliveau s'écria avec transport :

— Une lumière, par pitié, une lumière, que je voie ma fille chérie, ma Rosette bien-aimée ! Il y a si longtemps que je n'ai vu ma fille !

L'apprenti s'empressa de déférer au vœu de son maître et revint aussitôt avec une lampe qu'il posa sur la table.

— Serait-il vrai ? disait Rosette avec une explosion de tendresse en se suspendant au cou du vieillard ; est-il possible que vous m'aimiez encore ?

— Si je t'aime ? mon Dieu ! Eh ! ne t'ai-je pas toujours aimée lors même que ma colère était à son comble? Écoute, je ne voulais pas en convenir, mais la nuit je prononçais ton nom, je t'appelais et puis je pleurais. Ces larmes, ma conscience me les reprochait comme une lâcheté, et cependant je trouvais une douceur ineffable à les répandre. Mais comme te voilà

pâle et faible, ma pauvre enfant, toi que j'ai vue si fraîche et si rose ! Comme tes yeux sont mornes et tristes ! et cependant comme tu es belle et touchante ! plus belle que jamais, peut-être ! Pauvre petite, le fardeau de nos malheurs t'a donc aussi paru bien lourd !

— Oh ! oui, oui, bien lourd, mon bon père ! Mais maintenant j'oublie tous mes chagrins passés ; je suis heureuse ! j'aurais acheté par le sacrifice de ma vie le moment qui vient de s'écouler, le moment où je vous ai vu m'ouvrir vos bras. Maintenant il ne me reste plus rien à désirer sur la terre, sinon que Dieu vous rende le bonheur comme vous me l'avez rendu.

— Allons, allons, tout ira pour le mieux ! interrompit la bonne Defunctis d'un air résolu et en s'essuyant les yeux. Vous voici tous devenus raisonnables ; j'espère qu'il n'est plus question de couvent, de vœux de reclusion éternelle? A quoi vous servirait-il de vous être réconciliés, si vous deviez vous séparer pour toujours?

— J'obéirai aux ordres de mon père, quels qu'ils soient, dit Rosette en baissant les yeux.

Le vieillard prit un air grave et réfléchi.

— Je ne veux pas qu'il y ait rien de changé dans les projets de cette enfant, dit-il d'un ton

austère ; je ne sais pas exactement quels sentiments secrets l'ont poussée à se donner à Dieu, et j'ignore si ce n'est pas un devoir pour elle d'accomplir ce sacrifice ; aussi, quoi qu'il doive me coûter de me séparer d'elle après l'avoir un instant retrouvée , je ne m'opposerai pas à ce qu'elle obéisse peut-être aux impulsions de sa conscience.

— Je vous comprends , mon père , répliqua la jeune fille avec mélancolie ; vous m'avez pardonné, mais vous n'êtes pas sûr encore de mon innocence , et vous pensez qu'à mes yeux , comme aux yeux du monde, les fautes que vous me reprochez peuvent avoir besoin d'une expiation. Mon père , ma conscience est pure, mais vos désirs sont sacrés pour moi ; demain je prononcerai mes vœux, et, je le sens, je trouverai la paix du cœur dans le cloître où je vais entrer, si je puis croire que par mon obéissance j'ai mérité votre pardon sans réserve et sans arrière-pensée !

Poliveau embrassa de nouveau sa fille , mais il n'ajouta rien pour la faire changer de détermination. La compagne de Rosette ne montra pas la même résignation.

— Mais c'est de la folie , cela ! s'écria-t-elle avec impatience ; vit-on jamais pareille inconséquence? Songez-y donc , sire Poliveau ; on

m'a dit que, grâce à votre digne apprenti, vos affaires étaient sur le point de s'arranger ; vous allez quitter enfin ce vilain enclos du Temple et retourner à votre boutique. Alors votre fille vous sera plus nécessaire que jamais. Ne secouez pas la tête ; cette pauvre Rosette n'est coupable qu'à vos yeux , tout le monde l'aime et l'estime comme autrefois, et elle sera encore la bienvenue chez tous vos amis. Pourquoi donc renoncer de gaieté de cœur à tout le bonheur qui vous est réservé , si vous voulez en profiter ? Il faut que vous sachiez, maître Poliveau, que Rosette, en prenant le parti extrême d'entrer en religion , n'écoutait que son désespoir de n'avoir pu fléchir votre colère. Maintenant qu'elle y est parvenue, ses pensées ne peuvent plus être les mêmes , et si elle prononce des vœux inconsidérés , elle mourra bientôt de tristesse et de repentir.

— Que me dites-vous là ? Elle ! mourir de regret !

— Mademoiselle ! murmura Rosette avec angoisse.

— Oui, continua la bourgeoise sans l'écouter, elle en mourra , car s'il faut l'avouer , je soupçonne qu'elle aime quelqu'un dont elle est aimée, et...

Poliveau fronça le sourcil.

— Mademoiselle, interrompit-il brusquement, peut-être le moment est-il mal choisi pour parler de pareils sentiments, et il y a de l'imprudence à éveiller en moi des souvenirs... que je voudrais étouffer. Cependant, continua-t-il, si Rosette avait nourri dans son cœur quelque secret espoir qui l'empêcherait de se dévouer à Dieu, elle est libre, mais...

— N'achevez pas, mon père, dit la jeune fille avec véhémence ; ne prononcez plus de paroles de doute et de colère. Le zèle et l'affection de ma généreuse amie l'ont entraînée trop loin ; aucun sentiment humain n'est plus capable de me détourner du projet que vous avez approuvé ; ma détermination est irrévocable.

Le bonhomme sourit à sa fille en écoutant cette assurance d'une séparation immédiate et éternelle ; un doute secret étouffait encore dans son cœur toute pensée de faiblesse ; et tel était le pouvoir de la conscience sur cet homme inflexible qu'il sacrifiait à ce doute ses plus tendres affections.

— Allons ! dit l'épouse du magistrat en se levant, il ne me reste plus qu'un espoir, et je m'applaudis maintenant d'avoir mandé celui qui peut seul empêcher ces malheureux de commettre une grande faute. Mais l'heure s'avance et il ne vient pas !

Rosette se mit à trembler et le bonhomme demanda avec inquiétude :

— De qui donc parlez-vous, mademoiselle? qui donc attendez-vous chez moi?

— Une personne qui a su m'intéresser à ses chagrins, à ses remords ; une personne dont je connais le noble caractère et les généreuses intentions! Elle devrait être ici ; je lui ai écrit un billet pour l'avertir que nous devions nous trouver ce soir à l'enclos du Temple ; mais je ne lui ai pas parlé de la fatale et subite détermination de Rosette. Oh! mon Dieu, s'il allait ne pas venir! Lui seul pourrait peut-être...

En ce moment, un bruit de pas précipités retentit dans l'escalier.

— Ah! le voici, enfin! s'écria la bourgeoise.

— Mais de qui donc parlez-vous?

— Du marquis de Villenègre.

— Je ne veux pas le voir! s'écria Poliveau avec violence; que vient faire ici cet indigne gentilhomme? Veut-il encore troubler le bonheur de cette réconciliation entre une fille et son père? Giles, empêche-le d'entrer; je ne veux pas le voir!

Giles s'élança pour obéir à cet ordre, qui concordait si bien avec ses vœux secrets; mais avant qu'il eût touché la porte elle s'ouvrit brusquement et Villenègre entra.

— Qu'avez-vous fait! dit Rosette bas à sa compagne en se cachant le visage dans ses mains ; tout est perdu !

Villenègre était pâle et hors d'haleine ; ses vêtements étaient en désordre , et rien dans sa physionomie ne rappelait plus le frivole gentilhomme que nous avons peint dans la première partie de cette histoire. Un amour sérieux et profond, un vif et sincère désir de réparer ses imprudences passées , avaient prématurément mûri sa raison et donnaient à ses traits un caractère viril qu'ils n'avaient pas autrefois. A sa vue, Poliveau et Giles Poinselot firent un mouvement comme pour le repousser ; mais plus légère qu'eux, la Defunctis s'élança au-devant de lui, et le prenant par la main, elle l'entraîna dans la chambre en s'écriant :

— Arrivez donc, M. le marquis , et plaidez vous-même votre cause ! Ne vous effrayez pas du mauvais vouloir de ceux qui vous écoutent, et parlez avec cette chaleur et cet entraînement que vous avez lorsque vous me racontez vos chagrins. Parlez , parlez vite , car vous venez bien tard.

— Mademoiselle , dit le jeune homme avec une gravité mélancolique , on peut pardonner à un fils d'avoir hésité à quitter le chevet de son père mourant. Il fallait que le nom d'une

femme qui m'est chère à tant de titres fût prononcé pour que j'osasse me dérober un instant à un devoir sacré.

— Que me dites-vous? M. le duc votre père serait-il si mal?

— Depuis ce matin il est tombé dans un état d'irritation et de fièvre qui présente le plus grand danger, et l'on craint que d'un moment à l'autre...

— Vous l'entendez? s'écria l'épouse du magistrat en s'adressant à Poliveau; je vous en conjure, ne précipitez rien. Bientôt M. de Villenègre va être libre et maître de ses actions. Demain peut-être l'obstacle qui séparait ces deux jeunes gens n'existera plus.

— Mademoiselle, s'écria Poliveau avec impétuosité, c'est à votre considération seule que ce jeune homme, dont le nom se rattache à tous mes maux, doit d'être resté si longtemps dans ma demeure. Mais j'espère qu'il comprendra combien sa présence m'est odieuse et qu'il ne m'obligera pas à lui dire...

— Ne le croyez pas, M. le marquis, dit la bonne dame, qui avait vu le jeune gentilhomme rougir à ce nouvel outrage; les malheurs de ce pauvre vieillard ont troublé sa raison et l'aveuglent sur ses plus chers intérêts. Écoutez-moi : lorsque je vous ai écrit de venir ici en toute

hâte, j'ignorais encore de quelle importance il était pour les projets dont vous m'avez parlé tant de fois que vous fussiez présent à cette entrevue ; si vous ne parvenez en ce moment à vaincre l'obstination du père et de la fille, Rosette va s'ensevelir pour toujours dans un cloître. Demain matin, elle doit prononcer des vœux au couvent de l'Ave-Maria.

Villenègre parut atterré par ce coup imprévu.

— Demain matin ! s'écria-t-il ; oh ! cela ne sera pas.

— Et pourquoi non, monsieur ? Qu'importe au marquis de Villenègre que la pauvre fille qu'il a perdue aux yeux du monde, aux yeux de son père, peut-être, cherche dans la religion un refuge contre les maux dont il est l'auteur ? Qu'il laisse en paix ses victimes, et qu'il ne vienne pas empoisonner par son odieuse présence les derniers moments qu'une fille et son père doivent passer ensemble sur la terre !

Mais le jeune gentilhomme resta immobile et regarda le marchand avec une dignité qui lui imposa :

— Je vous ai dit bien des fois, monsieur, reprit-il, que vos accusations étaient injustes en ce qui concernait votre malheureuse fille, et je ne cesserai, de quelque injure que vous

m'accabliez, de rendre hommage à la vérité. Vos droits sont grands sur elle, mais ils ne sont pas sans limites. Par une témérité que je déplore de toute mon âme, j'ai troublé son repos, déchiré son cœur, terni sa réputation; vous ne pouvez me refuser la faculté de satisfaire à ma conscience et à mon honneur en donnant à mademoiselle la réparation qui lui est due. Si donc la fatale détermination dont parle mademoiselle Defunctis est vraie, je vous adjure de n'y pas donner suite. Attendez du moins pour l'accomplir que les impossibilités qui s'opposent à mes plus chères volontés soient aplanies, et peut-être, continua-t-il d'une voix altérée, le délai que je demande sera-t-il bien court!

Ce langage digne et mesuré parut faire quelque impression sur Poliveau lui-même.

— Ces projets de mariage sont-ils donc sérieux? dit-il en attachant sur Villenègre un regard inquisiteur; le marquis de Villenègre a-t-il réellement conçu la pensée de donner son nom, son rang et sa fortune à la fille d'un bourgeois banqueroutier, et de poser un jour sur son front plébéien une couronne de duchesse? J'avais cru que de pareils récits ne se voyaient que dans les livres du temps passé, et je pensais que si un gentilhomme de nos jours mettait en avant de tels projets, ce n'était que pour duper

une pauvre famille et tromper une fillette vaine et ambitieuse!

— Et cependant, monsieur, s'écria le jeune homme avec feu, je vous jure que depuis le jour où ma légèreté funeste a compromis votre fille, je n'ai pas cessé un moment de chercher les moyens de me réhabiliter noblement à vos yeux et aux siens. Malheureusement, dans l'accomplissement de ce qui était pour moi un devoir sacré, je me suis heurté à une volonté inflexible, celle de mon père. Ne me forcez pas à vous répéter qu'au moment peut-être où je vous parle cette volonté n'est plus un empêchement pour moi.

Poliveau suivait avec attention chacun des mouvements de son visage et semblait chercher la trace d'un mensonge ou d'une arrière-pensée dans chacune de ses paroles. Quoique cet examen fût tout à l'avantage du jeune homme, il reprit d'un ton de défiance :

— M. de Villenègre, ou je me suis trompé sur le caractère des gentilshommes de notre temps, ou vous avez quelque autre motif dont vous ne parlez pas pour réclamer avec tant d'insistance...

— Je n'ai d'autre motif que l'amour que je ressens pour cette charmante et malheureuse enfant, s'écria-t-il avec chaleur, et puisqu'il faut

que j'évoque des images consolantes dans un moment terrible où je devrais être tout entier à ma douleur filiale, je vous dirai que j'ai un autre motif encore : c'est de rendre un nouveau lustre à une famille honorable que j'ai vouée à la honte, c'est d'effacer par mes soins, par mon dévouement, par mon affection, le souvenir de l'année fatale qui vient de s'écouler. Oh! ne m'enviez pas cette satisfaction, monsieur, et par pitié ne souffrez pas que votre fille ne prenne conseil que de son désespoir! Je me reprocherais toute ma vie d'avoir été la cause de ce malheur comme de tous les autres.

Villenègre s'arrêta attendant son arrêt :

— Hein! qu'est-ce que je vous disais? dit la Defunctis en jetant sur Poliveau un regard de satisfaction; aurez-vous le cœur de résister à de si belles choses?

Poliveau semblait réfléchir. Tout à coup il se tourna vers Rosette et lui dit d'un ton étrange :

— Et vous, ma fille, que pensez-vous de la proposition de M. de Villenègre?

La belle drapière ne répondit pas et s'enveloppa dans son voile blanc de novice.

— Je vous demande, reprit le vieillard, si vous seriez disposée à renoncer au couvent et à épouser l'homme à qui, votre père et vous, vous devez tous vos maux?

Rosette répliqua d'une voix basse et timide :

— Je me suis cruellement repentie, mon père, de n'avoir pas toujours suivi vos volontés. Vous êtes l'arbitre de mon sort, et j'obéirai aveuglément à vos ordres.

Cette réponse ne parut pas encore assez explicite à l'ancien échevin.

— Cela est fort bien, Rosette ; mais supposez que je vous laisse entièrement libre de choisir entre Dieu et le marquis de Villenègre, qui choisiriez-vous ?

C'était en quelque sorte s'en remettre à la décision de la jeune fille, et tous les regards se tournèrent vers elle. Rosette se tut encore pendant quelques instants. Elle semblait en proie à une poignante torture morale, et on eût dit que les paroles n'arrivaient pas jusqu'à ses lèvres ; enfin elle souleva lentement sa tête et elle répondit d'une voix faible et touchante :

— Mon père, je ne trouve rien dans ce que je viens d'entendre qui doive changer la détermination que j'avais prise seule et que j'avais mûrie dans la solitude. Je remercie M. de Villenègre de ses intentions honorables ; il était digne d'un gentilhomme et d'un homme de cœur de vouloir réparer par un mariage le tort qu'il avait fait à une jeune fille obscure, dont mieux que personne il connaissait l'innocence ; mais à

son tour elle a le droit de ne pas accepter ce qui à ses yeux ne peut être qu'un sacrifice. La fille du bourgeois Poliveau, du marchand ruiné qui a cherché un refuge dans l'enclos du Temple, celle enfin qu'en d'autres temps l'on a appelée *la belle drapière,* et que toute la noblesse a vue occupée à des travaux vulgaires derrière le comptoir d'une boutique, ne peut être marquise de Villenègre ; elle se rend justice et elle s'explique aisément la résistance du duc de Villenègre, car une pareille union serait une mésalliance pour son fils. Non, M. le marquis, continua-t-elle en s'animant à mesure qu'elle parlait, je ne veux pas abuser d'un mouvement de générosité peut-être exagérée, d'une affection peut-être inconsidérée de la part d'un homme bien jeune encore et sans expérience. D'ailleurs, je suis trop fière pour entrer malgré elle dans une famille qui rougirait de moi. Quelque modeste que soit la condition où je suis née, elle est encore trop élevée pour que j'accepte des humiliations dans une condition supérieure ; enfin, s'il faut tout vous dire, mon esprit se révolte à la pensée d'attendre, pour que la réparation dont vous parlez soit possible, la mort d'une personne qui vous est chère.

Le marquis fit un mouvement de désespoir en murmurant :

— Mon Dieu ! elle ne m'aime pas !

La Defunctis était stupéfaite. Poliveau au contraire semblait heureux de la fierté de cette réponse. Il courut à sa fille et l'embrassa avec transport en s'écriant :

— Bien ! bien ! Rosette ; et maintenant je suis sûr que celle qui a pu rejeter avec tant de sagesse les propositions honorables d'un riche et brillant gentilhomme, n'a pu encourager les entreprises d'un séducteur. Ce n'est donc plus à toi d'implorer mon pardon, c'est à moi d'implorer le tien, moi qui t'ai maudite et outragée, moi qui t'ai repoussée et livrée à la merci des étrangers. Pardonne-moi, ma fille, et dans le couvent où tu vas entrer, tu emporteras à jamais la tendresse et les regrets de ton pauvre père.

Rosette, comme si l'effort qu'elle venait de faire eût épuisé ses forces, était retombée dans un morne abattement.

— M. le marquis, reprit Poliveau, vous avez entendu la décision de ma fille, je n'y ajouterai rien. Je rends justice à mon tour à la générosité du sentiment qui vous fait agir, et je reconnais que vous n'avez pas hésité à proposer le seul remède possible aux maux dont vous êtes la cause. Cette déclaration de ma part doit satisfaire, je le pense, aux exigences de votre con-

science et de votre honneur. Et maintenant, M. de Villenègre, permettez-moi de vous rappeler que chaque moment qui s'écoule peut, d'après votre propre aveu, être le dernier de votre père.

Le marquis tressaillit à ce souvenir, mais la résolution funeste et inattendue de Rosette l'occupait trop profondément pour qu'elle n'étouffât pas toute autre pensée.

— Mademoiselle, dit-il d'un ton suppliant, ne me poussez pas au désespoir et laissez-moi penser que dans un moment plus calme vous reviendrez de ce fol enthousiasme qui va vous jeter dans un parti extrême et dangereux. Du moins, si, comme vous l'avez dit, votre décision est irrévocable, qui vous oblige à l'accomplir sitôt? Attendez quelques jours encore. Pour vous, pour votre père, pour vos amis, réfléchissez à ce que vous allez faire. Dieu punit aussi une démarche inconsidérée, ne fût-ce que par le repentir!

Rosette pleurait derrière son voile.

— Ainsi donc, continua le jeune homme tristement, je m'étais trompé sur vos sentiments lorsque, par dévouement pour moi, vous avez, dans une nuit fatale, bravé la colère de votre père et appelé sur votre tête son mépris et le mépris du monde? Cette générosité, qui a exalté

ma reconnaissance, n'était donc pas autre chose qu'un sentiment de rigoureuse justice?

— Assez, monsieur, interrompit Poliveau avec autorité, le silence de Rosette doit vous suffire, et désormais aucun doute ne peut plus subsister dans votre âme. Ma fille, par suite, sans doute, des chagrins qui l'ont accablée depuis une année, s'est senti une vocation véritable pour le cloître, et...

— Je ne croirai pas cela, je ne croirai jamais cela! s'écria la Defunctis d'un ton irrité en regardant le vieillard en face : je n'ai pas peur de vous, maître Poliveau : j'en ai vu de plus terribles que vous qui ne m'ont pas effrayée, et rien ne m'empêchera de vous dire votre fait. Vous sacrifiez votre fille à un vain point d'honneur, à je ne sais quel scrupule d'amour-propre; voilà la vérité. Vous voulez faire croire que Rosette a un goût bien décidé pour le couvent, mais je suis sûre du contraire, et l'abbesse de l'Ave-Maria, qui, comme vous le savez, est ma parente, m'a dit ce soir même que cette pauvre enfant se préparait de grands regrets pour l'avenir si elle prenait le voile. Elle a encore des idées trop mondaines et elle est trop attachée aux affections terrestres pour être une bonne religieuse; elle n'en conviendra pas, mais elle sait bien que je ne me suis pas trompée sur ses

goûts secrets. Si donc elle persiste dans son projet, c'est qu'elle craint votre colère : elle est convaincue qu'elle n'obtiendra votre pardon complet qu'au prix de son obéissance. Rosette sait se résigner à son sort, mais elle ne peut pas l'accepter avec satisfaction ; je m'en porte garant. Que vous ne vouliez pas accorder sa main à un jeune gentilhomme beau, riche, de grande naissance, ce n'est qu'une sottise ; mais que vous l'obligiez, pour conserver votre affection, dont elle a toujours été digne, à renoncer au monde, à se vouer pour la vie aux austérités d'un couvent rigide, voilà ce que je ne saurais souffrir, et, je vous le dis tout net, vous êtes un mauvais père.

Cette rigoureuse apostrophe, loin d'irriter Poliveau, parut le faire rentrer en lui-même. Les reproches de sa conscience avaient peut-être précédé ceux de l'irascible bourgeoise.

— Un mauvais père, moi ! s'écria-t-il ; et toi, ma fille, aurais-tu conçu la même pensée ? m'aurais-tu aussi accusé au fond du cœur, tout en obéissant à ce que tu sais être mon désir secret ? Mais qui donc doit souffrir plus que moi de cette séparation cruelle ? A qui doit-elle coûter plus de larmes, jusqu'à ce que mes yeux soient desséchés par l'âge ou fermés par la mort ? Je suis vieux, souffrant, épuisé, accablé sous le poids

de la honte, menacé par la pauvreté, et je vais me retrouver seul en face de tant de maux. De toute ma famille, il ne m'est resté qu'une enfant chérie dont la vue m'eût donné du courage, dont l'affection m'eût dédommagé de tout le reste, et voilà que je consens à ne plus la revoir, à lui dire un éternel adieu! Qui donc ose croire, si je consens à ce sacrifice, que je n'en serai pas la première, la plus misérable victime?

Il s'arrêta suffoqué par les sanglots; il reprit après une pause :

— Eh bien! quoi qu'il doive arriver, je ne souffrirai pas que personne puisse attacher à mon nom cette odieuse qualification de mauvais père. Il y a peut-être un autre moyen que le couvent pour rendre à Rosette l'estime des autres et la paix de son propre cœur. Ma fille, écoute-moi et pèse avec soin chacune de mes paroles : l'éclat fâcheux de la terrible catastrophe qui a causé nos malheurs t'a fait dans le monde une position funeste. Rosette Poliveau a été déshonorée par la démarche téméraire d'un jeune étourdi, elle ne peut plus reparaître aux yeux de tous ceux qui la connaissaient sans que les torts qui lui ont été imputés aient reçu une solennelle réparation. Ton entrée dans un couvent faisait taire la calomnie et effaçait le scan-

dale ; mais si telle ne devait pas être ta pensée, il se présente une autre voie de reconquérir la considération et le respect du monde. Cherche un époux , non plus dans une condition supérieure à la tienne, mais dans un rang égal au tien, et tu pourras sous sa garantie affronter le mauvais vouloir de ceux qui t'ont accusée sur l'apparence. Pour moi , continua-t-il en jetant un regard sur Giles Poinselot, je connais un brave et loyal garçon qui n'a jamais douté de ton innocence, et qui, j'en suis sûr, n'hésiterait pas à resserrer les liens qui m'attachent déjà à lui.

— Oh ! de toute mon âme ! s'écria Giles en tressaillant.

Rosette voulut parler.

— Écoute-moi encore , ajouta Poliveau avec un accent de bonté ; avant que tu prononces , je veux te faire connaître l'étendue des obligations que j'ai contractées envers mon ancien apprenti. Sans lui, ma fille, sans son affection attentive et ses soins empressés, ton père peut-être n'existerait plus ; c'est à son zèle, à son dévouement que je dois de te voir encore et que je puis espérer quelques jours tranquilles si tu restes auprès de moi. Je suis bien pauvre , Rosette , pour acquitter de semblables dettes de reconnaissance, et cependant je suis certain que si tu

te rendais à mes prières, Giles ne croirait pas que je fusse en reste avec lui. Il t'aime depuis longtemps, ma fille, non pas de cet amour turbulent et fier de certains gentilshommes, mais de l'amour simple et modeste, quoique profond, d'un homme de cœur. Décide, mon enfant, tu es libre dans ton choix. J'ajouterai seulement quelques considérations qui peuvent avoir du poids auprès de toi, puisqu'il s'agit de mon bonheur : d'un moment à l'autre mes affaires vont s'arranger, et je pourrai reprendre mon commerce dans notre ancienne maison de la rue de la Tixeranderie. Je suis faible maintenant et sans énergie ; mais je laisserais la maîtrise à un gendre qui, avec toi, ferait prospérer les affaires comme autrefois ; je reverrais la vieille enseigne de mes pères se balancer au-dessus de notre porte, et ce serait pour moi une bien douce consolation après tant de chagrins. Cet avenir possible, ma fille, offrirait plus de chances de bonheur et de paix que d'autres espérances de grandeur et d'orgueil auxquelles je ne saurais donner mon assentiment.

Le vieillard se tut, et on attendit encore avec anxiété la décision de Rosette. Soit embarras de répondre, soit incertitude véritable, la jeune fille parut hésiter. Giles l'observait avec angoisse.

— Rosette, s'écria-t-il, ne vous opposez pas aux vœux de votre digne père. Sauf le respect que je lui dois, il exagère les services que j'ai pu lui rendre; mais je vous aime, moi, du jour où je vous ai vue pour la première fois, quoique je n'aie jamais osé vous le dire comme les autres; je faisais tout pour vous plaire, et si j'ai cherché pendant un temps à prendre les habitudes des gentilshommes, c'était parce que j'avais remarqué votre penchant pour tout ce qui ressemble à la noblesse. Consentez à devenir ma femme; je suis sans fortune, sans famille, sans naissance, mais je travaillerai pour vous; il ne se passera pas un moment de ma vie que je ne l'emploie à assurer votre bonheur. Je vous rendrai heureuse, je vous le promets, je vous le jure!

Rosette le regarda avec un air d'attendrissement profond :

— Je n'ignorais pas les services que vous nous avez rendus, Giles, dit-elle avec un accent pénétré, et j'ai apprécié toutes les excellentes qualités dont vous avez donné tant de preuves. J'ai pour vous la plus vive reconnaissance, et bien des fois déjà votre nom a été prononcé avec celui de mon père dans les ardentes prières que j'adressais à Dieu. Ainsi donc, Giles, mon frère, mon ami d'enfance, ne donnez pas

une interprétation fâcheuse à l'obligation où je me trouve de ne pas déférer à vos vœux. Mon père vous l'a dit, un éclat funeste m'a déshonorée aux yeux du monde ; je ne consentirai jamais à associer à mon sort un homme honnête et généreux qui pourrait se repentir plus tard d'avoir accepté la moitié de la réprobation qui pèse sur moi. Non, tout ce que je vois, tout ce que j'entends ne fait que me confirmer dans mon premier dessein : je ne puis plus appartenir au monde, et je me donnerai tout entière à Dieu. Il le faut, c'est une nécessité que je dois subir, et je la subirai, sinon sans quelque regret, du moins sans plainte.

— Oh ! ce n'est pas cela, Rosette, ce n'est pas cela ! s'écria le pauvre Giles désespéré. Vous aimez mieux vous ensevelir à jamais dans un couvent que de donner votre main à un homme que vous haïssez !

La belle drapière se détourna pour cacher la rougeur que ce reproche venait d'appeler sur son front. Poliveau se leva :

— Vous l'entendez, dit-il aux assistants : Rosette vient de déclarer ses véritables sentiments, et il n'appartient plus à personne de chercher à combattre des scrupules respectables.

Cependant Villenègre, à qui le dernier refus

de Rosette avait rendu quelques espérances, allait insister pour obtenir de la jeune fille une réponse plus favorable à ses désirs, lorsque la Defunctis lui fit signe de se taire.

— Décidément, tous ces gens-là ont perdu la tête! dit-elle avec son franc parler ordinaire; soyez calme, M. le marquis, et ne les irritez pas davantage en restant ici contre leur gré. Tout n'est pas fini encore, continua-t-elle en baissant la voix et en le tirant à l'écart; d'ici à demain on peut susciter bien des obstacles à ce projet. Je soupçonne que la petite nous trompe tous et se trompe elle-même; je lui parlerai seule. Ayez confiance en moi, M. le marquis: vous savez que je suis dans vos intérêts, et quand ce ne serait que pour faire enrager mon honoré mari, qui va conter à votre père tout ce qui se passe, je vous assure que la prise de voile n'aura pas lieu, du moins de sitôt!

— M. le marquis a-t-il encore quelques ordres à nous donner? dit Poliveau avec une politesse ironique en s'inclinant devant Villenègre.

— Il suffit, dit celui-ci d'un ton sombre en se préparant à sortir, je vais quitter cette maison, dont on me repousse, dont on me chasse. Mais je saurai si la volonté de cette jeune demoiselle est libre lorsqu'elle déclare en ma présence qu'elle veut entrer en religion. Si je trouve ses

sentiments conformes aux miens, lors même que son père me chargerait de malédictions, je jure qu'elle sera ma femme.

En prononçant ces paroles, il fit un salut fier et s'éloigna rapidement.

En sortant de la maison de Poliveau, le jeune homme s'engagea dans l'inextricable dédale de venelles et de sentiers dont les maisons et les jardins de l'enclos étaient entourés. Les localités étaient peu familières au marquis, habitant de la place Royale. D'ailleurs la nuit était entièrement close et le feuillage des arbres interceptait les rayons de la lune, qui se levait à l'horizon. Aussi, encore bouleversé par la scène violente dont il venait d'être un des principaux acteurs, il ne tarda pas à s'égarer dans le quartier désert qu'il lui fallait traverser pour atteindre l'entrée de l'enclos. Il arriva enfin à une sorte de place couverte de gazon, au centre de laquelle s'élevaient les donjons noirs et les flèches élancées de la tour du Temple. Cet édifice servit à l'orienter, et il allait se diriger rapidement vers la grande porte quand le bruit que faisait une personne à quelques pas de lui, dans l'ombre, vint attirer son attention.

L'inconnu s'avançait lentement, d'un pas irrégulier et mal assuré. Mais ce qui frappa Villenègre, ce fut le son de voix de l'individu en

question, qui se parlait à lui-même et tout haut, suivant l'habitude des ivrognes. Le marquis s'arrêta et prêta l'oreille :

— Palsambleu ! disait l'étranger avec impatience, ze ne trouverai donc pas cette satanée tour du Temple, où doit avoir lieu le rendez-vous ? Certainement quelque grand diable l'aura emportée pour me faire pièce pendant que ze gagnais l'arzent de ces bourzeois. Les maudits coquins ! ils n'avaient pas deux pistoles à eux six, et z'en ai dépensé trois pour les griser. Pouah ! Fi des vilains ! mais où diable a-t-on cacé cette cienne de tour du Temple?

En ce moment l'ivrogne, dans lequel on a sans doute reconnu le comte de Manle, se trouvait au pied d'une masure qui de ce côté terminait la place ; il s'arrêta tout à coup et poussa un grand éclat de rire :

— Sour ma parole, z'ai la berlue ce soir ! reprit-il d'une voix entrecoupée ; ze cerce la tour du Temple et elle me crève les yeux, ze la touce de la main. (En effet il promenait sa main le long des parois de la muraille en ruine dont nous avons parlé.) Allons, c'est fort bien et les compagnons me trouveront au rendez-vous ! Par ma foi, voici de l'herbe qui me paraît fine et drue, ze vais me reposer !

Il s'assit ou plutôt se laissa tomber rudement

sur l'herbe. Le marquis, après s'être assuré que c'était bien l'homme dont la connaissance lui avait été si funeste, allait s'éloigner, lorsque quelques mots qui arrivèrent encore jusqu'à lui le clouèrent à la même place.

— Oui, le petit Villenègre en enrazera de déplaisir, continuait de Manle, qui, sans s'en apercevoir, exprimait à haute voix ses réflexions secrètes. Voilà oun coup de maître! recevoir cinq cents pistoles du vieux duc pour souffler la belle drapière à ce pauvre marquis. Ah! ah! quelle excellente histoire!

En entendant ces paroles, dont il devina la portée, Villenègre ne put plus se contenir et s'élança vers le misérable pour en obtenir l'explication. Au bruit de ses pas, de Manle fit un effort infructueux pour se lever sur son séant :

— Ce doit être mon homme. Holà! compagnon, s'écria-t-il, est-ce vous qui venez de la part du capitaine Corbineau?

Cette question donna au marquis la pensée de se faire passer pour le personnage que de Manle attendait, espérant lui arracher ainsi quelques éclaircissements sur ce qu'il désirait savoir. La substitution ne semblait pas difficile, eu égard à l'obscurité et à l'état d'ivresse du comte. Aussi Villenègre n'hésita pas :

— C'est moi, dit-il en déguisant sa voix.

— Serviteur, cavalier, reprit l'ivrogne en cherchant toujours à se relever, je suis à vos ordres. Vous êtes exact; vous deviez venir à dix heures sonnantes, il est dix heures. Au pied de la tour, nous y sommes. Ah mais! un moment! et le mot de passe donc? Moi, ze dois vous dire : *Au diable les nonnes!* et vous?

— Au diable les nonnes! répéta Villenègre machinalement.

— Tiens! que ze souis simple! s'écria de Manle en éclatant de rire, c'est précisément vous qui devez me dire *au diable les nonnes*, et moi ze dois vous répondre... Attendez-donc, que dois-ze répondre?... Ah! oui, z'y souis : je vous réponds *et vive le Val-des-Écoliers!* C'est cela, compagnon. Nous nous connaissons, maintenant, et ze souis prêt à vous suivre. Vous êtes celui que ze cerce et ze souis celui que vous cercez... Allez, conduisez-moi bien vite à l'endroit où nous attend le capitaine Corbineau; ze souis impatient de savoir ce qu'on veut faire de moi dans tout ceci. Ah çà, on a donc dézà enlevé la petite Rosette? A-t-elle bien fait la méçante? Ze la mettrai à la raison, mordieu! vous verrez. Aidez-moi donc oun peu à me relever, camarade; en vérité, ze crois que z'ai bu un coup de clairet de trop avec ces coquins de bourzeois.

Villenègre sombre et pensif le regardait se tordre à ses pieds sans faire un mouvement pour lui venir en aide.

— Maugrebleu ! reprit l'ivrogne, las de l'inutilité de ses efforts et restant tout à coup immobile, ze reconnais bien là oun compagnon de ce damné Corbineau ! il n'est ni parleur ni oblizeant. Eh bien, ma foi, cavalier, si tu veux que ze te souive, tu me donneras la main, car du diable si ze bouze de là sans aide. On enlèvera la belle sans nous et on donnera les pistoles à oun autre, voilà tout. Moi, ze m'en vais dormir oun peu en attendant que tu te décides. Dieu ! qu'il fait bon dormir !

Et pour prouver son assertion, de Manle fit un bâillement énorme, allongea les bras et s'endormit brusquement. Le marquis se tenait toujours debout et immobile devant lui, les bras croisés sur la poitrine.

— Que signifie cette horrible trame ? pensait-il, on veut enlever Rosette, on lui a tendu un piége ! Oh ! mon Dieu ! sera-t-il possible encore de prévenir un si effroyable malheur !

Et, laissant l'ivrogne ronfler sur l'herbe, il se mit à courir de toute sa force. Malgré l'obscurité de la nuit et la difficulté du chemin, il franchit avec rapidité la distance qui le séparait de la maison de Poliveau. Le quartier était si-

lencieux et une seule lumière brillait encore à la fenêtre de la chambre occupée par le bonhomme. Cet incident parut de bon augure à Villenègre. Il frappa rudement à la porte, et, sans prendre le temps de répondre à celui qui venait ouvrir, il s'élança dans l'escalier et gravit avec rapidité les deux étages. La porte du vieillard était ouverte ; il la poussa brusquement et entra.

Une seule lampe éclairait ce pauvre réduit ; Poliveau était assis sur un grand fauteuil, le visage caché dans ses deux mains, en proie à un violent accès de désespoir. Auprès de lui, Giles Poinselot, debout et les yeux pleins de larmes, semblait lui adresser des consolations. Tous les deux, en voyant paraître tout à coup le jeune marquis, tressaillirent d'étonnement.

— Jeune homme, s'écria Poliveau avec une indignation douloureuse, venez-vous donc encore insulter au chagrin d'un père qui a embrassé sa fille chérie pour la dernière fois?

— Elle est donc partie? demanda le marquis en jetant autour de lui un regard épouvanté.

— Eh! que vous importe à vous? dit Giles impétueusement en s'avançant vers lui; nous sommes tous las de votre obstination à poursuivre mademoiselle Rosette et je vous déclare...

— Il ne s'agit ni de vous ni de moi, mais

d'elle, d'elle seule... De grâce! dites-moi, est-elle partie depuis longtemps? Qui l'accompagnait? Où allait-elle?

Giles allait répliquer avec vivacité, mais son maître, à qui la démarche mystérieuse du marquis faisait soupçonner quelque nouveau malheur, lui fit signe de se taire, et il répondit lui-même d'une voix tremblante :

— Elle est partie il y a quelques instants pour retourner au couvent; elle était accompagnée de mademoiselle Defunctis, et elles sont montées dans un carrosse de louage qui les attendait à la porte. Mais puis-je savoir...

— Vous saurez seulement qu'elle est peut-être déjà entre les mains d'hommes pervers capables de tous les crimes, et qu'il faut que ceux qui l'aiment volent à son secours!

— Miséricorde! serait-il possible?

— Expliquez-vous, monsieur...

— Je n'en ai pas le temps, et je n'ai moi-même encore que de vagues soupçons. Mais il n'y a pas une minute à perdre. Vous, monsieur l'apprenti, courez chez le lieutenant criminel Defunctis; dites-lui de se faire suivre par tous les soldats qui sont à sa disposition et de battre les quartiers qui environnent le Temple. Ou plutôt, continua-t-il d'un air de réflexion, priez-le de se rendre au Val-des-Écoliers. Ce nom doit

avoir une signification ! Pour activer le zèle du magistrat, dites-lui que sa femme court un grand danger. Vous, M. Poliveau, priez Dieu pendant que nous allons chercher à sauver votre malheureuse enfant !

Et il fit un mouvement pour s'éloigner.

— M. le marquis, s'écria le vieillard au comble de la terreur, ayez pitié de la douleur d'un père ! Que savez-vous au sujet de Rosette ?

— Je sais qu'elle va être enlevée par un misérable aventurier et qu'elle ne pourra plus appartenir ni à Dieu ni à moi si nous ne l'arrachons des mains de ses ennemis !

En même temps il disparut dans l'obscurité et on l'entendit descendre l'escalier à pas précipités.

Au moment où il arrivait en bas, l'horloge de la tour sonna dix heures.

— Il sera trop tard, murmura-t-il.

Et il se dirigea de toute sa vitesse vers l'endroit où il avait laissé de Manle endormi.

## VI

Les adieux du père et de la fille avaient été déchirants ; Poliveau, avec ce stoïcisme qu'il puisait dans la fermeté naturelle de son caractère, dans ses idées particulières sur l'honneur de sa famille et dans sa foi religieuse, avait d'abord paru impassible, quoiqu'il se séparât de Rosette avec la certitude qu'il ne la reverrait jamais ; mais, après le départ de la jeune fille, son courage avait faibli et il mêlait ses larmes à celles de son fidèle apprenti, lorsque l'apparition subite de Villenègre était venue donner un nouveau cours à ses pensées.

Au moment où Rosette et sa compagne quittèrent la maison, la plus profonde obscurité régnait dans cette partie de l'enclos du Temple. Elles remirent leurs masques et elles regagnèrent leur carrosse de louage, qui stationnait à quelque distance sous les arbres du préau. Gilles Poinselot avait voulu les accompagner jusqu'à la voiture pour les préserver de toute insulte ; mais à la porte de la maison, Rosette le supplia avec instance de remonter près de son père, dont elle avait deviné les regrets poignants sous son calme apparent, et l'apprenti obéit, après avoir sollicité en pleurant la permission d'assister à la cérémonie de la prise de voile qui devait avoir lieu le lendemain matin au couvent de l'Ave-Maria.

A l'approche des dames, la lourde portière qui distinguait ces véhicules primitifs, auxquels on ne donna que plus tard le nom de *fiacres*, fut rapidement abaissée, et une voix rauque, qui pouvait très-bien être celle du cocher qui les avait conduites précédemment, les engagea à monter. L'ombre était si épaisse autour d'elles qu'elles ne purent distinguer l'individu qui les aidait à prendre place dans le carrosse ; d'ailleurs, l'une et l'autre étaient si vivement quoique diversement émues de la scène qui venait de se passer, qu'elles étaient

incapables de toute réflexion sur ce qui leur arrivait. Aussitôt qu'elles furent assises, la portière se releva , un coup de sifflet retentit et la lourde machine se mit en mouvement avec plus de vitesse que ne le faisait espérer la vue des deux rosses étiques dont elle était attelée.

Si cependant les pauvres femmes avaient eu l'esprit plus tranquille , ou si la nuit avait été moins sombre, elles eussent pu remarquer que le siége du cocher était occupé par deux personnages mystérieux, qui cherchaient à cacher leurs traits en enfonçant leurs chapeaux sur leurs yeux, tandis qu'à l'arrière de la voiture se tenaient, en guise de laquais , deux autres individus qui s'enveloppaient soigneusement de leurs manteaux. Mais, à cette époque où l'éclairage public n'était pas encore inventé , il était naturel que les voitures ne fussent pas munies de lanternes , et excepté quelques lumières qui se montraient encore de loin dans les cabarets et les tavernes, rien ne pouvait trahir la présence de ces étrangers. Peut-être l'aspect insolite de cet équipage eût-il excité l'attention des gardes qui veillaient à l'entrée du Temple ; mais , soit hasard , soit complicité , au moment où la voiture passa sous la voûte qui donnait accès dans l'enclos, les archers du grand prieur dormaient dans leur corps de garde , la grille

était ouverte et une seule lampe éclairait le passage ; le carrosse sortit donc sans encombre, roula bientôt sur la boue fétide des rues non pavées, s'enfonçant dans les vieux et tristes quartiers qui s'étendent à l'est de Paris.

Ni l'une ni l'autre ne s'aperçut donc d'abord que l'on ne prenait pas tout à fait le chemin du couvent de l'Ave-Maria. Rosette pleurait silencieusement au fond du carrosse, et la bonne dame, qui prenait une part sincère à ses chagrins, se mit à sangloter comme elle. Cependant ces témoignages de douleur n'affaiblissaient pas la colère qu'avait excitée chez la bourgeoise la cruelle détermination du père et de la fille.

— Oui, oui, pleurons comme des Madeleines, disait-elle avec un mélange singulier d'aigreur et de bonté, et vous verrez si ce déluge remédiera à quelque chose ! Sur le salut de mon âme, je n'ai jamais vu de vieillard aussi têtu et aussi dur, de fille plus folle et plus exaltée. Et depuis quand donc, ma belle, avez-vous gagné cette rage de couvent ? C'est donc à vos yeux une bien douce chose que d'être religieuse et de passer sa vie derrière les barreaux de fer d'un cloître ? Pour moi, je déclare que je ne pourrais vivre plus de trois jours sous les grilles.

— Mademoiselle, s'écria Rosette, n'avez-vous pas compris que le pardon et l'amour de mon père n'étaient qu'à ce prix ?

— Eh ! que ferez-vous de l'un et de l'autre lorsque vous aurez prononcé vos vœux et que vous ne pourrez plus voir ni votre père ni personne? demanda la prosaïque Defunctis. Mais, écoutez, petite ; je vous confesserai une chose : je me suis mis dans la tête que vous ne serez pas religieuse et vous ne le serez pas. J'aimerais mieux encore vous voir épouser ce pauvre diable d'apprenti, qui vraiment m'a fait pitié. J'espérais ce soir, en vous conduisant chez votre père, que tout finirait bien, et c'était pour cela que j'avais fait avertir le jeune M. de Villenègre. Tous mes projets ont manqué par votre obstination, mais je ne me donne pas encore pour battue, je vous en avertis. Je vais demander un lit pour cette nuit à ma parente l'abbesse de l'Ave-Maria, car il est déjà tard pour rentrer chez moi. Nous allons causer sérieusement encore une fois, et il faudra bien que je vous fasse changer d'avis.

— Eh ! le puis-je, mademoiselle? Pour le monde, pour moi, ne faut-il pas que ce sacrifice s'accomplisse? Oh ! de grâce, cessez de lutter contre mon inexorable destinée. Vous avez déjà fait assez et trop peut-être pour une pauvre

créature qui s'abandonne elle-même. Que vous importe son bonheur lorsqu'elle-même en désespère ?

— Cela m'importe plus que vous ne pensez, repartit impétueusement la bourgeoise. Écoutez, mignonne, continua-t-elle d'un ton confidentiel et affectueux, je pourrais vous dire que je vous aime beaucoup, ce qui est vrai, et que je ne voudrais pas vous voir malheureuse, parce que, depuis une année, je suis presque une mère pour vous; mais j'ai encore d'autres raisons pour m'opposer de tout mon pouvoir au coup de tête que vous voulez faire. D'abord, je vous l'ai dit, j'ai écouté le jeune M. de Villenègre, qui, ne pouvant vous voir lui-même au couvent, venait à chaque instant me parler de vous ; ensuite je sais que votre résolution fera le plus grand plaisir à des personnes que je ne serais pas fâchée de chagriner un peu.

— Et à qui donc, bon Dieu ?

— D'abord à mon mari, M. le lieutenant criminel, avec qui j'ai des querelles chaque jour à cause de vous. Vous saurez, ma toute belle, que M. Defunctis prétend en agir avec sa femme comme avec les soldats de la prévôté, et qu'il veut se faire obéir partout et toujours. Vous sentez que je résiste de mon mieux, et je ne suis pas fâchée d'agir à ma guise de temps

en temps. Or, M. Defunctis cherche à faire sa cour au vieux duc de Villenègre, que je ne peux pas souffrir, et je soupçonne qu'ils ont machiné quelque chose entre eux pour vous empêcher d'épouser jamais le marquis.

— Serait-il vrai ! s'écria Rosette avec étonnement.

Puis elle ajouta en soupirant :

— Qu'importe ? ils ne vont plus avoir rien à craindre de moi ! demain je ne leur ferai plus ombrage.

— Oui, dit la bourgeoise avec aigreur, et le vieux duc en sautera de joie, tout malade et goutteux qu'il est ; la duchesse, qui, m'a-t-on dit, est tombée en enfance, retrouvera sa raison du coup en apprenant cette nouvelle, et M. Defunctis, qui restera en faveur auprès d'eux, en deviendra plus important et plus insupportable que jamais. Je hais ces Villenègre, excepté le jeune marquis toutefois, et je veux vous en dire la raison, ma belle enfant ; vous jugerez :

Il y aura deux ans à la Saint-Jean prochaine, qu'on donna chez eux un grand dîner, et mon mari y fut invité. Depuis longtemps je désirais voir un dîner d'apparat chez des gens de qualité, et je fis si bien que M. Defunctis consentit à m'emmener avec lui. Il mit sa robe

et son rabat de cérémonie, moi je pris mon vertugadin de velours, mon bonnet de dentelles *à cornes*, mon collier de perles; sur ma foi! on eût dit d'une véritable princesse. Mon mari monta sur sa mule et me prit en croupe, comme c'est l'usage, puis nous allâmes bon train à la place Royale. Les abords de l'hôtel de Villenègre étaient encombrés de carrosses, et la cour était remplie de pages et de laquais. Croiriez-vous que ces coquins, au moment où nous nous arrêtâmes devant le montoir, commencèrent à gloser impertinemment sur nous et notre équipage, si bien que mon mari fut sur le point d'envoyer chercher main-forte pour mettre cette canaille à la raison. L'un d'eux poussa même l'insolence jusqu'à dire tout haut qu'en descendant de la mule j'avais montré mes jarretières, ce qui était une calomnie, ma chère, quoique ces jarretières pussent très-bien être montrées, car elles étaient en taffetas couleur de feu, à franges d'argent, et elles m'avaient bien coûté deux écus tournois, à l'enseigne de Sainte-Geneviève, dans la rue Bourg-l'Abbé.

Ici la bourgeoise irascible fut obligée de s'arrêter, car elle avait parlé avec tant de volubilité que l'haleine lui manquait. Rosette, qui était retombée dans sa rêverie, répondit par une interjection banale.

— Vous sentez bien, ma très-chère, que je sais trop le monde pour m'offenser de ce que pouvait dire cette valetaille ; personne n'ignore que ces pages et laquais sont incorrigibles et que le parlement a perdu son latin et ses sentences à vouloir réprimer leur insolence. M. Defunctis lui-même, tout lieutenant criminel qu'il est, n'a pu en venir à bout, et l'avanie qu'ils nous firent ce jour-là en est la preuve. Mais, comme on dit, tel maître, tel valet, et si je vous parle des insultes de ces manants, c'est pour mieux vous faire comprendre l'orgueil et l'arrogance de ceux qu'ils servent. Enfin, nous entrons dans l'hôtel au milieu de ces criailleries, et nous montons un large et superbe escalier. Vous pouvez croire que je me tenais bien droite et que je faisais la meilleure contenance possible. On ouvrit une porte à deux battants, et on nous introduisit dans une grande salle où il y avait tant de seigneurs et de dames couverts d'or et de diamants que j'en fus éblouie ; la tête me tourna, et je ne sais vraiment pas comment je me tirai de ma révérence. A l'extrémité de la salle étaient le duc et la duchesse, debout, roides comme des piquets, et ils nous firent à peine un signe de tête lorsque nous les saluâmes avec toutes les formalités d'usage. Quant à moi, je commençais à réciter de mon

mieux à la maîtresse de la maison un très-galant compliment que j'avais acheté [1] à un bel esprit de notre quartier (et qui, soit dit en passant, m'avait bien coûté un quart d'écu), lorsque cette précieuse m'interrompit tout à coup en me disant avec un grand geste majestueux :

« Allez, allez, ma chère, je vous fais grâce du reste ; vous n'êtes plus d'un âge où l'on a assez de mémoire pour réciter une leçon. »

Et tous les freluquets et les caillettes de rire autour de nous ! Mon mari en devint rouge de honte, et moi j'eus de la peine à ne pas sauter aux yeux de cette affronteuse, quoique j'aie bien reconnu plus tard que pour faire une telle incivilité à une étrangère il fallait que la dame eût déjà la tête un peu à l'envers. Nous nous sauvâmes dans un coin au milieu des brocards. Mais ce ne fut pas la seule avanie que me fit éprouver l'orgueilleuse duchesse ; pendant tout le cours du dîner je remarquai qu'elle me désignait en ricanant à quelques grandes dames de ses amies, et il me semblait qu'elles s'amusaient beaucoup de la tournure et des manières d'une honnête bourgeoise qui s'était fourvoyée en si haute compagnie. Comme si une bourgeoise ne valait pas...

[1] Il y avait à cette époque des *marchands de compliments*.

Ici le babil de la Defunctis fut interrompu par Rosette. A la lueur passagère d'un falot que portait un passant, elle venait de remarquer que le carrosse se dirigeait dans des rues écartées et solitaires.

— Mademoiselle, dit-elle avec timidité en soulevant le rideau de cuir qui servait à clore la voiture (car les carrosses d'alors n'avaient pas de vitres), il me semble que le cocher n'a pas pris le chemin du couvent et que nous nous trouvons dans un endroit bien désert.

— N'ayez pas d'inquiétude, poulette, répondit la bourgeoise avec indifférence; sans doute ce chemin est plus court que le chemin ordinaire... Mais pour en revenir à l'histoire de mes malencontres chez les Villenègre...

— Silence! reprit la jeune fille en baissant la voix et en frissonnant; avez-vous remarqué, mademoiselle, ces hommes qui occupent le derrière du carrosse?

— Ce sont sans doute des amis du cocher ou de pauvres diables qui profitent de l'occasion pour se faire transporter sans fatigue dans leur quartier. Ne vous effrayez donc pas comme cela de tout, petite; vous seriez indigne d'être la femme d'un gentilhomme aussi accompli que M. le marquis de Villenègre.

— Sa femme! répéta Rosette d'une voix

étouffée ; je ne la serai jamais, et vous le savez bien.

— Je ne le sais pas encore, dit l'obstinée bourgeoise en hochant la tête ; mais, tenez, ma belle enfant, pour finir mon histoire en deux mots, je vous dirai que le jour dont je vous parle je reçus de ce vieux benêt de duc et de cette vieille édentée de duchesse toutes sortes d'impolitesses ; mais une attention délicate de leur fils m'est restée dans la mémoire, et je serais heureuse de lui prouver que je m'en souviens. Croiriez-vous qu'il poussa la complaisance jusqu'à me donner la main jusqu'à la porte du salon lorsque nous nous retirâmes le soir? et cela en présence de tous les railleurs! ensuite il nous salua avec tant de grâce que je l'aurais embrassé de bon cœur. Il est vrai qu'il faisait le même honneur aux autres dames qui avaient assisté au dîner, et que, plus tard, lorsque je lui ai parlé de cette circonstance, il ne s'en souvenait plus ; mais j'ai toujours pensé qu'il avait voulu par cette galanterie compenser le mauvais accueil du duc et de la duchesse. Quoi qu'il en soit, j'aime le fils autant que je hais le père et la mère, et je ne serais pas fâchée de faire enrager ces deux vieux avares, qui crèveraient de dépit s'ils savaient que leur fils dût épouser une bourgeoise. Quant à mon

mari, qui sert leurs orgueilleuses folies... mais il suffit ; nos différends ne regardent que lui et moi. Pour vous, ma toute belle, il faut, pendant que nous sommes encore seules, que je vous adresse une dernière question, et je vous prie d'y répondre dans toute la sincérité de votre âme ; me le promettez-vous ?

— Je vous le promets, ma chère et généreuse bienfaitrice ; n'avez-vous pas droit à toute ma confiance?

— C'est fort bien, mais c'est de vous qu'il s'agit, et maintenant que vous pouvez parler en toute liberté, je pense que vous ne me déguiserez pas la vérité. Vous savez que le marquis vous aime à l'adoration, à la folie ; pour vous il a affronté la haine de sa famille, les railleries de ses amis ; mais il me reste encore un point à éclaircir, quoique j'aie à cet égard de violents soupçons qui équivalent à une certitude. Vous, mon enfant, l'aimez-vous?

Rosette garda le silence.

— Souvenez-vous que vous m'avez promis d'être sincère !

— Mademoiselle, reprit la belle drapière avec effort, à quoi servirait ma réponse, puisque mon sort est fixé?

— Elle servirait à prouver que vous tenez vos promesses ; répondez, je vous en prie.

Ici un nouveau silence pendant lequel on n'entendit que le grondement des roues sur le pavé.

— Mademoiselle, reprit enfin Rosette, il m'eût été bien difficile de rester insensible à l'affection, au dévouement dont M. de Villenègre m'a donné tant de preuves depuis la fatale nuit où mes chagrins ont commencé, et si un abîme creusé par nos devoirs et la différence de nos conditions ne nous eût pas séparés...

— Mais enfin, l'aimez-vous, oui ou non?

— Hélas! ne l'avez-vous pas deviné! murmura Rosette en se cachant le visage comme si on eût pu voir sa rougeur malgré son voile et l'obscurité.

Dans ce moment si important de la conversation entre les voyageuses, la voiture s'arrêta tout à coup; les individus qui les accompagnaient mirent pied à terre, et elles furent obligées de donner toute leur attention à ce qui se passait autour d'elles. Elles soulevèrent avec inquiétude les rideaux de cuir qui servaient de portières et elles s'aperçurent qu'elles étaient non pas à la porte du couvent qu'habitait Rosette, mais dans un endroit qui leur parut d'abord entièrement inconnu.

C'était une espèce de carrefour vaste et dé-

couvert, bordé de murailles nues, au-dessus desquelles se montraient quelques arbres fruitiers; les maisons étaient rares dans le voisinage et disséminées dans les enclos qui longeaient la voie publique. Le carrosse s'était arrêté devant un édifice gothique, surmonté d'un clocher élevé, et, à la lueur de la lune qui éclairait la partie supérieure du portail, on voyait des statues de pierre, des rosaces, des colonnettes et tous les accessoires ordinaires qui caractérisent une église remontant à une haute antiquité. Le plus profond silence régnait dans ce quartier; pas une fenêtre n'était éclairée; pas un passant attardé ne se glissait le long des murailles; et, excepté le carrosse qui stationnait au milieu du carrefour et un groupe d'hommes sombres et mystérieux qui chuchotaient à quelques pas, on eût dit que cette partie de la ville était inhabitée.

— Où sommes-nous, bon Dieu! s'écria la bourgeoise; cet ivrogne de cocher se sera trompé de route. Venez çà, vilain, reprit-elle en s'adressant au personnage enveloppé d'un grand manteau et qu'elle avait pris jusque-là pour le cocher véritable; ne vous avais-je pas bien dit, maraud, que nous retournions au couvent de l'Ave-Maria, dans la rue des Barrés? Allons, reprenez votre place sur le siége et

hâtez-vous de nous conduire à notre destination, ou je vous retiendrai quelque chose sur le prix convenu.

Mais, à son grand étonnement, celui à qui elle parlait ne bougea pas et continua d'écouter un autre individu qui semblait être le chef de l'expédition et qui donnait des ordres à voix basse. Bientôt un des individus s'éloigna du groupe et disparut rapidement dans l'obscurité comme s'il allait remplir une mission pressée. Les autres se rapprochèrent de la voiture.

— Miséricorde! que veut-on faire de nous? s'écria Rosette avec angoisse; pourquoi nous a-t-on conduites ici?

— J'espère que l'on n'a contre nous aucun mauvais dessein! reprit la Defunctis en élevant la voix pour se faire entendre de tous ceux qui l'entouraient; ces messieurs savent bien que je suis la femme du lieutenant criminel de robe courte, et qu'ils joueraient gros jeu...

— Paix! interrompit la voix rauque du prétendu cocher, qui n'était autre que le capitaine Corbineau, on ne veut pas vous faire de mal; seulement, si vous poussez un cri pour donner l'alarme, ou si vous ne faites pas ce que l'on attend de vous, vous êtes mortes.

Et il fit briller aux regards des pauvres fem-

mes éperdues la lame d'un poignard. Elles se rejetèrent dans la voiture et se pressèrent l'une contre l'autre en tremblant.

— Je ne comprends rien à ce qui nous arrive, reprit bientôt la compagne de Rosette d'un ton très-bas, afin sans doute de ne pas contrevenir à l'ordre menaçant qui venait de lui être donné, et j'ignore même où nous sommes.

— Mademoiselle, répondit Rosette du même ton, que Dieu et tous les saints aient pitié de nous! Je crains que nous ne soyons tombées dans quelque horrible piége, quoique je ne sache pas qui aurait intérêt à nous faire du mal! Quant à l'endroit où nous sommes, je crois reconnaître la vieille église qui est devant nous : c'est celle de Sainte-Catherine du Val-des-Écoliers; je viens de voir tout à l'heure la statue du bon roi saint Louis qui domine le portail. J'ai assisté souvent à la messe dans cette église, du temps que nous demeurions à quelques pas d'ici, dans la rue de la Tixeranderie.

— L'église de Sainte-Catherine! répéta la Defunctis d'un air de réflexion; attendez donc... ce doit être ici quelque machination abominable! J'ai entendu dire bien des fois à mon mari que l'abbé du monastère de Sainte-Catherine du Val-des-Écoliers était à la nomination

des ducs de Villenègre. Cet abbé est ce que l'on appelle aujourd'hui un *confidentiaire* ou *custodinos* des seigneurs de cette famille, et par conséquent il doit être tout à fait à leur dévotion.

— On a répandu des bruits fâcheux sur les prêtres qui habitent le couvent situé dans l'enclos, et je crois que l'abbé lui-même n'a pas bonne réputation ; mais qu'y a-t-il de commun entre ces religieux et nous ?

— Oh ! si je pouvais faire prévenir mon cher Barnabé du danger que court sa malheureuse femme ! dit la bourgeoise avec désespoir. Ces Villenègre sont capables de tout.

En ce moment l'homme qu'on avait envoyé en avant revint, et lorsqu'il eut dit quelques mots, le carrosse se remit en marche lentement. Ce fut un nouveau sujet de frayeur pour les malheureuses prisonnières, qui concevaient les craintes les plus sinistres. Mais la voiture s'arrêta de nouveau dès qu'elle eut tourné un angle de l'église ; la portière s'abattit, et on ordonna aux dames de descendre.

— Mais où nous conduisez-vous ? demanda la femme du magistrat avec épouvante.

— Vous allez le voir.

— Mais...

Avant qu'elle eût pu faire aucune objection,

deux mains vigoureuses s'emparèrent d'elle et la déposèrent à terre. En sentant cette étreinte brutale, la pauvre femme poussa un cri perçant qui retentit au milieu du silence de la nuit. Corbineau, effrayé, leva son poignard sur elle pour l'obliger à se taire. Rosette, éperdue, tendit la main pour protéger son amie, dont elle croyait la vie en danger, mais la force lui manqua et elle tomba sans connaissance au fond de la voiture, tandis que la Defunctis chancelait dans un état peu différent du sien.

Sans perdre de temps, l'un des ravisseurs s'empara de la jeune fille évanouie, tandis que les autres entraînaient sa compagne : on frappa un coup léger à une porte latérale de l'église ; elle s'ouvrit aussitôt, et lorsque toute la troupe fut entrée, elle se referma avec un bruit sourd qui retentit dans les vastes cavités du noir édifice.

L'intérieur de l'église avait, à cette heure de la nuit, un aspect imposant et majestueux qui eût dû frapper de respect les profanateurs. La lueur vague de la lune, pénétrant à travers les vitraux coloriés du rond-point, ne faisait que rendre les ténèbres visibles. Cependant, à mesure que les regards s'habituaient à cette obscurité, on distinguait les arceaux aériens, les colonnes sveltes et hardies qui

soutenaient la voûte gothique. Dans les bas-côtés, on voyait çà et là, à travers des masses d'ombre, se dresser, comme des spectres menaçants, les statues de marbre qui décoraient les tombeaux. La lumière d'une seule lampe tremblotait au fond du sanctuaire, et de l'autre extrémité de la nef on eût dit d'une étoile. Un air froid et humide, encore imprégné des derniers parfums de l'encens brûlé dans la journée, circulait pesamment autour des arrivants et causait un frisson involontaire. Dans cet immense et sonore bâtiment, chaque pas, si léger qu'il fût, éveillait un écho; chaque mot prononcé à voix basse se prolongeait dans ses profondeurs comme un gémissement.

L'individu qui portait Rosette inanimée la déposa sur un banc d'œuvre auprès d'une chapelle latérale, et donna ordre d'un ton péremptoire à la Defunctis de secourir sa compagne. La bourgeoise était incapable de penser ou d'agir par elle-même, tant elle était bouleversée par tout ce qui lui arrivait depuis quelques minutes. Cependant elle obéit machinalement et s'avança vers la jeune fille, que ses longs vêtements de novice faisaient apercevoir comme une blanche apparition. L'inconnu s'éloigna aussitôt et rejoignit ses compagnons, qui chuchotaient à quelques pas.

— M. l'abbé est-il prêt? demanda-t-il au personnage qui avait ouvert la porte et dont l'obscurité empêchait de voir les traits; j'espère qu'il ne nous fera pas attendre; le duc ne le lui pardonnerait pas.

— M. l'abbé est déjà à la sacristie, répondit d'une voix nasillarde le mystérieux introducteur, qui semblait être quelque fonctionnaire subalterne de l'église, et il montera à l'autel dès que cela plaira à M. le duc.

— Il suffit. Allez lui dire de préparer l'acte, en laissant les noms en blanc. Je soupçonne que le futur époux ne se soucie pas que l'on sache son véritable nom, et il l'ajoutera lui-même quand tout sera fini.

L'introducteur obéit à cet ordre et on entendit le bruit de ses pas sur les dalles s'éloigner peu à peu.

— Il ne nous manque plus que le fiancé, reprit d'un ton d'humeur celui qui venait de parler et qui n'était autre que Mignon, le valet de confiance du duc de Villènegre. Êtes-vous bien sûr, capitaine, qu'il va venir?

— Ventrebleu! si j'en suis sûr! répondit la voix rude de Corbineau; le compagnon ne se fait pas attendre lorsqu'il s'agit de gagner des pistoles ou de courir ce qu'il appelle des aventures de gentilhomme. Je lui ai envoyé un de

mes amis, qui doit le trouver à un rendez-vous convenu. Que la peste m'étouffe si je comprends pourquoi ils ne sont pas encore ici !

Ces paroles, prononcées d'une voix rauque et caverneuse, entremêlées d'imprécations, éveillèrent d'une façon lugubre les échos de l'église, et ceux qui les écoutaient ne purent s'empêcher de ressentir un sentiment de frayeur. Le valet de chambre reprit plus bas :

— Ne jurez pas, capitaine, je vous crois sans cela. Mais en attendant que le comte de Manle arrive, ne pourriez-vous dire en deux mots à ces femmes de quoi il s'agit? Vous savez que je ne dois pas paraître dans tout ceci, de peur de compromettre celui qui m'emploie.

— Soit, je vais leur expliquer l'affaire le plus galamment possible, répondit Corbineau avec un rire sinistre.

Et il s'avança d'un pas lourd vers les femmes, qu'il entrevoyait dans l'ombre.

En ce moment, Rosette commençait à reprendre ses sens, et, se soulevant péniblement dans les bras de sa compagne, elle s'effrayait du silence et de l'obscurité qui régnaient autour d'elle.

— Eh bien, ma petite mère, dit brusquement Corbineau en se plaçant devant elle, ça va-t-il mieux? Si vous étiez ma femme, au

diable si je souffrirais toutes ces pâmoisons-là !

— Où suis-je? qui me parle? demanda la pauvre enfant d'une voix faible.

— Une amie est près de vous, murmura la femme du lieutenant criminel; rappelez vos souvenirs.

— Que me veut-on? Pourquoi suis-je ici? répéta Rosette avec un reste d'égarement.

Ce fut Corbineau qui se chargea de la réponse.

— Vous êtes dans une église et l'on va vous marier. Allons, préparez-vous, ma belle Rose, et dites à Dieu un mot de prière si vous voulez assister saintement à la cérémonie. Votre fiancé est un peu en retard, mais il ne peut tarder à arriver. Je soupçonne, continua-t-il comme s'il se parlait à lui-même, que cet ivrogne a noyé sa mémoire dans un pot d'hypocras.

— Mon Dieu ! tout ceci n'est-il pas un rêve ! s'écria mademoiselle Poliveau avec un profond soupir.

— C'est toutefois un rêve fort joli, puisqu'il s'agit de mariage, reprit le soudard en ricanant; mais allons, maintenant que vous savez de quoi il s'agit, soyez sage et ne criez plus; vous voyez bien qu'on ne vous veut pas de mal.

Et il tourna sur ses talons comme pour s'é-

loigner ; mais la Defunctis, qui s'était peu à peu remise de sa première frayeur, le rappela et lui dit avec une certaine hardiesse :

— Un moment, monsieur l'inconnu. Je commence à comprendre ce que l'on veut de cette malheureuse jeune fille, et je vois clairement que l'on compte la sacrifier aux craintes exagérées d'un vieillard orgueilleux. Mais pourriez-vous me dire pourquoi l'on m'a amenée ici, moi, l'épouse du lieutenant criminel de robe courte ?

— Parbleu ! mademoiselle, répliqua Corbineau d'un ton goguenard, c'est parce que l'on ne pouvait pas faire autrement ; et d'ailleurs on a pensé qu'un témoin honorable ne gâterait rien à l'affaire.

— Mais savez-vous que mon mari vengera l'injure qui nous est faite, et que s'il vous retrouve jamais...

— Le lieutenant criminel Defunctis n'a pas besoin d'un nouveau stimulant pour qu'il s'efforce de prendre mort ou vif celui que l'on appelle le capitaine Coupe-Jarret.

— Le capitaine Coupe-Jarret ! répéta la bourgeoise en frissonnant. Quoi ! ce hardi aventurier dont on a mis la tête à prix...

— C'est moi ; vous me connaissez maintenant, songez à ne pas m'irriter.

Le nom bien célèbre du brigand redoutable qui était devant elle rendit à la pauvre dame toutes ses terreurs. Cependant, rougissant de céder à des craintes personnelles lorsque sa compagne courait un si grand danger et était incapable de se défendre, elle reprit d'une voix assurée :

— Ecoutez, M. le capitaine, je ne dirai rien à mon mari, et je ferai en sorte que vous ne soyez pas poursuivi pour vos actes de ce soir, si vous voulez être raisonnable. Je connais la personne qui vous emploie, et je sais dans quel but on veut marier cette pauvre enfant, sans son aveu, à un misérable indigne d'elle. Eh bien, je puis vous affirmer que cette violence est inutile ; dès demain matin cette jeune demoiselle doit prendre le voile dans un couvent d'un ordre très-sévère, et par conséquent elle ne pourra plus épouser personne.

— Cela est-il bien vrai ? demanda Corbineau avec surprise. Pourquoi diable alors nous donne-t-on mille pistoles ?

— Ruses féminines ! murmura le valet de chambre, qui s'était approché pour écouter. On n'a rien dit de tout ceci à monseigneur, et c'est quelque invention de cette commère. Ne comprenez-vous pas qu'on veut gagner du temps et que demain il sera impossible de faire ce que

nous n'aurons pas fait aujourd'hui? Laissons dire ces femmes, capitaine, et exécutons les ordres que nous avons reçus.

— Mais on ne peut marier ainsi une jeune fille malgré elle ! s'écria la bourgeoise avec insistance. On ne peut lui faire épouser, sans le consentement de ses parents, sans l'assistance de ses amis, un homme qu'elle ne connaît pas, qu'elle n'a peut-être jamais vu ?

— Allons donc ! est-ce qu'elle ne connaît pas le comte de Manle ?

— Le comte de Manle ! celui qui a forcé la boutique de Poliveau !

— Plutôt mourir ! s'écria Rosette avec force ; les plus affreuses tortures ne m'obligeront pas à dire oui au pied de l'autel.

— On se passera de votre consentement.

— Mais quel prêtre sacrilége osera sans mon aveu...?

— Croyez-moi, mademoiselle, tout est prévu. Il faut que cette nuit même vous soyez privée de votre liberté afin que vous n'en fassiez pas plus tard un mauvais usage. Sachez vous résigner à votre sort; on vous assurera des compensations pour le chagrin que l'on vous cause maintenant.

Rosette demeura anéantie. Sa compagne n'osait insister avec trop de chaleur depuis qu'elle

connaissait le redoutable bandit qui était un des chefs de cette intrigue. En ce moment on frappa à la porte latérale.

— Les voici enfin, dit Corbineau en se dirigeant de ce côté.

Deux hommes enveloppés dans leurs manteaux pénétrèrent en effet dans l'église ; l'un d'eux avait une démarche chancelante et s'appuyait sur son compagnon pour ne pas tomber; on l'entendait trébucher dans l'ombre à chaque pas.

— Sang-dieu ! camarade, dit le capitaine Corbineau à celui qui semblait servir de guide, tu viens bien tard ! je craignais déjà que tu n'eusses pas rencontré celui que tu cherchais.

— Ce n'est pas ma faute, capitaine, répondit l'autre avec humeur ; ce cavalier est arrivé ivre mort au rendez-vous, et il a eu toutes les peines du monde à me donner le mot de passe. Je l'ai en quelque sorte porté jusqu'ici.

— C'est oune calomnie, interrompit de Manle d'une voix altérée, et ce cadet-là ment comme un faquin. Z'ai toute ma raison, et ze marce comme un arquebousier du roi. Z'ai bu oun verre d'hypocras avec les bourzeois, voilà tout.

— Allons, allons, il aura toujours assez de raison pour faire ce qu'on attend de lui, dit

Corbineau. Eh bien, frère, continua-t-il en s'adressant à de Manle, êtes-vous prêt à épouser la personne en question ?

— Épouser? répéta de Manle tout abasourdi.

— Eh ! n'avez-vous pas deviné, camarade, que c'était là ce qu'on attendait de vous ? Vous ne vous plaindrez pas que j'aie manqué à nos conventions ; il n'y a aucun danger pour vous, et l'aventure doit vous paraître gaillarde et divertissante, on vous donne cinq cents pistoles et la jolie Rosette Poliveau... Quel heureux coquin vous êtes !

Soit étonnement, soit ivresse, de Manle ne répondit pas.

— Eh bien, acceptez-vous? demanda Corbineau, impatienté de son silence.

— Oui, oui, dit l'aventurier avec un accent étrange ; mais où est donc cette perle sans pareille? continua-t-il avec son jargon ordinaire, cette çarmante Rosette du bon Dieu !

— Elle est là, répliqua le capitaine en lui désignant les femmes ; voyons, beau cavalier, faites-lui votre cour pour vaincre ses derniers scrupules, pendant qu'on va avertir le prêtre de votre arrivée. Vous aurez besoin de toute votre galanterie, je vous en préviens, car la belle est farouche comme une tigresse.

— Nous allons voir ! reprit de Manle d'un air

de fatuité ; toutes ces tigresses-là s'apprivoisent facilement.

Il se dirigea en chancelant vers les dames, qui tremblaient de frayeur, et il se mit à leur parler à voix basse, mais bientôt on jugea au mouvement qui se fit du côté de la sacristie que la cérémonie ne tarderait pas à commencer.

Un mariage conclu dans des circonstances semblables, contre la volonté de l'une des parties contractantes et à la suite d'un rapt nocturne, semblerait, au temps où nous vivons, une chose impossible ; mais à l'époque où se passe cette histoire, à cette époque où la loi était sans vigueur, où la volonté de quelques hommes haut placés prévalait sur les droits les plus légitimes, où l'autorité était impuissante pour réprimer les scandales, les abus, les exactions, les crimes dont la France entière était le théâtre, rien n'était plus facile que les actes de ce genre, et les mémoires du temps sont remplis d'exemples que nous pourrions citer. Un gentilhomme ruiné voulait-il épouser une riche héritière, il l'enlevait de force, il la conduisait dans un endroit où se trouvait un prêtre gagné à l'avance et qui célébrait la cérémonie du mariage. Plus tard, si la famille de la malheureuse femme voulait réclamer judiciairement contre ces violences, on

prouvait par des témoins subornés, par des pièces fausses ou extorquées, la légalité de l'union, et dans tous les cas c'étaient des procès interminables dont le déshonneur rejaillissait sur les deux familles. Ces *mariages forcés*, comme on les appelait, devinrent si fréquents et l'excès en fut porté si loin qu'en 1639, vingt ans après les événements dont nous nous occupons, une ordonnance royale dut les réprimer sous les peines les plus sévères.

Cette cérémonie, qui, dans nos idées modernes, ne paraîtrait qu'une vaine formalité dès qu'elle ne serait pas faite dans les formes voulues, paraissait donc très-solennelle et très-redoutable à Rosette Poliveau et à la Defunctis. Il leur restait bien peu d'espoir que le prêtre dont on allait employer le ministère pour ce sacrilége tînt compte des larmes et des protestations de la pauvre jeune fille. Nous savons déjà que l'abbé de Sainte-Catherine du Val-des-Écoliers était entièrement sous la dépendance des ducs de Villenègre; et en effet, à cette époque les bénéfices ecclésiastiques étaient donnés à des seigneurs laïques qui souvent les transmettaient à leurs héritiers. Pour desservir les chapelles, les églises, les prieurés, etc., qui composaient ces bénéfices, les seigneurs usufruitiers prenaient à gage de pauvres prêtres appe-

les confidentiaires ou custodi-nos, qu'ils pressuraient à merci pour augmenter leurs revenus. On comprend que le confidentiaire était toujours ainsi sous la main de son seigneur et maître, qui pouvait exiger de lui plus ou moins pour le fermage, qu'on nous passe le mot, de son église. Or, telle était précisément la situation de l'abbé de Sainte-Catherine vis-à-vis du duc de Villenègre, et certes l'ecclésiastique capable d'avoir conclu un pareil marché devait être capable de tout faire pour obtenir qu'il devînt moins onéreux. D'ailleurs les chanoines qui habitaient le cloître de Sainte-Catherine du Val-des-Écoliers n'avaient pas alors un bon renom, puisque, peu de temps après, ils furent réformés par le cardinal de Larochefoucauld.

Rosette soupçonnait tout cela, et cependant lorsque le prêtre sortit enfin de la sacristie, revêtu de ses habits sacerdotaux et précédé du bedeau, qui portait un cierge allumé, elle n'hésita pas à faire une tentative désespérée; elle se leva brusquement et elle traversa l'église pour arriver jusqu'à lui. C'était un homme maigre, pâle, aux cheveux plats, à figure ignoble et que ne rehaussait même pas le costume sacré dont il était revêtu. Un air d'hypocrisie profonde était répandu sur son visage. Il tenait à la main un livre de liturgie et il

marchait lentement en récitant des prières.

Tous les assistants suivirent Rosette, les uns en ricanant, les autres en haussant les épaules d'un air de pitié. La jeune fille se mit sur le passage du prêtre, et lorsqu'elle se trouva dans la petite sphère lumineuse que projetait le cierge du bedeau, elle dit à l'officiant avec respect, mais avec fermeté :

— Mon père, je vous prie d'excuser ma hardiesse, et que Dieu me pardonne si je fais mal ; mais si quelqu'un vous a dit que le mariage auquel vous allez prêter le secours de votre saint ministère se fait de mon libre aveu, on vous a trompé ; j'ai été amenée ici par surprise et par force. Prenez garde de commettre un sacrilége dont vous, moi et tous ceux qui sont ici présents nous devrions porter la peine. Je vous conjure donc, au nom du Christ, qui nous voit et nous entend, de me soustraire aux intrigues criminelles de ceux qui m'ont conduite ici. Demain je dois entrer en religion au couvent de l'Ave-Maria ; j'appartiens déjà à Dieu, et si vous prêtiez votre concours aux machinations ourdies contre une pauvre fille sans défense, vous auriez à en répondre, non-seulement devant la justice céleste, mais encore devant vos supérieurs ecclésiastiques de la terre.

Ces paroles semblèrent frapper vivement celui à qui elles étaient adressées. Il resta un moment muet et déconcerté par cette apostrophe à laquelle sans doute il ne s'attendait pas. Mais un signe du valet de confiance du duc parut lui rendre quelque assurance.

— Ma fille, répondit-il d'une voix mielleuse et avec une humilité affectée, ce que vous dites peut être vrai, mais ce n'est pas à moi de m'opposer aux volontés de ceux qui sont placés au-dessus de moi; je n'ai aucun pouvoir temporel; je ne suis qu'un faible instrument dont se servent les puissants de la terre, et je dois leur obéir en vertu de ce principe du saint Évangile qui dit : « Vous rendrez à César ce qui appartient à César. » D'ailleurs, vous êtes encore bien jeune pour juger de ce qui est juste et sage, et il vous est difficile d'apprécier sainement les hautes pensées de ceux qui disposent en ce moment de votre destinée. Sachez donc vous résigner et laissez le soin du reste à la Providence. Suivez-moi à l'autel, et implorez la miséricorde de ce Dieu qui n'abandonne jamais ses véritables enfants.

Il eût été facile à Rosette, malgré sa simplicité, de rétorquer cette étrange théologie qui subordonnait le sort des faibles aux caprices des grands, mais en achevant ces paroles, le

prêtre se dirigea de nouveau vers le chœur en murmurant des prières.

— Monsieur, ayez pitié de moi ! s'écria la jeune fille en le suivant ; si vous saviez quelle douleur éprouvera mon malheureux père lorsqu'il apprendra de quelle horrible perfidie on veut me rendre victime ! Pour vous, pour le repos de votre conscience en cette vie, pour le salut de votre âme dans l'autre, ne souffrez pas qu'on commette une action abominable !

Mais l'hypocrite continuait sa marche d'un pas grave et cadencé, en marmottant des paroles consacrées que souillaient ses lèvres impures.

— C'est une indignité, cela ! s'écria la bonne Defunctis, ne pouvant plus commander à sa colère ; et ce prêtre maudit, cet infâme custodinos...

— Silence ! interrompit rudement le capitaine Corbineau.

La pauvre femme se tut aussitôt, terrifiée par cette voix redoutable. On l'entraîna vers le maître-autel, où tout avait été préparé pour la cérémonie. Déjà Rosette y avait été portée presque de force par le comte de Manle, dont la gravité des circonstances et du lieu semblait avoir dissipé subitement l'ivresse, et tous les deux à genoux devant le prêtre, revêtu de son

étole, attendaient la bénédiction nuptiale. Deux cierges seuls répandaient une lueur faible et incertaine sur ce groupe principal, tandis que les ravisseurs et la bourgeoise elle-même, qui était tombée à genoux sur une dalle du sanctuaire, restaient dans l'ombre.

La cérémonie commença. Dabord Rosette sanglotait et elle tournait fréquemment la tête comme pour protester par sa contenance contre la violence qui lui était faite; mais bientôt de Manle lui adressa quelques mots à voix basse qui parurent la calmer momentanément. Peut-être, touché par ses larmes, lui avait-il promis de ne regarder ce mariage que comme une vaine formalité; peut-être lui avait-il fait comprendre que les plaintes et la résistance ne feraient qu'irriter les agents du duc; toujours est-il que la jeune fille tomba bientôt dans une espèce de stupeur. Les assistants, qui avaient été témoins de son désespoir un instant auparavant, étaient surpris de ce calme, résultat peut-être de l'épuisement de ses forces, au moment le plus critique. L'honnête bourgeoise ne pouvant s'expliquer cette résignation crut sérieusement que la belle drapière s'était amendée tout à coup et avait réfléchi qu'un mari, même tel que le comte de Manle, valait toujours mieux que le couvent.

La cérémonie fut courte, car à cette heure peu avancée de la nuit, il n'était pas possible de dire une messe, et tout se borna à la bénédiction nuptiale. Mais au moment où le prêtre adressait aux deux époux les questions d'usage et où le comte de Manle venait de prononcer le *oui* sacramentel, on frappa rudement à la porte principale de l'église et on cria d'une voix forte et impérieuse :

— Ouvrez, au nom du roi !

— C'est mon mari, accompagné des soldats du guet ! s'écria la Defunctis en tressaillant ; c'est Dieu qui l'envoie, Dieu qui n'a pas voulu que cet horrible sacrilége s'accomplît dans un lieu sanctifié !

Le prêtre s'était arrêté tout tremblant.

— Ne faites pas un mouvement, ne prononcez pas une parole, mademoiselle, s'écria impérieusement le valet de chambre en s'adressant à la bourgeoise. Capitaine du Corbineau, chargez-vous de cette vieille folle et veillez à ce qu'elle ne donne pas l'alarme. Et vous, M. l'abbé, continua-t-il en s'adressant à l'ecclésiastique, continuez et hâtez-vous ; tout sera terminé avant que les gens du roi aient pu pénétrer ici.

Corbineau vint se placer à côté de la pauvre Defunctis, qui ne pouvait plus tenir en place.

Le prêtre se mit aussi en devoir d'obéir à l'ordre qui lui avait été donné ; mais tel était le bruit qui se faisait au dehors, et telle était l'agitation des agents subalternes qui entouraient Mignon, que l'on ne put entendre la réponse de Rosette. Le prêtre lui-même n'attachait pas sans doute grande importance à cette réponse, car, sans s'y arrêter, il se remit à marmotter les formules consacrées avec toute la rapidité que pouvaient lui donner la frayeur et le désir de satisfaire promptement ses patrons.

Enfin toutes les cérémonies d'usage étaient terminées ; l'anneau symbolique avait été passé au doigt de la fiancée, la bénédiction avait été donnée aux époux, et lorsque le dernier *amen* eut été prononcé par le bedeau, il ne manquait plus rien, suivant les idées du temps, pour que le mariage fût valable aux yeux de Dieu et à ceux des hommes. Au moment où le prêtre descendait de l'autel pour se retirer, le valet de chambre, sans se laisser effrayer par le bruit que faisaient les archers à la porte de l'église, s'écria d'un ton où perçait une vive satisfaction :

— Tous ceux qui sont ici présents sont témoins que Rosette Poliveau est bien et dûment mariée avec ce cavalier, et que, lui vivant, elle ne peut épouser aucun autre. Maintenant laissons la place à ces messieurs de la prévôté.

M. de Manle, vous pouvez emmener votre femme où il vous conviendra.

— Ouvrez ! cria une autre voix à la porte de l'église ; ouvrez ! c'est un père qui réclame son enfant !

— L'entendez-vous ? c'est mon père ! dit Rosette en cherchant à courir vers la porte.

De Manle la retint et se mit à lui parler à voix basse. En ce moment l'église tout entière retentissait des coups que l'on frappait à la porte avec les hampes des hallebardes et les crosses des mousquets ; les agents du duc, dont plusieurs, comme Corbineau, avaient à craindre les investigations de la justice, commençaient à montrer quelque effroi. Pendant ce temps le valet de chambre s'occupait de faire signer par les assistants, et même par madame Defunctis, l'acte de mariage que l'abbé de Sainte-Catherine avait préparé à l'avance.

Tout à coup la porte de la sacristie s'ouvrit et un homme tout essoufflé accourut vers la partie éclairée du chœur. Mignon reconnut aussitôt ce nouveau venu, qui portait la grande livrée de Villenègre.

—Qu'y a-t-il de nouveau, Comtois ? demanda-t-il avec étonnement.

— Le duc est expirant, reprit le messager ; le prêtre qui l'assiste à ses derniers moments, un

digne homme à qui il a tout confessé, l'a décidé à changer ses projets ; monseigneur m'envoie en toute hâte vous dire de ne pas faire ce qu'il vous avait commandé et de laisser aller la jeune fille. Un carrosse est à la petite porte du couvent pour la conduire où elle voudra.

— Il est trop tard, dit l'homme de confiance d'un ton sombre, le mariage est conclu et la famille de Villenègre est sauvée malgré la faiblesse de son chef. Voici l'acte, continua-t-il en s'adressant au comte et en lui présentant le papier sur lequel il avait apposé lui-même sa signature ; vous n'aurez plus qu'à remplir les blancs, à signer vous-même et à faire signer votre femme.

— Ze m'en çarze, fit de Manle avec une activité singulière, mais hâtons-nous de sortir, Defunctis et les zens du roi s'impatientent.

— Par ici ! par ici ! dit l'abbé éperdu en désignant la sacristie, qui communiquait avec l'intérieur du couvent.

On se dirigea en toute hâte de ce côté.

— Où me conduisez-vous, bon Dieu ? s'écria Rosette, qui se sentait entraînée par une main vigoureuse.

On ne répondit pas, et bientôt il n'y eut plus dans l'église que la Defunctis, que l'on semblait avoir oubliée dans cette retraite précipitée.

La bonne dame resta d'abord indécise sur le parti qu'elle devait prendre, et elle croyait toujours entendre à son oreille la voix formidable du capitaine Coupe-Jarret. Enfin , s'apercevant qu'elle était bien seule et que les archers continuaient à frapper avec violence, elle se hâta d'aller ouvrir.

Les soldats se précipitèrent dans l'église, portant des torches qui répandaient autour d'eux une vive lumière. Defunctis, en robe et revêtu de tous les signes de sa dignité, était à leur tête ; après lui venait le bonhomme Poliveau , tout pâle et hors d'haleine, soutenu par son fidèle apprenti. En apercevant son mari, la bourgeoise transportée courut se jeter dans ses bras :

— Barnabé ! mon cher Barnabé ! c'est donc toi ! s'écriait-elle. J'ai craint un moment de ne plus te revoir !

— Ma fille ! où est ma fille ? demandait Poliveau d'un air égaré.

— Mariée ! mariée de force , là , sous mes yeux !

— Et à qui donc ?

— Au comte de Manle , qui l'a enlevée aussitôt après cette cérémonie sacrilége !

Le pauvre père tomba sans connaissance sur le pavé en poussant un cri déchirant.

— Voilà donc où devait aboutir ma confiance

dans le vieux duc de Villenègre ! s'écria le lieutenant criminel ; il m'a trompé indignement en me disant qu'il n'emploierait que des moyens de persuasion et de douceur pour empêcher ce qu'il redoutait. Mais je me vengerai ! Allons, messieurs, continua-t-il avec vivacité en s'adressant aux archers, mettez-vous à la poursuite de ces misérables. La vue de ce carrosse de louage qui stationnait à la porte et que l'on avait reconnu pour appartenir à ces dames nous a fait oublier qu'il y avait d'autres issues au couvent. Réparez le temps perdu. Messieurs les cavaliers, à cheval, et au galop sur la trace des ravisseurs ! Vous, Giles Poinselot, placez votre maître dans ce carrosse et reconduisez-le à l'enclos du Temple. Quant à toi, ma chère...

— Oh ! je ne te quitte plus ! dit la bourgeoise en se suspendant au bras de son mari ; avec toi, je n'ai rien à craindre, et je veux t'aider à retrouver cette pauvre Rosette. Allons, messieurs, continua-t-elle avec autorité en s'adressant aux archers, mon mari vous ordonne de partir au galop !

# VII

Le lendemain matin, à l'heure où la plupart des habitants de l'enclos du Temple dormaient encore, Poliveau et Gilles Poinselot étaient assis tristement dans la chambre qu'occupait le bonhomme. Un rayon joyeux du soleil levant pénétrait à travers les vitraux garnis de plomb de la fenêtre et éclairait le modeste réduit ; mais ni le maître ni l'apprenti ne semblait s'être aperçu que le jour avait succédé à la nuit, et une lampe fumeuse était encore allumée sur une table voisine. Le lit était intact, car le marchand n'avait

pris aucun repos pendant la cruelle nuit qui venait de s'écouler, et ses vêtements souillés de boue, ainsi que ceux du jeune homme, rappelaient les courses rapides qu'il avaient dû faire dans Paris quelques heures auparavant. Tous les deux avaient les yeux rouges de larmes, le teint enflammé par l'inquiétude et l'insomnie. Assis à quelque distance l'un de l'autre, ils restaient mornes et silencieux, n'osant exprimer des consolations qu'ils savaient impuissantes, des espérances qu'ils n'avaient plus.

Cet accablement durait déjà depuis longtemps sans doute lorsqu'on frappa doucement à la porte, et une voix haletante demanda si l'on pouvait entrer. Poliveau et son ami tressaillirent.

— Oh! mon Dieu! serait-ce elle? s'écria le vieillard en se levant avec une vivacité fébrile.

Mais Giles, plus leste que lui, s'élança pour ouvrir. Une dame se précipita dans la chambre, et, ôtant son masque, elle montra les traits bien connus de l'épouse du lieutenant criminel.

La pauvre femme avait eu sa part dans les angoisses et les terreurs de la nuit précédente; elle portait le même costume que la veille, et tout faisait supposer qu'elle n'avait pas pris plus de repos que ceux qu'elle venait visiter. Elle avait monté l'escalier avec tant de hâte

qu'elle avait peine à respirer ; cependant, en la reconnaissant, le vieillard s'écria vivement :

— Mademoiselle, m'apportez-vous des nouvelles? pouvez-vous me dire enfin ce qu'est devenue ma malheureuse fille ?

— Hélas ! je n'en sais rien. Ne pouvant maîtriser mon inquiétude, je suis accourue ici avec mon laquais, qui m'attend en bas dans le préau, et j'espérais que vous-même vous seriez parvenu à découvrir quelque chose.

— Ah ! elle est perdue maintenant ! elle est perdue à tout jamais ! dit le vieillard dans un affreux désespoir. Son ravisseur l'aura entraînée loin de Paris et je ne la reverrai plus !

— Ne vous désolez pas encore, maître Poliveau ; il est certain que de Manle a enlevé votre fille dans un carrosse, mais les portes de la ville ont été fermées toute la nuit et aucune voiture n'a pu sortir. Des ordres sont donnés pour que toutes celles qui sortiront dans la journée soient visitées soigneusement. Mon mari, qui n'a pas souvent du caractère, a fait acte d'autorité cette fois ; il est furieux d'avoir été la dupe de ce vieux sournois de Villenègre, et il a pris des mesures sévères pour déjouer ses manœuvres. Il s'est transporté ce matin à l'hôtel de Villenègre pour faire une enquête, quoique le duc soit, dit-on, à l'article de la mort, et je pense

qu'il se rendra ici dès qu'il aura obtenu quelques éclaircissements. Espérons encore, sire Poliveau ; on retrouvera votre fille et elle vous sera rendue.

— Oui, mais elle est la femme d'un scélérat, et sa vue me sera odieuse. Oh! les lâches! ils n'ont pas même voulu que ma malheureuse fille pût se parer d'un nom obscur mais honorable, et ils lui ont donné pour époux un vil escroc, un infâme aventurier que je soupçonne de ne pas même être gentilhomme. Et l'orgueilleux seigneur qui a conduit cette trame abominable est mourant, dites-vous? Eh bien! si la malédiction d'un père peut troubler ses derniers instants, qu'il soit écrasé sous le poids de la mienne!

— Ne soyez pas trop sévère envers lui, maître Poliveau, dit la bourgeoise avec timidité; souvenez-vous que le vieux duc s'est repenti de ce qu'il avait fait, et que, cédant aux instances de son confesseur, il a envoyé contre-ordre par un de ses laquais. Malheureusement il était trop tard et le mariage était consommé.

— Mais son fils, mademoiselle? s'écria l'apprenti avec véhémence; son fils? qu'est-il devenu tandis qu'on livrait ainsi à un misérable coquin celle pour qui il affichait de si beaux sentiments? Où s'est-il caché pendant cette nuit

affreuse après nous avoir porté la première nouvelle du danger? Si toutefois il n'était pas le complice de son père, ne sommes-nous pas en droit de croire du moins qu'il n'a pas été fâché de voir sa parole dégagée par cet acte de violence et de trahison?

— Je nè souffrirai pas que vous attaquiez ce bon jeune homme, l'ami! s'écria la bourgeoise à son tour avec aigreur; dites tout ce que vous voudrez du duc et de la duchesse, ses père et mère, je ne les aime pas plus que vous; mais ce cher marquis, voyez-vous, je jurerais par tous les saints du paradis qu'il n'a été pour rien dans cette affreuse machination. Il est vrai qu'on ne l'a pas aperçu de la nuit; mais qui vous dit qu'il n'a pas sollicité de tout son pouvoir la rétractation tardive du vieux duc? Et d'ailleurs, j'en appelle à maitre Poliveau lui-même, continua-t-elle en se tournant vers le vieillard: quels que fussent les sentiments qui l'appelaient ailleurs, n'était-ce pas son devoir de rester près du lit d'agonie de son père?

— Cela est vrai, répondit Poliveau d'un ton austère; le malheur ne doit pas nous rendre injustes, et quoique ce jeune homme soit la cause première de tous mes maux, je ne voudrais pas faire retomber sur lui la haine qu'il n'a pas méritée. Hier il m'a paru sincère dans son affection

pour ma fille, dans son désespoir lorsqu'on a appris qu'elle avait été enlevée, et il m'en coûterait de reconnaître aujourd'hui qu'il m'a trompé.

L'apprenti baissa la tête d'un air sombre. Il s'ensuivit un moment de silence.

— Sire Poliveau, reprit la Defunctis, doit-on conclure de tout ceci que vous comptez attaquer juridiquement la validité de ce mariage? Mon mari dit que si vous le faites, vous auriez affaire à forte partie dans le cas où le duc recouvrerait la santé.

— Certes, je le ferai, lors même que je devrais mendier pour obtenir l'argent nécessaire au procès. Oui, oui, je revendiquerai mes droits méconnus, ma fille, mon unique enfant, ravie à ma tendresse! Voudriez-vous donc que je laissasse ma fille au pouvoir d'un époux abominable qui l'entraînerait avec lui dans la fange du vice et de la misère? Oui, je connais mes devoirs; j'engagerai un procès solennel, je redemanderai ma fille aux lois, au parlement, au roi, s'il le faut. Le rapt n'est-il pas positif? La violence a-t-elle seulement pris la peine de se déguiser, tant on se croyait sûr de l'impunité? N'y a-t-il pas des témoins de la résistance de Rosette, des efforts qu'elle a faits pour se soustraire à une odieuse contrainte, des protestations qu'elle a dû élever au pied de l'autel, en

présence de l'indigne époux qu'on lui imposait? A défaut des scélérats gagés qui ont opéré l'enlèvement, n'y a-t-il pas, pour attester la fraude, le prêtre coupable qui a prêté son ministère, les gens d'Église qui étaient présents, et vous-même, mademoiselle, vous, la femme d'un magistrat, vous qui avez partagé les chagrins de Rosette et qui ne l'avez pas quittée jusqu'au dernier moment? Oui, j'y suis décidé ; le procès aura lieu, et puisque M. le lieutenant criminel va venir ici, il recevra ma plainte et il faudra bien qu'il fasse son devoir.

La bonne dame hocha la tête d'un air d'embarras en entendant l'ancien échevin exprimer sa volonté avec tant de fermeté.

— Agissez suivant votre conscience, maître Poliveau, reprit-elle ; et cependant croyez-moi, ne précipitez rien. La justice est chère, au temps où nous vivons, et vous n'êtes plus riche ; d'ailleurs, elle est lente et la réparation viendra, si elle vient, lorsque les droits acquis de l'indigne époux de Rosette tiendront la place des droits que vous lui refusez. Pour ce qui est des personnes dont vous comptez invoquer le témoignage, prenez garde de ne pas trouver de ce côté toute la satisfaction que vous attendez. D'abord, le couvent du Val-des-Écoliers est tout dévoué au duc de Villenègre, et lorsque les

gens d'Église, sauf le respect qui leur est dû, se mêlent d'être coquins, ils le sont vingt fois plus que les coquins de la cour des Miracles. Quant à moi, ajouta-t-elle avec quelque embarras, en vérité je ne pourrais pas dire grand'chose : tout ce qui s'est passé cette nuit est pour moi comme le souvenir de quelque affreux cauchemar, et j'étais si effrayée que j'aurais peine à affirmer si Rosette a répondu oui ou non lorsqu'on lui a demandé si elle prenait pour époux le comte de Manle.

Poliveau la regarda avec une expression de défiance.

— Eh quoi ! mademoiselle, la frayeur aurait-elle troublé vos sens à ce point, lorsque vous saviez bien que ce n'était pas à vous qu'on en voulait ?

— Eh ! qui vous le prouve ? J'aurais voulu vous voir côte à côte d'un assassin de profession, comme le capitaine Coupe-Jarret, qui est un ennemi personnel de mon mari, et qui, à chaque mouvement que je faisais, portait la main à son poignard long d'une aune ! Je vous assure, compère, qu'il y avait bien là de quoi troubler la vue, d'autant plus qu'il faisait noir dans cette église comme dans un four.

— Bourgeois, dit Giles Poinselot d'un air ironique, ne voyez-vous pas que mademoiselle

Defunctis cherche à tirer son épingle du jeu afin de ne pas mécontenter son mari, qui est l'âme damnée des Villenègre ?

Cette accusation fit monter le rouge au visage de la dame.

— Tais-toi, l'ami, tais-toi ! s'écria-t-elle en se levant exaspérée ; apprends, méchant courtaud de boutique, que M. Defunctis, tout puissant qu'il est, ne m'a jamais fait peur, et que je sais fort bien agir à ma guise lorsque j'en ai la fantaisie. Mais, continua-t-elle d'un ton radouci, j'oublie que tu es un pauvre amoureux éconduit et que dans ce moment le chagrin te fait perdre la raison. Voyons, ne nous fâchons pas, continua-t-elle du même ton radouci, et pour en revenir à ce que je vous disais, je vous avouerai, mes bons amis, que plus je réfléchis à la conduite de Rosette dans les derniers moments, plus elle me semble bizarre et inconcevable.

— Comment, mademoiselle, est-ce que ma fille ne se serait pas fait traîner de force à l'autel et n'aurait pas protesté hautement contre la violence qu'on lui faisait ?

— Si vous appelez protester dire tout haut qu'on n'est pas libre dans ses volontés, sans doute elle a protesté, la pauvre petite, et elle a adressé à ce vilain papelard de custodi-nos des paroles fort touchantes et fort bien tournées ;

mais ensuite, ma foi, il m'a semblé qu'elle se résignait assez facilement à son sort; elle n'a plus ni crié ni pleuré, si bien que j'ai cru un moment qu'on l'avait ensorcelée par quelque parole magique. En un mot, il serait fort possible que la petite eût fini par consentir à ce mariage, et si vous en attaquiez un jour la validité, elle serait peut-être contre vous.

— Cela ne peut pas être! s'écria Poliveau impétueusement; Rosette n'a pu consentir à unir son sort à celui d'un vaurien tel que ce de Manle! Si on lui eût proposé pour époux tout autre homme dont elle n'eût connu ni les vices ni la bassesse, j'aurais pu croire à un caprice subit, à quelque brusque variation féminine; mais épouser volontairement ce voleur avoué qui avait dévalisé la boutique de son père et qui pour ce fait avait été sur le point d'aller aux galères, voilà ce que je trouve absurde, incroyable, impossible.

— Écoutez, bonhomme, je vous ai déjà prévenu que Rosette, quoi que vous en disiez, n'avait pas beaucoup de vocation pour le couvent, et quant à moi, je vous avouerai que plutôt que de passer ma vie derrière les grilles de l'Ave-Maria, j'aurais consenti à épouser... le capitaine Coupe-Jarret lui-même; je ne connais rien de pis.

Le vieillard réfléchit quelques instants d'un air farouche.

— Serait-il vrai, reprit-il enfin, que cette malheureuse créature aurait préféré cette monstrueuse union à la pieuse retraite qu'elle s'était d'abord choisie elle-même ? M'aurait-elle trompé? ses larmes auraient-elles été menteuses? Mais si cela était, il faudrait la renier et la maudire, il faudrait...

— Silence, interrompit la Defunctis en se levant, un carrosse vient de s'arrêter devant la maison; on monte ici... c'est sans doute mon mari, et nous allons peut-être avoir la clef de tous ces mystères.

Un grand bruit se faisait entendre en effet dans la maison, mais s'il annonçait l'arrivée de Defunctis, le lieutenant criminel de robe courte devait être bien accompagné, car on distinguait les voix d'un grand nombre de personnes qui causaient en montant l'escalier.

Ce tumulte subit dans cette modeste et solitaire habitation ne parut pas de bon augure à Poliveau. Son esprit, ébranlé par tant de secousses récentes, ne lui faisait prévoir que des malheurs. Il pâlit et n'eut pas la force de se lever. La Defunctis et l'apprenti se regardèrent avec effroi.

Tout à coup la porte s'ouvrit, et un laquais

revêtu d'une éclatante mandille de livrée entra dans la chambre. Il s'inclina profondément devant le bonhomme, et il dit avec l'apparence du plus grand respect :

— Le duc et la duchesse de Villenègre font demander à M. l'échevin *de* Poliveau la permission de se présenter devant lui.

Cette étrange nouvelle, jetée brusquement au milieu des préoccupations tristes qui remplissaient le cœur des assistants, les frappa d'étonnement.

— Que signifie cette cruelle plaisanterie? s'écria enfin Poliveau. Le duc et la duchesse de Villenègre ici, dans cette pauvre maison ? Mais le duc est mourant, dit-on, et la duchesse...

— Attendez, maître Poliveau, interrompit la Defunctis en regardant fixement le laquais qui baissait les yeux, je reconnais ce drôle... c'est celui-là même qui nous a enlevées la nuit dernière par les ordres de son maître ; c'était lui qui commandait les vauriens dont...

Avant qu'elle eût pu achever sa pensée, Mignon se recula vivement en arrière pour laisser libre passage à des personnes qui l'avaient suivi de près, et il annonça à voix haute :

— Le duc et la duchesse de Villenègre !

Au même instant, le jeune Villenègre parut donnant la main à une dame masquée qui sem-

blait fort émue. Après eux venaient le lieutenant criminel Defunctis, en robe de palais, et un vénérable ecclésiastique qui semblait être un aumônier de grande maison. Dans le fond, sur le palier de la chambre et jusque sur l'étroit escalier, se tenaient une douzaine de laquais et de pages, revêtus de brillants costume et gardant un silence respectueux.

Poliveau croyait être le jouet de quelque hallucination, et il restait immobile tandis que Villenègre et la dame qu'il conduisait s'avançaient vers lui. Cependant il balbutia avec effort :

— Quoi ! c'est vous, M. le marquis ? On m'avait annoncé...

— Il n'y a plus d'autre duc de Villenègre que moi, répondit le jeune gentilhomme d'un air grave en baissant les yeux : mon père n'est plus, et je viens exécuter ici ses dernières volontés en implorant votre pardon pour le mal qu'il a voulu vous faire.

Ce souvenir rendit au vieillard toute sa colère.

— Mon pardon ! s'écria-t-il ; mon pardon à celui qui m'a ravi ma fille et...

Son interlocuteur l'arrêta par un geste suppliant :

— Je vois, dit-il avec un sourire mélan-

colique, que je n'ai encore à vos yeux aucun droit de demander cette grâce : je laisse donc ce soin à la duchesse de Villenègre, dont la voix pourra mieux que la mienne arriver jusqu'à votre cœur.

En même temps il présenta la dame qui l'accompagnait et dont la poitrine oppressée trahissait l'agitation intérieure.

— Il faut d'abord que j'obtienne mon propre pardon ! s'écria-t-elle en sanglotant et en tombant aux genoux du vieillard.

Elle arracha vivement son masque, et on put reconnaître dans la duchesse de Villenègre la belle drapière Rosette Poliveau. Le premier mouvement du marchand fut de la relever et de la presser sur son cœur.

— Ma fille, mon enfant bien-aimée, tu m'es donc enfin rendue ! s'écria-t-il en fondant en larmes. Mais d'où viens-tu ? qu'as-tu fait ? que se passe-t-il, bon Dieu ? Je crois rêver et je crains de perdre la raison ! Où est le misérable à qui on t'avait livrée ? Comment as-tu pu lui échapper ?

Rosette, sans répondre autrement, désigna du doigt le nouveau duc de Villenègre et se jeta dans les bras de son père en sanglotant.

— Rosette n'a pas d'autre époux que moi, reprit le jeune homme d'une voix respectueuse,

et nous venons vous prier de sanctionner un mariage qui a déjà reçu la consécration de la religion.

— Serait-il possible? je ne comprends pas... Mon Dieu, faites que je ne devienne pas fou! dit Poliveau avec égarement.

— Quelques mots suffiront pour vous expliquer ce mystère, reprit le duc en baissant la voix de manière à n'être pas entendu des laquais, qui étaient restés à la porte de la chambre. Hier au soir, ne sachant comment prévenir les dangers qui menaçaient votre fille et dont j'avais surpris le secret, je retourne à l'endroit où j'avais laissé de Manle ivre mort et endormi, espérant obtenir de lui quelques nouveaux renseignements. Ce fut alors que je résolus de me faire passer pour lui et d'agir suivant les circonstances afin d'arracher mademoiselle Poliveau des mains des agents de mon père.

Je savais le mot de passe au moyen duquel de Manle devait se faire reconnaître de l'émissaire du capitaine Corbineau, et je connaissais le lieu et l'heure du rendez-vous. J'arrachai à l'ivrogne son chapeau, sa perruque et son manteau, et j'espérai qu'à la faveur de la nuit et en imitant de mon mieux l'accent à la mode de certains courtisans je pourrais, pendant quelques instants du moins, tromper les ravisseurs

de Rosette. Tout a réussi ; l'émissaire m'a pris facilement pour celui qu'il venait chercher et m'a conduit à l'église de Sainte-Catherine. Là, j'ai eu besoin de redoubler d'efforts pour soutenir mon personnage ; mais, à ma honte peut-être, j'avais trop fréquenté autrefois ce comte de Manle pour ne pas connaître son jargon et ses manières , et d'ailleurs l'obscurité, l'ivresse que je feignais, et sans doute aussi la préoccupation de nos ennemis, me favorisaient, et je suis parvenu à n'exciter aucun soupçon. Vous devinez le reste ; le mariage a eu lieu sans que personne sût qui j'étais, excepté Rosette, à qui je m'étais fait connaître au pied de l'autel. Ma pensée était d'abord de la faire reconduire au couvent de l'Ave-Maria, jusqu'à ce que je pusse la réclamer comme ma femme ; mais, en apprenant que mon père avait des remords, je changeai de détermination, et profitant d'un carrosse qui avait été préparé pour elle, je la conduisis hardiment à l'hôtel de Villenègre. Là, j'appris au confesseur de mon père, au respectable ecclésiastique que vous voyez ici tout ce qui s'était passé, et comment les manœuvres du duc de Villenègre pour faire manquer mes desseins secrets n'avaient fait qu'en hâter l'exécution, et j'eus le bonheur de l'intéresser à notre sort. Sur-le-champ il alla re-

trouver mon père, il lui représenta l'odieux de sa conduite et le pressa de sanctionner notre union; le moribond se laissa fléchir enfin... M. le lieutenant criminel et cet excellent prêtre pourront vous rendre témoignage de cette scène touchante à laquelle ils ont assisté. Vous le voyez, monsieur, c'est à vous maintenant de m'adopter pour votre fils, comme le duc de Villenègre en mourant a adopté Rosette pour sa fille, et cette grâce je vous la demande à mains jointes, je vous la demande à genoux.

— Dans mes bras, mon fils, et vous ma fille, dans mes bras tous deux! s'écria Poliveau en levant les yeux au ciel.

Ils se tinrent un instant embrassés. Pendant ce temps la Defunctis, qui s'était accrochée au bras de son mari et qui l'accablait de questions, s'écriait d'une voix éclatante :

— Comment! c'était M. le marquis, M. le duc, veux-je dire, qui contrefaisait si bien cet ivrogne d'aventurier? Mais pourquoi ne s'est-il pas découvert à moi? j'aurais eu bien plus de courage pour tenir tête à ce farouche brigand de Corbineau et à ce misérable hypocrite de custodi-nos...

Une main s'appuya doucement sur son bras.

— Ma fille, dit l'ecclésiastique à voix basse et d'un ton pénétrant, le jeune duc de Villenègre

avait peut-être raison de craindre votre légèreté dans une circonstance grave... J'en vois la preuve dans votre manque de charité à parler d'un homme coupable qui déshonore le saint caractère dont il est revêtu. N'oubliez pas, ma fille, qu'il faut couvrir d'un manteau tout ce qui est un sujet de scandale. Les fautes d'un homme d'Église ont cela de funeste qu'elles ne retombent pas seulement sur celui qui les commet, mais encore sur la religion dont il est l'indigne ministre. Je vous supplie donc, comme chrétienne, de garder le secret sur l'odieux sacrilége dont vous avez été le témoin cette nuit.

— Mon père, reprit enfin le jeune duc à voix haute, des carrosses nous attendent en bas et vous allez quitter cette simple et pauvre retraite. Vous habiterez désormais avec nous l'hôtel de Villenègre en attendant que nous allions en province saluer madame la duchesse ma mère, dont l'état malheureux réclame tous nos égards et toute notre pitié! Vous ne nous quitterez plus, et Rosette et moi nous ferons tous nos efforts pour vous faire oublier les cruels chagrins que nous vous avons causés.

Une expression mélancolique se peignit sur le visage pâle du bonhomme.

— Y avez-vous bien réfléchi, M. le duc?

demanda-t-il à demi-voix ; ne craignez-vous pas les railleries de la ville et de la cour en gardant chez vous un père roturier, dont les allures bourgeoises pourraient vous faire rougir plus tard ? Ne craignez-vous pas que vos nobles parents...

— Je suis désormais le seul chef de ma famille, dit Villenègre avec dignité, et je saurai bien faire respecter mes droits. D'ailleurs, qui pourrait se plaindre? N'êtes-vous pas noble aussi? En rendant d'importants services à l'État, en remplissant au péril de votre fortune la charge honorable d'échevin de la ville de Paris, n'avez-vous pas conquis un blason aussi fier et aussi pur que celui des plus grands seigneurs? C'est là une noblesse que l'on peut avouer hautement, monsieur, et je n'oserais assurer que celle de tous les gentilshommes qui fréquentent la cour ait une aussi belle origine.

La délicatesse et la générosité de ces sentiments portèrent à son comble l'émotion du vieillard.

— Pardonnez-moi, mon fils, dit-il avec chaleur, je vous avais méconnu.

— Ce n'est pas tout, reprit le jeune duc en arrêtant son regard sur Giles Poinselot, qui était resté sombre et muet dans un coin, vous avez trouvé dans votre malheur, auquel je n'ai

que trop contribué, un ami généreux, un serviteur fidèle qui doit prendre part à votre bonne comme à votre mauvaise fortune.

— Je ne veux rien, je n'ai besoin de rien ! dit l'apprenti brusquement.

Villenègre s'avança vers lui et lui prit la main avec une cordialité toute juvénile.

— Je sais d'où provient votre répugnance à rien accepter de moi, dit-il à demi-voix d'un ton affectueux; pouvez-vous m'en vouloir, M. Giles, d'avoir été plus heureux que vous, et d'avoir rempli mon devoir en accordant à Rosette la réparation qui lui était due? Vous m'avez souvent manifesté de la malveillance, et cependant je ne vous ai jamais fait aucune injure, aucun mal, malgré tous vos torts envers moi; je vous offre encore mon amitié, l'acceptez-vous?

L'apprenti devait être touché de ce langage, si éloigné de l'insolence avec laquelle les gentilshommes d'alors parlaient ordinairement aux personnes de sa condition; il porta à ses lèvres la main du jeune duc, et il répondit d'une voix altérée :

— Monseigneur, le bonheur dont vous allez jouir est mérité.

— Ainsi donc, reprit Villenègre de manière à être entendu de tous les assistants, voilà une

affaire convenue ; vous serez chargé, M. Giles, de tout ce qui concernait le commerce de votre ancien maître ; vous acquitterez ses dettes, vous réhabiliterez son nom. Mon intendant vous fournira tous les fonds nécessaires pour que la vieille boutique du Grand-Saint-Martin soit mieux fournie que jamais d'étoffes de toute nature. M. Poliveau vous cédera sa maîtrise, et vous pourrez suivre l'utile profession qu'il a honorée. Puissiez-vous être plus heureux que lui !

Poinselot était si pénétré de tant de bienfaits qu'il ne pouvait prononcer une parole.

— Il est digne de vos faveurs, M. le duc, s'écria Poliveau avec joie en désignant l'apprenti, et personne mieux que lui ne pourra faire prospérer le commerce de mes ancêtres. Giles, tu réussiras, c'est moi qui te le dis, et j'irai quelquefois dans cette boutique dont tu seras désormais le maître, t'apporter les conseils de ma vieille expérience. Tu t'adjoindras ce bon Guillaume qui t'aimait tant, et je pleurerai de joie en vous voyant heureux.

Cependant Villenègre s'était retourné vers Rosette et lui avait dit en déposant un baiser sur son front :

— Eh bien, madame, êtes-vous contente ?

— Vous êtes plein de bonté et de générosité,

M. le duc, dit-elle les yeux mouillés de douces larmes.

La Defunctis, de son côté, enchantée de tout ce qu'elle venait de voir et d'entendre, s'écria avec entraînement malgré tous les efforts de son mari pour la faire taire :

— Voilà ce que j'appelle un véritable gentilhomme, moi ; et vous aussi, chère Rosette, vous serez une digne et bonne duchesse. Ce n'est pas vous qui humilierez jamais une simple bourgeoise comme moi. Aussi j'irai vous voir bien souvent, et toutes mes commères en mourront de jalousie. Bon Dieu ! que je suis contente !

Le jeune duc interrompit la Defunctis en reprenant d'un air grave :

— Nous devons songer que ce jour ne peut être consacré à l'allégresse, et qu'il me reste des devoirs pieux à remplir ; il faut retourner à l'hôtel de Villenègre, et nous prierons tous pour l'âme de celui qui a consenti à mon bonheur sans pouvoir en être le témoin.

Ces paroles ramenèrent le calme dans l'assemblée et l'on se disposa à partir.

Quelques instants après, trois carrosses, surchargés de laquais et escortés de jolis pages qui montaient de fringants coursiers, traversaient l'enclos du Temple avec toute la rapidité dont

étaient susceptibles les lourdes voitures de l'époque. Bien que l'heure fût encore peu avancée, le bruit et l'éclat de ces équipages attiraient aux fenêtres et sur le seuil des portes les habitants de ce pauvre quartier, où l'on n'était pas habitué à de pareilles visites. Mais en arrivant sur la place qui précédait l'entrée principale de l'enclos, le cortége, malgré le piaffement des chevaux, le retentissement du fouet et les jurons énergiques des cochers, fut obligé de ralentir sa marche. Une foule nombreuse stationnait en cet endroit, et tel était l'intérêt du spectacle qui l'occupait, que les badauds dont elle se composait en grande partie ne songeaient pas à se ranger et se fussent laissé écraser sous les roues des carrosses si l'on n'eût avancé avec beaucoup de précaution.

Ceux qui se trouvaient dans les voitures profitèrent de cette lenteur pour chercher la cause de ce rassemblement extraordinaire. D'abord le tumulte et l'agitation étaient tels qu'on avait quelque peine à reconnaître de quel côté l'on devait diriger son attention. Enfin on aperçut un homme sans perruque, sans chapeau, un pourpoint déchiré, souillé de boue, cherchant à se faire entendre au milieu de la foule qui l'accablait de huées. On eût dit d'un de ces pauvres fous dont la populace barbare s'amuse

impitoyablement lorsqu'il y a dans leur folie quelque particularité qui prête au ridicule. Il se faisait un tel concert de risées autour du malheureux, que les passants en étaient étourdis.

— C'est Angoulevent, le prince des sots! s'écriait un des assistants en ricanant; il n'y a que lui qui soit capable de toutes ces rodomontades.

— C'est maître Guillaume, le fou du roi défunt, disait un autre; le fouet, le fouet à ce pendard insolent!

Le pauvre diable s'efforçait vainement de se dégager de cette canaille; il s'égosillait pour lui faire entendre raison, et il prenait des airs majestueux qui contrastaient avec son piètre équipage. On le tiraillait par ses vêtements, et quand il voulait résister, il lui tombait des horions de tous côtés. Les archers, qui gardaient la porte de l'enclos, regardaient ce spectacle en riant comme les autres, sans songer à secourir celui que l'on vilipendait si cruellement.

Il tourna enfin son visage bouffi par la colère du côté des carrosses, et sa voix domina un moment les clameurs de la foule :

— Ze vous défie tous, manants, coquins, racaille maudite! s'écria-t-il d'un ton enroué; est-ce oune raison d'insoulter oun brave zentil-

homme parce qu'il est tombé cette nouit entre les mains de plous de trente voleurs et tirelaines qui m'ont dépouillé. S'il y a parmi vous oun seul zentilhomme, qu'il se montre et qu'il vienne sour le pré avec moi, il verra si ze souis un galant homme !

Le son de voix plutôt que la mine piteuse du personnage l'avait fait reconnaître. Le duc de Villenègre donna l'ordre d'arrêter le carrosse.

— C'est cet indigne comte de Manle, s'écria-t-il avec mépris ; sans doute on l'aura trouvé endormi dans l'état où je l'ai laissé la nuit dernière, et il aura ameuté la canaille autour de lui par ses insolences ordinaires.

— Eh bien, que voulez-vous faire, M. le duc? demanda Defunctis, qui était dans la même voiture, en voyant Villenègre se lever.

— Quels que soient les torts de ce cavalier, je ne dois pas oublier qu'il est gentilhomme et que c'est moi qui l'ai mis dans cette ridicule situation.

— Y pensez-vous, monseigneur ? dit le lieutenant criminel, voulez-vous donc vous compromettre publiquement pour un pareil misérable, lorsque deux de vos gens suffiront pour le dégager? Quant à sa qualité de gentilhomme, ayez l'esprit en repos... Celui qui se fait appeler

le comte de Manle n'a droit ni à ce nom ni à ce titre ; j'en ai acquis la certitude. C'est un ancien garçon barbier nommé Jacques Fouilleret, bien connu dans la ville de Manle par ses escroqueries, et qui, depuis trop longtemps déjà, a fait de l'Italie le théâtre de ses exploits en trompant une foule de gentilshommes.

Le duc de Villenègre rougit en songeant aux relations presque amicales qu'il avait eues avec ce vil intrigant; puis, détachant sa bourse qui était suspendue à sa ceinture suivant l'usage du temps, il la remit à un page qui attendait ses ordres à la portière, debout et chapeau bas :

— Donne ceci au comte de Manle, dit-il, et annonce-lui que cet argent lui est envoyé de la part de celui qui l'a dépouillé la nuit dernière.

— Et avertissez en même temps Jacques Fouilleret, continua Defunctis avec sévérité, que si je le rencontre dans Paris, sur un quartier de ma juridiction, je l'enverrai au pilori, comme je compte envoyer dans trois jours à la potence son digne ami le capitaine Coupe-Jarret, dont le sergent du guet s'est emparé ce matin au moment où le bandit venait rôder autour de l'hôtel de Villenègre.

Quelques pages à cheval s'avancèrent pour exécuter les ordres de leur maître. De Manle, ou plutôt Jacques Fouilleret, empocha la bourse

et leva les yeux vers les carrosses ; il aperçut Villenègre, Rosette, Poliveau et Defunctis, et, avec son imperturbable impudence, il allait s'avancer pour essayer l'effet de quelque nouveau mensonge, lorsque les carrosses s'étant remis en marche abandonnèrent le misérable aux insultantes railleries de la foule.

FIN